UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01901762 3

ST. BASIL'S SEMINARY
LIBRARY
TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

DE LA SPIRITUALITÉ DE L'AME

Bibliothèque de l'Institut supérieur de Philosophie.

De la SPIRITUALITÉ DE L'AME

PAR

GEORGES DE CRAENE
Professeur de Philosophie
à l'Université de Liège

TOME PREMIER

LOUVAIN

A. UYSTPRUYST
ÉDITEUR
Rue de Namur, 11.

INSTITUT SUPÉRIEUR
DE PHILOSOPHIE
1, rue des Flamands.

Liége.
C. DESOER
LIBRAIRE-ÉDITEUR

Paris.
P. LETHIELLEUX
ÉDITEUR

1897

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S
COLLEGE
LIBRARY

APR 13 1934
6804

FEB 19 1959

A la douce et pieuse mémoire de ma sœur bien-aimée, Mademoiselle JEANNE DE CRAENE, en Religion Madame LOUISE, du Noviciat des Dames de Saint-André, je dédie ce livre comme un témoignage d'inaltérable affection.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delaspiritualite00crae

PRÉFACE

C'est la conscience que nous avons d'abstraire qui nous sert de base pour affirmer que nous sommes capables de penser, et si nous n'y prenons garde, nous croirons aisément, avec les idéalistes, que cette puissance que nous avons est une puissance complètement indépendante des sens. Evidemment, s'il en est ainsi, il ne peut être question de chercher l'origine première de nos connaissances intellectuelles dans notre organisme, ni partant de soutenir la spiritualité de l'âme. Voyons cependant si, en y regardant de près, nous ne découvrirons par les linéaments d'une théorie de l'intelligence mieux en harmonie avec la conception que nous nous faisons de la nature humaine.

Il est bien certain qu'il n'est pas nécessaire qu'un objet soit présent par lui-même à nos facultés de connaître, pour que nous ayons la puissance de nous le représenter. C'est ce qui résulte de la nécessité même de l'union du sujet et de l'objet dans l'acte de

connaître. Ce ne sont évidemment pas les objets mêmes que nous connaissons qui viennent, en tout ou en partie, et tels qu'ils existent dans la réalité, s'unir à nos facultés de connaître. Comment donc expliquer qu'ils s'y unissent? En admettant qu'ils revêtent, dans celui qui connait, une seconde présence, un second être idéal ou intentionnel, à la ressemblance du premier et qui devient en nous principe de connaissance. Ce second être qui fait fonction de l'objet et le reproduit, plus ou moins, a reçu des scolastiques, le nom de *species*, *forma*. En langage moderne, Taine l'appelle justement le *substitut* de la chose [1]).

Mais ne faut-il pas tout au moins que nous percevions, par elles-mêmes, les choses qui font l'objet de nos représentations abstraites? Non, pas davantage. En effet, bien que nous ne puissions percevoir ces choses par nos sens, la conscience nous atteste, à toute évidence, qu'elles nous sont rendues présentes par un intermédiaire. Quel est cet intermédiaire? Peu importe, pour le moment. Mais toujours est-il qu'il est inadmissible que notre intelligence possède, en elle-même, tout ce qu'il lui faut pour saisir son objet. En effet, s'il en était ainsi, nous aurions quand nous le voudrions, toutes les connaissances qu'il est dans la nature de l'intelligence de nous procurer, c'est-à-dire, qu'il ne dépendrait que de nous de connaître la réalité de tout ce qui est ou peut être.

Nous arrivons ainsi à nous faire de notre intelli-

(1) De Wulf, *Histoire de la Philosophie scolastique aux Pays-Bas*, p. 120.

gence une conception toute autre que celle que nous nous en faisions tout d'abord, et visiblement, s'il n'est pas nécessaire d'admettre que nos connaissances intellectuelles ont leur origine en elles-mêmes, rien ne nous empêche de chercher si leur origine ne se trouve pas dans notre organisme et, partant, de soulever la question de la spiritualité de l'âme. Car, c'est une vérité de sens commun que l'homme pense. Or, il est impossible que cette proposition : l'homme pense soit, par elle-même, une proposition vraie, et que cependant autre soit l'être dont nous disons qu'il pense, autre l'être que nous disons homme, quelque intime que soit du reste l'union entre les deux. Les deux êtres restant distincts quoique unis, les mots qui les désignent expriment des idées distinctes, quoique unies.

Aussi bien, si nous en croyons les idéalistes, l'être qui en nous pense est un être distinct de l'être qui en nous sent. C'est pourquoi ils distinguent soigneusement ce qu'ils appellent le moi, de l'individu physiologique, opposant ainsi le principe spirituel que nous saisissons en nous, par la conscience, au principe corporel, que nous saisissons en dehors de nous, par les sens. Platon, Descartes et pour parler de ceux qui sont plus près de nous, tous ceux qu'on a justement appelés les philosophes classiques en France pendant le XIXe siècle, Maine de Biran, Cousin, Jouffroy, tous conçoivent la psychologie comme la science exclusive du moi. Il faut remonter à l'école scolastique pour retrouver la conception de la psychologie qui est celle de ce livre.

Précisons cependant de plus près ce qui en fait l'objet. L'origine première de nos connaissances intellectuelles se trouve-t-elle dans les fonctions de notre organisme, et, partant, est-il vrai de dire que l'homme est un seul être composé à la fois d'un corps et d'un esprit : telle est la question qu'on a entrepris de résoudre, d'abord, en montrant par quelles réductions successives le problème de la pensée se rattache finalement à la physiologie; ensuite, en montrant par quelles constructions successives, la psychologie remonte de l'événement primitif de la conscience aux manifestations les plus hautes de l'activité intellectuelle; et avant de justifier de plus près la solution qu'on a cru devoir proposer, il ne sera pas sans utilité d'insister brièvement, avec ceux qui, comme nous, travaillent à la rénovation de la philosophie scolastique, sur l'intérêt que présente la question même qu'on a voulu résoudre.

Sommes-nous des êtres capables de penser ? Ne sommes-nous, au contraire, que des êtres capables de sentir ? D'évidence, il n'est pas de question qui soit digne au même point que celle-là de l'attention des philosophes : car il n'en est point qui importe davantage au point de vue de l'emploi que nous avons à faire de notre propre vie. Suivant que nous nous prononcerons en effet pour l'une ou l'autre de ces solutions, ou nous admettrons que la recherche du vrai, du bien, de Dieu n'a pas de but, que c'est la recherche d'une chimère, ou nous admettrons qu'elle a un but, qu'elle est la recherche d'une réalité. Car, visiblement, le

vrai, le bien, Dieu, bref toutes les choses par lesquelles le but de la vie humaine se distingue du but de la vie animale ne sont saisissables que par la pensée. Se trouve-t-il donc que c'est à tort que nous nous croyons capables de penser, c'est folie pour nous de nous préoccuper d'autre chose que de satisfaire les besoins de notre vie animale.

Aussi bien cette folie, l'esprit humain, une fois qu'il est imbu de la doctrine matérialiste a vite fait de la reconnaître. Matérialiste, on tient, et très logiquement, que la notion du vrai est une notion purement subjective : le vrai, c'est ce que chacun de nous pense être vrai. On tient que la notion du bien est purement subjective : le bien c'est ce que chacun de nous pense être bien. On tient que la notion de Dieu est purement subjective : Dieu, c'est ce que chacun de nous pense être Dieu. Qu'en conclure, sinon que ni le vrai, ni le bien, ni Dieu ne peuvent être la source d'un commandement ou d'une règle morale quelconque ? — Tu dois faire le bien, et fuir le mal, et parce que tu dois faire le bien et fuir le mal, tu ne tueras point, tu ne prendras point son bien à ton prochain, tu ne seras point adultère. — La réponse est facile. Ce bien que vous invoquez et au nom de qui vous parlez, ce bien est pure création de mon esprit, et parce que c'est une création de mon esprit, il n'est point de loi ni de règle promulguée en son nom qui puisse me lier si je ne veux pas qu'elle me lie : ce que le législateur a fait, il peut le défaire. — Supposez un bandit vous tenant ce langage : n'est-il pas évident, qu'à moins que vous récusiez la prémisse de son raisonnement c'est lui qui

a raison et vous qui avez tort ? Or, comment la récuser cette prémisse, si vous admettez que lui qui vous parle et vous qui lui parlez, vous n'êtes l'un ni l'autre que des animaux, des animaux plus perfectionnés que les autres sans doute, mais enfin de simples animaux ? La récuser, dans ces conditions, est évidemment impossible. En revendiquant le droit de tuer, de piller et de jouir, votre interlocuteur n'a fait que tirer une conséquence très logique de vos principes. Le droit qu'il revendique est celui des animaux : ce doit aussi être le sien ; il serait lâche ou bête en ne le réclamant pas. Ce ne peut être que parce que les hommes manquent de courage ou de logique que, dans les sociétés profondément imprégnées de matérialisme, le bourreau et le geôlier n'ont pas plus à faire.

Vie intellectuelle, vie morale, vie sociale, vie humaine : tout cela suppose donc que nous ne sommes pas seulement des êtres capables de sentir, mais encore des êtres capables de penser, et il n'est point, pour la vérité du spiritualisme, de fait plus important à établir, que ce fait là. Or, comment pouvons-nous nous assurer que nous sommes réellement des êtres capables de penser ? Il peut paraître étrange que pour y arriver nous ne puissions rester enfermés en nous-mêmes, mais que soyons obligés d'aller chercher la source de la pensée dans l'homme. Pourquoi ce détour? Cependant pour étrange qu'il soit, ce détour n'en est pas moins nécessaire : voici pour quelle raison.

Comme on l'a vu plus haut, l'être pensant c'est l'être qu'à proprement parler nous appelons notre moi.

Soit donc cette notion du moi. Il est clair que nous ne pouvons être assurés de la réalité des propriétés que nous attribuons à l'être qu'elle désigne, que pour autant qu'il est certain que cet être lui-même est non pas un être imaginaire, mais un être réel. Or, d'où nous vient la certitude que cet être est un être réel ? Elle nous vient, — elle ne peut nous venir — que de ce fait qu'il ne fait qu'un en réalité avec l'être corporel et saisissable par les sens que nous appelons l'homme. Admettez, par hypothèse, qu'au lieu de ne faire qu'un avec lui, il en soit distinct. Il n'y a plus rien dès lors, qui nous assure que notre moi n'est pas une pure conception de notre esprit ; plus rien ne nous prouve que ce moi a son correspondant dans la réalité ; car ce n'est pas une raison sérieuse que la raison alléguée par Descartes que nous concevons clairement et distinctement sa réalité.

On l'a bien vu, quand la méthode nouvelle inaugurée par Descartes eut porté ses fruits « Considérant, dit Descartes [1]), que toutes les mêmes pensées que nous avons étant éveillés nous peuvent aussi venir quand nous dormons sans qu'il y en ait aucune pour lors qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient entrées dans l'esprit n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes. Mais aussitôt après je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi qui le pensais fusse quelque chose ; et remarquant que cette vérité : *je pense*,

[1]) Descartes, *Discours de la méthode*, 4e partie.

donc je suis, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir sans scrupule pour le premier principe de la philosophie que je cherchais... Après cela, je considerai en général ce qui est requis à une proposition pour être vraie et certaine ; car puisque je venais d'en trouver une que je savais être telle, je pensai que je devais aussi savoir en quoi consiste cette certitude. Et ayant remarqué qu'il n'y a rien en tout ceci, *je pense, donc je suis* qui m'assure que je dis la vérité, sinon que je vois très clairement que pour penser il faut être, je jugeai que je pouvais prendre pour règle générale *que les choses que nous concevons fort clairement et fort distinctement sont toutes vraies*, mais qu'il y a seulement quelque difficulté à bien remarquer quelles sont celles que nous concevons distinctement ».

Telle cette méthode. On peut la résumer ainsi : ce qui fait la réalité d'une chose, c'est la conception que nous en avons ; si telle ou telle chose est, elle est parce que nous pensons qu'elle est. On voit la conséquence. Ce dernier principe posé, il faut dire que toutes les idées qui composent notre conception de la réalité, que toute notre science de l'être ou de ce qui est, est une suite de conceptions purement subjectives, sans fondement aucun dans la nature existant hors de nous. La conséquence fut hardiment affirmée par Kant qui en fit le principe d'une métaphysique nouvelle : on sait la faveur qu'elle rencontra. Quel en fut le résultat ? Kant lui même a démontré avec une

impitoyable logique quel il devait être : de rendre à tout jamais impossible toute certitude, et, en même temps que toute certitude, toute philosophie.

Ainsi une seule voie est ouverte à l'esprit humain pour arriver à résoudre la question qui doit, avant tout, solliciter l'attention du philosophe; c'est celle qui, dès le premier éveil de la philosophie, lui fut tracée par la lignée des penseurs qui, tenant compte des conditions de la connaissance certaine, n'ont point cherché, en dehors de l'observation sensible, une science à laquelle il ne nous est pas donné d'atteindre. Que penser cependant de ces philosophes qui, prenant par une autre voie, ont cru tout de même avoir atteint le but. Sont-ils parvenus à fonder quelque chose de solide et de durable?

La philosophie, écrivait Aristote [1]), mérite à bon droit d'être appelée la première des sciences. Elle en est la première d'abord parce que, plus que toute autre, elle donne la certitude. Elle en est encore la première parce que, n'étant engendrée ni appelée par aucune, elle engendre et appelle toutes les autres. Enfin elle en est la première parce que, scrutant les bases de la vie morale et sociale, elle donne des règles de conduite, non pour tel ou tel acte de la vie seulement, mais pour tous les actes de la vie en général.

[1]) *Métaphysique*, Liv. 1, édit. Didot. — Voyez aussi les commentaires de S. Thomas d'Aquin, *In-XII lib. Metaphys.* et de Suarez, *Metaphys. Disputt.*, Disp. 1.

Telle est, en effet, l'incontestable supériorité de la science, qu'on l'admette ou non, à laquelle nous demandons la véritable signification de la vie humaine; car, par le fait même que nous estimons que le but de cette vie est supra-terrestre, seule la science de l'être peut nous éclairer à ce sujet; et, comme il est aisé de le voir, la science de l'être mérite d'être placée, à tous les égards, au rang élevé que le Philosophe lui assigne dans les premières pages de sa Métaphysique. Les idéalistes lui ont-ils conservé le rang élevé auquel elle a droit?

Voyons leur philosophie à l'œuvre. De certitude d'abord elle n'en donne point. Solidaire d'une psychologie qui se livre sans contrôle à la première information venue de la conscience, elle doit forcément aboutir, sur toutes les questions que la conscience est appelée à résoudre, à des solutions tronquées ou fausses. Par exemple, c'est une doctrine enseignée par tous les idéalistes, que l'esprit de l'homme est une force purement spirituelle, n'ayant, pour agir, aucunement besoin du corps. Avec Descartes « ils observent que l'idée ne ressemble en rien à l'image, sauf par son emploi ; comme l'image elle rend présente une chose absente, voilà tout; mais elle n'a pas d'autres propriétés; elle n'est pas, comme l'image, un écho, l'écho d'un son, d'une odeur, d'une couleur, d'une impression musculaire, bref la résurrection intérieure d'une sensation quelconque; elle n'a rien de sensible et ils la définissent en niant d'elle toutes les qualités sensibles » ; partant ils définissent de même la faculté

dont elle est une action et ils nous disent « que notre esprit, par delà toutes les sensations, se représente et combine les qualités abstraites des choses » [1]. Est-ce là ce qu'atteste la conscience, lorsqu'on contrôle son témoignage? En aucune façon. Elle nous atteste tout au contraire, que nos idées les plus abstraites se rattachent à nos sensations par les noms qui en sont le fondement, de sorte que, au lieu de dire que notre esprit est une faculté qui agit par delà toutes nos sensations, il faut dire que c'est une faculté qui n'agit qu'avec nos sensations et par elles.

Loin de nous donner la certitude, leur philosophie nous voue au contraire fatalement à l'erreur.

Aussi bien, c'est dans leurs théories philosophiques que les matérialistes puisent leurs meilleurs arguments. Par exemple, ils soutiennent — et il est facile de voir pourquoi — qu'il est impossible qu'un être matériel sente, non seulement qu'il sente mais qu'il agisse d'une manière quelconque. C'est une misérable philosophie, dit un des leurs, Malebranche [2], que celle qui admet que les corps sont doués d'une activité quelconque. Les matérialistes n'ont garde de s'inscrire en faux contre un appareil enseignement. En effet, les théories ont beau faire, les faits sont là, patents : les corps agissent; et comme du reste la démonstration de la spiritualité de l'âme se réduit finalement à cet argument, que la matière ne saurait penser, les

[1] Taine, *De l'Intelligence*, 5e édition, I, p. 67.

[2] Malebranche, *Recherche de la vérité*, Livre VI, part. 2, chap. 3.

matérialistes ont dès lors beau jeu pour déclarer sans fondement la théorie spiritualiste. Si l'on soutient que l'âme est spirituelle, diront-ils, c'est que l'on tient que la matière ne saurait penser. Or, non seulement la matière ne saurait penser, mais elle ne saurait ni sentir ni agir d'une manière quelconque et cependant il n'est personne qui puisse dire que l'animal que voilà, que la plante que voilà, que la pierre que voilà sont des êtres spirituels. La philosophie spiritualiste manque donc de fondement [1]).

Incapable de résister un seul instant aux assauts du matérialisme, le spiritualisme, construit suivant la méthode de Descartes, est encore vain par un autre endroit. Au lieu de conserver à la philosophie sa place à la tête des sciences, il en fait une fantasmagorie n'ayant plus rien de commun avec la recherche scientifique et, par là, détourne de lui toutes les sympathies de notre raison. Comme il est construit en dépit des faits, les faits n'ont pas plus tôt parlé qu'il croule de toutes parts. Il ne reste alors à ses auteurs qu'à nier les faits ou, ce qui est plus simple, à les ignorer. Pour ne pas traiter ouvertement la science en ennemie, on l'ignore. Je pense : on se contente de répéter, à perte d'haleine, je pense. Que *je* boive outre mesure, il ne pensera plus; n'importe; je pense!

Comme cependant il semble peu croyable que la philosophie tout entière se puisse réduire à la sèche

[1]) C'est l'argument qu'on trouve exposé à plusieurs endroits, dans les écrits de Voltaire.

constatation d'un fait aussi élémentaire que celui qu'on énonce en ces termes, on allonge quelque peu la démonstration, j'allais dire la sauce, en insistant sur les conséquences absolument funestes des doctrines matérialistes. En conséquence, on expose compendieusement que le matérialisme — ce qui est très vrai du reste — sape par la base la morale et la religion.

Motif de plus, pour notre raison, de se dégoûter et de se détourner. On se l'aliénait déjà par l'ignorance des faits, par l'indifférence scientifique dans laquelle on est obligé de se cantonner. On se l'aliène une seconde fois par les vices manifestes d'une démonstration qui suppose établie, par avance, la thèse qu'il s'agit précisément d'établir. Car, il n'y a pas à le nier, on donne en plein dans la pétition de principe. Ayant à prouver la vérité du spiritualisme, on commence par supporter sa vérité établie et puis, partant de son hypothèse, on affirme triomphalement que la vérité du spiritualisme n'est pas douteuse. C'est ce qui fait que, malgré d'ardentes convictions spiritualistes, nous ne pouvons nous défendre d'une secrète sympathie pour Taine, quand passant en revue les noms de ceux qui se sont faits en ce siècle les défenseurs du spiritualisme, il raille agréablement les philosophes qui ont enseigné le spiritualisme par raison d'État [1]). Leur façon d'argumenter à rebours mérite ces railleries. Vainement du reste, objecteraient-ils qu'à le prendre dans son histoire, l'homme

[1]) Voyez là-dessus Taine, *Les philosophes classiques en France pendant le XIXe siècle*, passim.

nous apparaît comme un être naturellement religieux et moral, les anthropologues étant unanimes à déclarer qu'on n'a point encore jusqu'ici rencontré de peuplade qui ne possède certaines règles de morale et certains principes de religion. Soit. Ces faits nous fournissent de puissantes objections contre la philosophie de ceux qui voient dans l'homme un simple animal et partant dans l'humanité « un troupeau marchant les yeux fixés en terre » sans nul souci de l'au-delà. Mais ces faits ne nous fournissent pas la preuve de la philosophie contraire. Car, pour être vraie, cette philosophie doit non seulement constater qu'il existe une tendance dans l'homme à vivre comme si, de sa nature, il était un être religieux et moral ; elle doit montrer en outre le fondement de cette tendance dans son être tel que la nature l'a fait. Bref, une fois dans la voie où Platon et Descartes ont prétendu l'engager, la philosophie perd totalement son caractère de science. Ceux qui s'en occupent ne peuvent plus que rapporter les opinions des autres : la recherche personnelle leur est interdite, si bien que dans leurs mains la philosophie au lieu d'être la première des sciences, devient la dernière de toutes [1]).

Enfin, non moins qu'au point de vue théorique, le spiritualisme cartésien est complètement insuffisant au point de vue pratique. Peu importe, en vérité, que la raison démontre qu'un être qui pense est un être

[1]) Voyez, sur tout ceci, Ribot : *La Psychologie anglaise contemporaine*, préface. — *La Psychologie allemande contemporaine*, préface.

qui est responsable de ses actes. Mes actes à moi ne sont pas seulement l'œuvre d'un être qui pense, mais sont l'œuvre d'un esprit agissant concurremment avec un corps et partant, je ne vois pas pourquoi, à raison du libre arbitre dont sont doués les esprits, je serais, moi, qui ne suis pas qu'un pur esprit, libre et responsable. Pareillement, peu importe que la raison démontre qu'un être qui pense est un être essentiellement religieux, c'est-à-dire obligé d'adorer Dieu. A chaque fois que j'ai conscience, moi, de penser il se fait que non seulement mon esprit mais encore mon corps agit. Pourquoi donc serais-je obligé, moi, d'adorer Dieu? Tout cela ne me regarde pas; tout cela est pour des êtres construits autrement que je ne le suis; tout cela n'a rien d'humain; et, de fait, toutes les théories morales, qu'elles concernent le libre arbitre ou qu'elles concernent nos devoirs religieux ou moraux qui sont issues de la philosophie idéaliste, consacrent une morale qui, si l'on tient compte de ce que la morale implique en réalité, est comme si elle n'était pas.

Telle est tout d'abord, concernant plus spécialement le libre arbitre, la théorie de la liberté « nouménale » de Kant. M. Fouillée [1]) publiait naguère un long ouvrage dont la conclusion formelle est que si les partisans du libre arbitre ont raison, les partisans du déterminisme n'ont pas tort. Paradoxe, dira-t-on. — Vérité évidente, dirons-nous, si nous admettons avec M. Fouillée, conformément aux principes posés par

[1]) Fouillée : *la Liberté et le Déterminisme*, Paris, 1884.

Kant que le libre arbitre existe uniquement dans la sphère des « noumènes » et n'existe point dans celle des phénomènes, c'est-à-dire, en d'autres termes, que le libre arbitre appartient à l'homme que nous pensons mais n'appartient point à l'homme que nous voyons. Car, nous ne pouvons adhérer à la croyance que l'homme est libre, sans qu'aussitôt surgisse en nous l'idée que sa liberté doit avoir certaines conséquences quant à l'activité de l'être visible et palpable qui est l'homme que voilà. Or, c'est là une idée contraire à la conception de la liberté nouménale. Pour rester d'accord avec cette conception il faut admettre, tout au contraire, que la liberté humaine est sans conséquence aucune quant à l'activité de l'être visible et palpable qui est l'homme que voilà. Car l'activité de cet être est, en propre termes, une activité phénoménale, à laquelle, par conséquent, d'après la conception kantienne, la liberté reste étrangère. La liberté « nouménale », théorie issue de l'idéalisme est donc une liberté purement nominale qui, en réalité, est comme si elle n'était pas.

Il faut en dire autant de la religion sans « simagrées », conception de la religion que certains cartésiens modernes se sont efforcés de défendre [1]) et qui est en effet dans l'esprit de la doctrine de Descartes. Elevez votre esprit sur Dieu ; adorez Dieu ; mais, en esprit seulement, sans dégrader, sans souiller en quelque sorte votre adoration par quelque pratique extérieure.

[1]) Si je ne me trompe, c'est cette conception de la Religion qui se trouve défendue dans l'ouvrage bien connu de J. Simon : *La religion naturelle.*

Adorez Dieu, mais ne priez pas; adorez Dieu, mais ne vous agenouillez pas; adorez Dieu, mais que ce soit votre esprit seul qui adore : fuyez les simagrées de toute espèce en lesquelles la foi catholique fait consister la religion. De même ne croyez pas que bien ou mal faire puisse consister en telle ou telle manière de conduire votre individualité physique. Il est absurde de croire que le Souverain Juge nous demandera compte de ce que nous avons mangé et bu. Protestez intimement de votre amour pour ce qui est bon; faites le bien et fuyez le mal, en esprit; pour le reste, vivez comme vous l'entendez.

Je dis que ceux qui enseignent de pareilles théories de la religion et de la morale, font tout autant que s'ils combattaient l'existence de toute religion et de toute morale. En effet, je vois bien qu'il y a quelque chose à faire pour moi pour être religieux et moral si c'est mon être tout entier, esprit et corps, qui est obligé d'être religieux et moral. Je ne vois pas ce qu'il peut bien y avoir à faire si c'est mon esprit seul qui y est obligé. Adorez Dieu, mais en esprit seulement; ne priez pas, ne vous agenouillez pas, ne faites pas comme ceux dont parle le poète, ceux que ta parole sainte, ô Christ.

Dans ton temple muet amène à pas tremblants.

Je ne l'adorerai pas et je l'adorerai encore. Car, je ne sais pas, moi, le secret d'adorer Dieu sans que mon être tout entier, esprit et corps, ne prenne part à cette adoration ; ma conscience ne me prescrit point d'acte

religieux qui n'entraîne des obligations à la fois et pour mon corps et pour mon esprit; si donc je vais rejeter tous ces actes comme des simagrées, le plus sûr moyen pour moi d'adorer comme il faut sera de ne pas adorer du tout. De même, si, pour être moral, c'est en esprit seulement qu'il faut faire le bien et fuir le mal, le plus sûr moyen pour moi d'être réellement moral sera de ne pas l'être du tout. Car, encore une fois, ma conscience ne me prescrit ni ne me défend rien qui ne concerne à la fois et mon corps et mon esprit. Tout cela est-il de la « morale de prêtre », inacceptable pour la raison, je ne pourrai faire mieux pour être sûrement moral que de ne pas l'être du tout.

Ainsi, non seulement le spiritualisme, construit suivant la recette de Descartes, ne nous donne point la certitude ; non seulement il impose à l'esprit cette insupportable torture de se tenir bien soigneusement à l'abri de la connaissance des faits, alors que, par toutes ses énergies, l'esprit aspire à cette connaissance ; mais il est en outre dépourvu de toute espèce d'intérêt pratique. Il devait servir à fonder dans notre esprit la conviction que nous sommes des êtres libres, responsables, liés par des devoirs moraux et religieux. Or, on vient de le voir : quand il a parlé, nous ne sommes pas plus avancés, sous ce rapport, qu'avant qu'il eût rien dit.

Laissons donc là les spéculations vaines de l'idéalisme sur le moi : étudions l'homme. — Ainsi qu'on l'a dit plus haut, c'est de l'homme qu'il s'agit dans

cette étude et point d'autre chose. Quant à la solution qu'on y a développé et dont il faut dire un mot maintenant, la tache qu'on avait assumée a été singulièrement facilitée par les admirables travaux de Taine, notamment son livre *de l'Intelligence* [1]). Psychologue illustre autant qu'écrivain distingué, il n'est pour ainsi dire pas une découverte de la psychologie contemporain qui n'ait servi, sous ses puissantes mains, à élucider sur un point ou l'autre la théorie que l'on cherchait. Seulement, tandis que, dans notre esprit cette théorie doit servir à établir la vérité du spiritualisme, Taine conclut au matérialisme, voire au nihilisme [2]). Il a donc fallu, pour chacune des questions qu'on a eu à traiter, trouver une théorie qui expliquât les faits dans le sens des conclusions qu'on opposait aux siennes.

En cela a consisté la difficulté principale de ce travail. — Pour ce qui est de la pensée, nous avons trouvé l'explication recherchée dans la théorie scolastique de l'abstraction. — Pour ce qui est de la perception sensible, l'explication a été fournie par le mécanisme des espèces intentionnelles. — Pour ce qui est de la sensation, on a trouvé des indications précieuses et décisives dans la distinction nettement affirmée par S. Thomas d'Aquin de deux espèces de changements, les uns purement physiologiques, les autres psychophysiques [3]). On a pu ainsi

[1]) De l'*Intelligence*, 5e édition chez Hachette.

[2]) Taine, *Ouvrage cité*, préface. —

[3]) S. Thomas d'Aquin, *Summa Theol.* 1a q. 78 art. 3 « Est autem duplex immutatio : una naturalis, et alia spiritualis.

dégager et mettre en lumière les principes d'une théorie de l'intelligence, qui répond victorieusement à la conclusion fausse tirée par Taine, et par les positivistes en général, de l'identité foncière du moi et de l'individu physiologique. D'autre part, la distinction nettement affirmée par S. Thomas de deux moments distincts dans l'acte de connaître, le premier correspondant à l'impression produite par l'objet connu sur le sujet connaissant, le second correspondant à l'expression par le sujet connaissant de l'objet connu, nous ont permis d'interpréter tout autrement qu'eux les rouages constitutifs du mécanisme général de nos connaissances. — Cela fait, on a pu, pareillement, rectifier leur théorie sur les divers objets auxquels nos connaissances s'étendent, prouver, avec S. Thomas, la réalité substantielle de l'être que nous saisissons, soit que nous considérons les corps existant hors de nous, soit que nous rentrions en nous-mêmes, et enfin, terminant par la preuve la plus importante de toutes, prouver, avec S. Thomas, l'objectivité et la valeur de nos conceptions générales.

Tel est le but qu'on s'est efforcé d'atteindre dans cet écrit : au lecteur à juger jusqu'à quel point il a été atteint. Pour nous, qui n'avons point à nous pronon-

Naturalis quidem, secundum quod forma immutantis recipitur in immutato secundum esse naturale, sicut calor in calefacto; spiritualis autem, secundum quod forma immutantis recipitur in immutato secundum esse spirituale, ut forma coloris in pupilla, quae non fit per hoc colorata. »

cer là-dessus, mais qui savons, par expérience tout ce que présente de difficultés, sur ce point spécial de la spiritualité de l'âme, comme sur tous les autres du reste, la démonstration philosophique, des croyances qui nous sont chères, nous ne pouvons, en terminant cette préface, que rappeler à ceux qui, comme nous, se réclament de la forte doctrine du Philosophe de la Somme Théologique et du *Contra Gentiles*, l'impérieuse nécessité où nous sommes de chercher nos solutions, non dans la parole d'un maître, fût-il St-Thomas, mais dans les faits que l'observation et la science nous révèlent. Peut-être alors cet essai de revendication, au profit de notre cause, des enseignements les mieux établis de la psychologie contemporaine, méritera-t-il sinon leur approbation, du moins leur indulgence, et si mal que nous ayons traité notre sujet, nous pardonneront-ils l'insuffisance de l'œuvre à raison de la noblesse et de la grandeur du but.

PREMIÈRE PARTIE

LES ÉLÉMENTS DE LA CONNAISSANCE HUMAINE

LIVRE PREMIER

LA PENSÉE

CHAPITRE PREMIER

La fonction des noms

SOMMAIRE :

I. Les signes. — Un signe est tout objet dont la présence suscite la perception d'un autre objet lequel n'est pas présent.
II. Les noms. — Les noms sont une espèce de signes.
III. Cas de celui qui lit rapidement une phrase. — Les noms sont devenus les substituts des images qu'ils évoquent.
IV. Cas où la substitution est subite et voulue.

I. La conscience nous atteste que le problème de l'origine première de nos connaissances intellectuelles peut être considérablement simplifié. C'est ce qu'il importe de noter tout d'abord.

Vous vous trouvez, par exemple, à regarder passer, dans la rue, un certain nombre d'hommes qui courent à leurs affaires. Des formes animées, se mouvant sur le pavé et sur les trottoirs, voilà tout ce que vos yeux saisissent au juste. Néanmoins, vous savez fort bien, que chacune de ces formes cache une savante économie d'organes, une tête pensante, bref une personne humaine. La présence des formes a suffi pour éveiller la présence des personnes. La première a été le signe de la seconde.

L'expérience journalière nous fait assister à chaque instant à des associations pareilles (1). « On lève la nuit les yeux vers le ciel étoilé, et l'on se dit que chacune de ces pointes brillantes est une masse monstrueuse semblable à notre soleil. — On marche dans les champs vers le soir en automne, on remarque des fumées bleues qui montent tranquillement dans les lointains, et à l'instant on imagine sous chacune d'elles le feu lent que les paysans ont allumé pour brûler les herbes sèches. — On ouvre un cahier de musique, et, pendant que le regard suit les ronds blancs ou noirs dont la portée est semée, l'ouïe écoute intérieurement le chant dont ils sont la marque. — Un cri aigu d'un certain timbre part d'une chambre voisine, et l'on se figure un visage d'enfant qui pleure parce que sans doute il s'est fait mal. — La plupart de nos jugements ordinaires se composent de liaisons semblables. Quand nous buvons, ou que nous marchons, ou que nous nous servons pour quelque effet de quelqu'un de nos membres, nous prévoyons, d'après un fait perçu, un fait que nous ne percevons pas encore ; les animaux font de même : à la couleur et à l'odeur d'un objet, ils le mangent ou le laissent. — Dans tous ces cas, une expérience présente suggère l'idée d'une autre expérience possible; nous faisons la première et nous imaginons la seconde ; l'aperception d'un événement, objet ou caractère éveille la conception d'un autre événement, objet ou caractère. En touchant le premier anneau du couple, nous nous

(1) Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 26.

figurons le deuxième, et le premier est le signe du second. »

II, Or, il est manifeste qu'il ne se forme point en nous de représentation abstraite dont la présence ne soit suscitée : ce signe c'est le mot qui nous sert à désigner son objet.

C'est un nom.

Visiblement, dirons-nous avec Taine, le nom est un signe. Comme tous les signes, il est le premier terme d'un couple. Sa présence en nous suffit pour éveiller la présence de quelque chose d'autre que lui. Quand j'entends ce mot : Léopold II, ou que je lis les lettres qui le composent, il s'éveille en moi une image, l'image du promeneur à la barbe en éventail que j'ai rencontré, arpentant la digue d'Ostende. Pareillement, quand j'entends ou que je lis ces mots : Bruxelles, il s'éveille en moi une image, l'image de la ville bien bâtie où est située telle rue, monument ou place publique que je suis allé visiter.

On peut ajouter que, de tous les signes, les noms sont évidemment les plus efficaces et les plus féconds. Des innombrables représentations qui constituent l'activité de mon esprit pendant une journée de ma vie, il n'en est qu'un fort petit nombre qui soient suscitées par l'espérance présente des choses; la grande masse est produite en l'absence de cette expérience. Il suffit de comparer, à cet égard, ce qui arrive en un jour, d'événements auxquels nous assistons, et ce que nous en apprenons, chaque matin, en parcourant notre journal.

Ce serait donc une erreur manifeste de croire que, parce que nous prétendons trouver l'origine de nos connaissances intellectuelles dans les fonctions de notre organisme, nous sommes obligés de considérer la pensée elle-même comme une fonction organique. Nos représentations abstraites ne concluent nullement en ce sens. Si l'expérience de leur objet est impossible, le nom est là qui tient lieu de l'expérience que nous n'avons pas.

III. De fait, le nom nous tient lieu d'expérience. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer de plus près les représentations que nous nous faisons par son intermédiaire (1).

Vous venez, je suppose, de lire rapidement dans votre journal la phrase qne voici : « Le roi Léopold II se préoccupe beaucoup de l'embellissement de sa capitale. C'est ainsi qu'il a acquis les terrains situés en contre-bas de l'Avenue Louise vers les étangs d'Ixelles, pour éviter que des constructions, élevées en cet endroit, nuisent à la vue, vraiment charmante de ce point de l'Avenue ». Aviez-vous conscience, tandis que vos yeux couraient rapidement sur les mots, de vous représenter les images que les mots ont la vertu d'évoquer? Non, sans doute ; il y a une différence notable entre votre opération, à vous qui savez lire, et celle du petit enfant qui ne le sait pas encore.

Dans le cas du petit enfant, il faut absolument que

(1) Taine, *Ibid.*, p. 27.

l'image soit évoquée. C'est ce qui explique les innombrables questions dont il accable ses parents quand il commence à parler. Qu'est-ce que cela signifie, maman? Qu'est-ce que cela veut dire, maman ! Il faut alors que la maman s'exprime en termes qui sont mieux à sa portée, parfois même use d'un procédé plus efficace, conduise son enfant devant l'objet nommé, le lui montre de l'œil ou du doigt.

Mais voici que l'enfant est devenu homme apte, comme vous et moi, à écrire couramment une lettre, à lire couramment un livre ou un journal. Le spectacle change. Il ne faut plus que l'image suscitée par le mot soit évoquée. Sa présence, au lieu d'être un secours, serait une gêne. Vous ne vous êtes point embarrassé, pour lire la phrase de tout à l'heure, d'évoquer les images qu'il est dans la nature des mots qui le composent de vous rendre présentes.

Et cependant ces mots, séparés ainsi des images qu'ils rendent présentes, ne remplissent pas moins bien leur fonction que si le couple tout entier, le signe et la chose signifiée, apparaissait à la conscience. Ni l'image du roi Léopold II, ni celle de la ville de Bruxelles n'ont apparu. N'importe. Vous distinguez nettement la personne et la ville qu'ils représentent de toute autre personne ou ville avec laquelle on les pourrait confondre. Si l'on dit à côté de vous que Bruxelles est une ville mal entretenue, ou que le roi Léopold II est un petit homme imberbe, pas n'est besoin que les images vraies de ces choses viennent contredire les images fausses qui vous sont exprimées; vous sentez dans les mots mêmes une résis-

tance à l'erreur qui vient d'être commise. Comme on dit vulgairement, il y a des mots qui hurlent d'être accouplés, comme, du reste, il y en a qui ont l'un pour l'autre d'invincibles affinités.

C'est que, par suite de l'association existante entre eux, la vertu de l'image a passé tout entière dans le mot. Par suite, le mot seul suffit à présent pour remplir la fonction qu'auparavant remplissait l'image. Parti, le phénomène d'ordre sensible qui marquait l'acte de connaître. Envolées, dissipées, les sensatious que la conscience voyait renaître. Et cependant, malgré leur absence, le mot est là qui, se substituant à l'image, nous fait percevoir l'objet qu'auparavant nous avions conscience de ne saisir que grâce à elles.

IV. Nous pouvons du reste nous convaincre, de plus près, de la substitution opérée par les noms. Nombre d'opérations qui nous sont extrêmement familières et sans lesquelles l'activité de notre pensée ne pourrait s'exercer, nous les font saisir sur le fait [1].

« J'ai un jardin enclos de haies, et on me vole mes fruits ; je me décide à l'entourer d'un mur, je prends ce que je trouve d'ouvriers dans le village, quatre par exemple, et je vois au bout d'un jour qu'ils m'ont fait ensemble douze mètres de mur. L'ouvrage va trop lentement, j'envoie chercher six autres ouvriers au village voisin, et je me demande de combien de mètres chaque nouvelle journée augmentera mon mur. Pour cela, je cesse de me figurer les ouvriers

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, I, pp. 47 et suiv.

avec leur blouse et leur truelle, le mur avec ses pierres et son mortier. Je remplace mes premiers ouvriers par le chiffre quatre, le premier travail par le chiffre douze, tous mes ouvriers ensemble par le chiffre dix, l'ouvrage qu'ils me feront par le signe X, et j'écris la proportion suivante

$$4 : 12 :: 10 : X = \frac{12 \times 10}{4} = 30$$

A partir d'aujourd'hui, sauf accident ou ivrognerie, si les nouveaux ouvriers travaillent comme les anciens, si tous ensemble travaillent comme les premiers ont travaillé d'abord, mes dix ouviers feront chaque jour trente mètres de mon mur. »

Rien de plus commun qu'une pareille opération; tous les calculs pratiques se font de même. On substitue aux objets réels qu'on imaginait d'abord des chiffres qui les remplacent partiellement; ils les remplacent au seul point de vue qu'on avait besoin de considérer en eux, je veux dire au point de vue du nombre. Cela fait, on oublie les objets représentés; ils reculent sur l'arrière-plan; on ne considère plus que les chiffres, on les assemble, on les compare, on les transpose, on travaille sur eux à titre d'équivalents plus commodes, et le chiffre auquel on arrive indique l'objet ou groupe d'objets auquel on veut arriver.

La substitution va plus loin, et les chiffres, substituts des choses, reçoivent eux-mêmes des substituts qui sont des lettres. Après avoir fait plusieurs opérations comme la précédente, je puis remarquer que, dans tous les cas semblables, la proportion s'écrit de la même façon, que toujours le premier chiffre rem-

place les premiers ouvriers, que toujours le second remplace leur ouvrage, que toujours le troisième remplace tous les ouvriers pris ensemble, que toujours le quatrième remplace l'ouvrage inconnu. Cette remarque fait passer de l'arithmétique à l'algèbre. Dorénavant je remplace le premier chiffre par A, le second par B, le troisième par C, et j'écris la proportion suivante :

$$A : B :: C : X = \frac{B \times C}{A}$$

Et je vois que dans tout cas semblable, pour savoir l'ouvrage total, il me suffira de multiplier le nombre des ouvriers réunis par le chiffre de l'ouvrage des premiers, puis de diviser le produit par le nombre de ces premiers.

Au lieu de ce cas si réduit, considérez le travail d'un algébriste qui écrit des équations sur un tableau pendant une heure. Il opère à côté des chiffres, et, par contre-coup, sur les chiffres, comme un arithméticien opère à côté des choses, et, par contre-coup sur les choses. Il efface en lui les chiffres, comme l'autre efface en lui les choses. Tous deux alignent et combinent des séries de signes, et ces signes sont des *substituts*. — A la vérité, ils ne sont point, comme les noms propres, substitués à l'objet total qu'ils désignent, mais seulement à une portion ou à un point de vue de cet objet. La lettre algébrique ne remplace pas le chiffre arithmétique tout entier avec sa quantité précise, mais seulement sa fonction et son rôle dans l'équation où il doit entrer. Le chiffre arithmétique ne remplace point la chose entière avec toutes ses qua-

lités et caractères, mais seulement sa quantité et son ombre. L'une et l'autre remplacent seulement quelque chose de l'objet imaginé, c'est-à-dire un fragment, un extrait; le chiffre, un extrait plus complexe; la lettre, un extrait moins complexe, c'est-à-dire un extrait du premier extrait. Mais la substitution, quoique partielle, n'est pas moins visible. Deux sciences complètes, infiniment fécondes, reposent sur elle et ne sont efficaces que par là. »

Bref, c'est une erreur de croire avec les idéalistes, que la conscience que nous avons d'abstraire n'est explicable qu'à la condition d'admettre que nous sommes capables de percevoir, par elles-mêmes, les qualités abstraites des choses. Des signes tels que les noms, et la propriété de ces signes, de se substituer, dans son office, à l'image de l'objet qu'ils évoquent, il n'en faut pas davantage pour que nous ayons conscience de nous représenter les choses individuelles sans ce qui les caractérise en tant que telle ou telle.

CHAPITRE II

Nos représentations intellectuelles et la substitution

SOMMAIRE :

I- Fonction propre du langage. — Les noms communs.

II. Les représentations provoquées par un nom commun. — L'expérience de leur objet nous est interdite.

III. Formation d'un terme du langage. — Il s'éveille en nous à la vue de plusieurs objets semblables, une tendance correspondante à ce qu'ils ont de commun. — C'est cette tendance qui provoque le nom.

IV. La théorie idéologique de l'abstraction. — Dans cette théorie, l'idée est le résultat de l'action combinée des sens et de l'intelligence. — La présence des noms nous fournit une explication de la connaissance intellectuelle, en rapport avec cette double action. — La vérité de cette explication est démontrée, *a priori*, par la finalité comminente des êtres de la nature.

V. Passage du langage animal au langage humain. — Les méprises dans lesquelles tombent les petits enfants. — Originalité et variété de leur invention.— Leurs tendances à nommer finissent par coïncider avec les nôtres. — La pensée humaine nous apparaît comme étant à l'origine une pure puissance.

VI. Tendances nouvelles amenées par l'investigation scientifique. — La vérité de nos conceptions ne dépend point de nous-mêmes. — C'est par l'influence des choses que nous percevons par les sens que nos idées arrivent à s'adapter à un objet.

VII. Fausseté égale de l'idéalisme et du sensualisme. — Théorie intermédiaire. — Cette théorie est confirmée par les faits.

I. Attachons-nous à présent à considérer de plus près la faculté que nous avons de nommer. Tout de suite on s'aperçoit que cette faculté différencie nettement notre être à nous-mêmss de celui des simples animaux.

En effet, le nom que nous prononçons quand nous nous représentons mentalement une chose du monde extérieur, ne saurait être confondu avec le son par lequel un simple animal exprime ses impressions. A la vérité, ce nom lui-même est le résultat d'une fonction organique, mais d'une fonction organique appartenant en propre à l'homme. En d'autres termes, il y a une ligne de démarcation naturelle entre le langage de l'homme qui, par les fonctions de son organisme, arrive à exprimer des idées, et le langage de l'animal en qui l'activité organique n'atteint pas ce résultat. On conçoit que le simple jeu d'un organisme puisse aboutir à l'émission spontanée de certains sons; il a le même effet chez les petits enfants, en qui la raison ne s'est point éveillée encore; mais cette émission de certains sons, fussent-ils articulés, n'a rien de commun avec cette expression de la pensée que nous appelons la parole. La parole est quelque chose de foncièrement autre, non par le fait d'un animal quelconque en qui nous convenons que les impressions se traduisent en expressions, mais le fait propre et spécial de cet animal d'un certain genre qui, par ses expressions, traduit au dehors la faculté dont il est doué de saisir ce qu'il y a de commun dans les diverses choses qu'il se représente.

Aussi bien, il est un fait qui prouve à toute évi-

dence la distinction du nom d'avec tout autre phénomène analogue. Ce fait, c'est la présence, en toute mémoire humaine, du nom *commun*. Qui dit nom, dit essentiellement nom commun [1]. Or, quel est l'office propre et précis du nom commun?

Comme tous les signes, disons-nous avec Taine, et en particulier comme tous les noms, il est le premier terme d'un couple et tire derrière lui un second terme. Mais ce second a des caractères fort singuliers qui le séparent de tous les autres et prêtent à la représentation dont il est l'objet, une nature propre.

[1]) De fait, les investigations de la linguistique convergent toutes vers cette conclusion, que tous les noms, même les noms propres, ont primitivement désigné un attribut commun à toute une classe d'individus.

Si, dit Max Muller, le mot *rex*, roi, signifiait primitivement « conduisant ici », c'est donc que ces mots étaient à leur origine des termes généraux désignant à la fois, tous ceux qui conduisent et tous ceux qui pensent. Ce n'est que par le fait de leur application à telle ou telle personne, qu'ils sont devenus des termes singuliers. Ainsi en est-il, lorsque nous disons « ce roi » ou « cet homme » ; ces mots redeviennent du reste généraux, lorsque nous les employons au pluriel « hommes », « rois » ou avec l'article indéfini » un roi « un homme »,

Même les noms propres, poursuit Max. Müller, étaient originairement des noms communs. Quintus est en réalité un nom donné dans le principe au cinquième enfant ; rien n'eût empêché d'énoncer une proposition générale dans ce genre-ci : « Tous les quinti sont exempts du service militaire ».

Aussi l'opinion du savant linguiste n'est-elle point douteuse : « Die Sprache ist unser Rabicon, dit-il, und kein Thier wird wagen ihn je zu ueberschreiten ». Mercier, *Psychologie*, p. 365.

Soit telle ou telle représentation dont l'objet nous est rendu présent par un nom propre. C'est la représentation d'un individu. Qu'il s'agisse de l'image suscitée en moi par ce mot : lord Palmerston, ou qu'il s'agisse de l'image suscitée en moi par la vue du grand corps sec et solide que ce mot me sert à désigner, ma représentation est, en tous les cas, celle d'un individu et seulement celle d'un individu.

Tout au rebours, si l'objet de ma représentation m'est rendu présent non par un nom propre, mais par un nom commun : ce que je me représente n'est pas un individu, mais toute une classe ou genre d'individus. Lisez cette phrase : Tous les quinti sont exempts du service militaire, il est manifeste que la représentation qu'elle évoque en vous est toute autre, que si vous lisez cette autre phrase : Quintus est exempt du service militaire. Au lieu que dans le second cas notre représentation n'a pour objet qu'un individu désigné par le mot, dans le premier cas elle a pour objet toute la classe des individus désignés par le mot. Il n'y a que ceux qui ne comprennent point qui puissent croire qu'il s'agisse de leur Quintus alors que la loi dit : tous les quinti.

II. Considérons cependant de plus près celles de nos représentations dont nous désignons l'objet par un nom commun. Ne faut-il pas dire, avec les positivistes, que la différence qui existe entre elles et nos représentations sensibles provient uniquement de ce que, dans un cas, la représentation est claire et précise, tandis que dans l'autre, elle est vague et obscure ?

Je puis me borner à reproduire sur ce point la réponse péremptoire de Taine [1]) : « Pouvons-nous avoir l'expérience, perception ou représentation sensible de l'objet noté et fixé par le nom ? — Non certes ; cela serait contradictoire. Lorsque, après avoir vu sur le tableau des triangles, des quadrilatères, des pantagones, des exagones, etc. et tout à côté, en contraste, des cercles et des ellipses, je prononce à propos des premiers le nom de polygone, je n'ai pas en moi-même la représentation sensible du polygone pur, c'est-à-dire abstrait ; car le polygone pur est une figure à plusieurs côtés, sans que ces côtés fassent un nombre : ce qui exclut toute expérience et représentatiion sensible ; dès que les côtés sont plusieurs, ils font un nombre, trois, quatre, cinq, six, etc. ; qui dit plusieurs dit nombre déterminé, fixé. Ordonner à quelqu'un de voir ou d'imaginer plusieurs côtés et, en même temps, de n'en voir ou d'imaginer ni trois, ni quatre, ni aucun nombre, c'est prescrire et interdire à la fois la même opération. — Pareillement, lorsque, après avoir vu dans la campagne trente arbres différents, des chênes, des tilleuls, des bouleaux, des peupliers, je prononce le mot arbre, je ne trouve pas en moi-même une figure colorée qui soit l'arbre en général ; car l'arbre en général a une hauteur, une tige, des feuilles, sans avoir telle hauteur, telle tige, telles feuilles; et il est impossible de se représenter une grandeur et une forme, sans que cette grandeur et cette forme soient telles ou telles, c'est-à-dire précises.

[1]) fr. Taine, *De l'Intelligence*, I. pp. 36 et suiv.

A la vérité, devant le mot arbre, surtout si je lis lentement et avec attention, il s'éveille en moi une image vague, si vague qu'au premier instant je ne puis dire si c'est celle d'un pommier ou d'un sapin. De même, en entendant le mot polygone, je trace en moi-même fort indistinctement des lignes qui se coupent et tâchent de circonscrire un espace, sans que je sache encore si la figure qui est en train de naître sera quadrilatère ou pentagone. Mais cette image incertaine n'est pas l'arbre abstrait, ni le polygone abstrait; la mollesse de son contour ne l'empêche pas d'avoir un contour propre; elle est changeante et obscure, et l'objet désigné par le nom n'est ni changeant ni obscur; il est un extrait très précis; on peut en beaucoup de cas donner sa définition exacte. Nous pouvons dire rigoureusement ce qui constitue le triangle, et presque rigoureusement ce qui constitue l'animal. Le triangle est une figure formée par trois lignes qui se coupent deux à deux, et non cette image indécise sur fond noirâtre ou blanchâtre, aux pointes plus ou moins aiguës, qui tour à tour, à la moindre insistance, se trouve scalène, isocèle ou rectangle. L'animal est un corps organisé qui se nourrit, se reproduit, sent et se meut, et non ce quelque chose informe et trouble qui oscille entre des formes de vertébré, d'articulé ou de mollusque, et ne sort de son inachèvement que pour prendre la couleur, la grandeur, la structure d'un individu. »

Ainsi il est si peu vrai que les représentations dont nous désignons l'objet par un nom commun, se réduisent à une catégorie de perceptions sensibles,

que nous pouvons arriver, par elles, à une connaissance à laquelle il est à tout jamais impossible que nos sens arrivent. Qu'est-ce cependant qui fait au juste que nous pensons, et, comment la présence, en notre mémoire, des noms communs, nous permet-elle d'expliquer la nature propre de l'opération que nous signale la conscience que nous avons d'abstraire, autrement que par la faculté que nous aurions de saisir, par elles-mêmes, les qualités abstraites et générales des choses?

III. Pour cela, considérons divers exemples qui nous fassent saisir sur le fait la représentation d'un objet que nous désignons par un nom de ce genre [1]. C'est ce qui arrive à chaque fois que, après avoir parcouru une série d'objets semblables, nous en extrayons mentalement une qualité générale que nous exprimons par un mot abstrait. Vous venez, par exemple, de parcourir avidement le récit des aventures des quatre personnages mis en scène par Alexandre Dumas dans *Les Trois Mousquetaires*. Aussitôt, dans l'esprit surgissent en foule les souvenirs des prouesses accomplies par les héros du livre. On revoit intérieurement tel trait de la magnanimité d'Athos ; tel tour ingénieux imaginé par d'Artagnan, telle finasserie d'Aramis, tel coup de poing formidable de Porthos. C'est le premier moment de la recherche, celui où l'on assemble les matériaux. Si, à ce moment, on essaie de prononcer un jugement définitif, on ne le

[1] Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 38.

ST. BASIL'S SEMINARY LIBRARY

peut point encore ; vingt tendances s'éveillent qui sont aussitôt détruites. — On reprend alors sa recherche ; on analyse ; successivement on étudie chacune des aventures dans lesquelles les mousquetaires sont mis en scène ; on note comme on peut ce qui dans chacune d'elles peut servir pour formuler un jugement d'ensemble ; et finalement une tendance définitive ou presque définitive se dégage. Elle se manifeste sur les lèvres par certaines expressions, par certains mots ; on dit que le genre d'Alexandre Dumas dans *Les Trois Mousquetaires*, c'est le roman d'histoire ; c'est l'histoire elle-même, avec ses personnages et ses évènements authentiques, servant de cadre aux aventures les plus extraordinaires qui se puissent rêver. En même temps on revoit en esprit tel et tel trait du livre qui justifie l'appréciation qu'on vient d'émettre : Anne d'Autriche, reine de France, confiant à la bravoure des mousquetaires, le soin de la sauver du déshonneur ; Athos, caché sous la plate-forme de l'échafaud, recevant les confidences suprêmes du roi Charles I sur qui Mordaunt, le bourreau masqué, lève déjà la hache, et vingt traits pareils que l'imagination vous rend présents.

C'est que les mots par lesquels nous exprimons nos idées générales sont eux-mêmes le produit des perceptions particulières d'où nos idées sont sorties, et en effet, c'est parce qu'ils éveillent l'image des divers individus, que nous saisissons leur sens, que nous les comprenons. — Je suppose que dans une phrase où il est question de l'arbre, au lieu du mot arbre, j'écrive le mot *bara* ; le mot arbre éveillait en vous

l'image de certains objets; le mot bara n'éveille en vous l'image d'aucun objet ; vous comprenez ma phrase dans le premier cas, vous ne comprenez plus dans le second. — Au lieu du mot bara mettez le mot *tree;* pour un homme qui ne comprend pas l'anglais, le mot aboutit au même effet nul et ne signifie rien. Quand donc il signifie quelque chose, c'est qu'il est apte à éveiller en vous l'image des individus que vous percevez par l'idée générale et abstraite qu'il exprime, et, s'il l'éveille, c'est que lui-même est éveillé par les perceptions particulières d'où l'idée générale est sortie.

Soit donc tel ou tel objet dont la représentation en nous-mêmes est suscitée par un nom commun. J'imagine un pommier dans un verger, un érable dans un jardin, un épicéa au bord d'une route, un peuplier dans la campagne, un chêne dans une forêt et je saisis le sens du mot par lequel j'exprime mon idée générale d'arbre. Cela signifie qu'une certaine représentation correspondante au nom commun d'arbre et à ce nom seulement s'est formée en moi. Vingt fois cette représentation s'est éveillée en moi à l'aspect des divers arbres que j'ai vus. A présent, quand je prononce le nom commun d'arbre, j'ai conscience de saisir un certain objet que je perçois par elle. Le nom commun d'arbre *signifie* donc quelque chose et, partant, je puis, par ce nom, me représenter un objet, par delà tout ce que mes images me permettent de me représenter.

IV. A présent, voyons comment la question se pose

en théorie. Quand nous nous représentons ce qui appartient en commun à toute une classe d'individus, cette opération ne va pas sans une action de la puissance que nous avons de nous représenter les divers individus. Comment faut-il se représenter cette action?

Deux théories sont possibles, et il est aisé de voir que chacune d'elles a rencontré des partisans. Suivant les idéalistes, l'action des sens intervient uniquement pour mettre notre intelligence mieux à même d'exercer son activité propre. C'est donc l'intelligence seule qui est cause de la détermination par laquelle elle opère. Faculté complète par elle-même, elle n'a besoin, pour agir, que de ses seules forces à elle-même. Quant à la représentation de l'individu, à ce que les scolastiques appellent le phantasma, il lui sert uniquement pour se déterminer elle-même à agir. Son rôle n'est pas celui d'une cause, mais celui d'une condition.

Là-dessus tous les idéalistes sont d'accord. L'esprit humain n'étant point destiné à être uni à un corps, dit Platon, ne peut que se trouver fort attristé de la condition qui lui est faite ici-bas. Il faut donc, pour qu'il agisse, qu'un événement quelconque vienne le tirer de la torpeur dans laquelle il est naturellement plongé. Cet événement, c'est la représentation qui s'éveille de tel ou tel individu, c'est le phantasma. Mais si le phantasma n'a point d'autre rôle que celui-là, il est clair qu'il ne peut être question de lui attribuer l'influence d'une vraie cause sur l'activité de notre intelligence. Autant vaudrait attribuer l'influence d'une cause au café que nous buvons ou au

tabac que nous fumons pour stimuler cette activité. La cause véritable et unique de l'activité de notre intelligence c'est donc la puissance que nous avons de saisir les choses que nous saisissons par elle.

Mais telle ne saurait être la théorie de ceux qui prétendent trouver l'origine de nos connaissances intellectuelles dans les fonctions de notre organisme : telle n'est point la nôtre [1]).

Avec Aristote et S. Thomas, nous soutenons que l'intelligence est une puissance passive : à supposer réunies toutes les conditions extrinsèques de son activité, elle est impuissante à agir par elle-même, si elle ne reçoit d'ailleurs une détermination qui complète intrinsèquement ses puissances naturelles.

Et comment obtenir cette détermination? Par le concours d'une double cause : de l'image sensible (phantasma) présente dans l'imagination et d'une force d'abstraction spéciale appelée par les scolastiques intellect agent ou actif, capable de s'emparer de cette image, et, pour parler un langage traditionnel, capable de dépouiller de ses caractères d'individuation l'essence qu'elle contient.

Donc, d'après notre théorie, la puissance que nous avons de nous représenter les divers individus, collabore activement à l'acte par lequel nous nous représentons ce qui appartient en commun à tous et à chacun de ces individus. C'est elle qui fait que notre intelli-

[1]) Voyez pour l'intelligence de cette théorie l'exposé très clair et très précis de Maurice De Wulf, *Histoire de la Philosophie Scolastique*, p. 126 et suiv.

gence exerce l'activité par laquelle se manifeste la puissance qui lui est propre. Sans elle, il nous serait impossible de nous représenter les qualités générales et abstraites des choses.

Précisément c'est à cette conclusion qu'aboutit l'étude expérimentale de la pensée, et non pas à l'autre. En effet, la fonction des noms étant admise par hypothèse nous ne constatons, en aucune façon, que nous nous représentons les qualités abstraites et générales des choses uniquement par la faculté que nous avons de nous les représenter. Nous constatons, tout au contraire, que nous nous représentons ces qualités par le concours de nos sens et de notre intelligence. A défaut d'une expérience impossible, le nom nous fournit un signe qui correspond à ce que les différents individus ont de commun, et seulement à ce qu'ils ont de commun. Ce signe nous tient lieu de l'expérience que nous n'avons pas et ne pouvons pas avoir ; il la remplace, il lui équivaut.

« Artifice admirable et spontané de notre nature, dirons-nous avec Taine [1] : nous ne pouvons apercevoir ni maintenir isolées dans notre esprit les qualités générales, sortes de filons précieux qui constituent l'essence et font la classification des choses ; et cependant, pour sortir de la grosse expérience brute, pour saisir l'ordre et la structure intérieure du monde, il faut que nous les retirions de leur gangue et que nous les concevions à part. — Nous faisons un détour ; nous associons à chaque qualité abstraite et géné-

[1] Taine, *De l'Intelligence*, I, pp. 44 et suiv.

rale un petit évènement particulier et complexe, un son, une figure facile à imaginer et à reproduire ; nous rendons l'association si exacte et si étroite que désormais la qualité ne puisse apparaître ou manquer dans les choses, sans que le nom apparaisse ou manque dans notre esprit, et réciproquement. Le couple ainsi formé ressemble à ces instruments de physique et de chimie qui, par un mince effet sensible, un déplacement d'aiguille, une variation de teinte, mettent à la portée de nos sens des décompositions de substance ou des variations de courant situées hors de la portée ne nos sens. La rougeur subite d'un papier imprégné ou le recul plus ou moins grand d'une lamelle de fer sont liés à une métamorphose intime ou à un degré fixe d'action profonde, et nous observons le second objet que nous n'atteignons pas dans le premier que nous atteignons. — Pareillement, quand il s'agit d'une qualité générale dont nous ne pouvons avoir ni expérience ni représentation sensible, nous substituons un nom à la représentation impossible et nous le substituons à bon droit. Il a les mêmes affinités et les mêmes répugnances que la représentation, les mêmes empêchements et conditions d'existence, la même étendue et les mêmes limites de présence : affinités et répugnances, empêchements et conditions d'existence, étendue et limites de présence, tout ce qui se rencontrerait en elle se rencontre en lui par contre-coup. — Par cette équivalence, les caractères généraux des choses arrivent à la portée de notre expérience ; car les noms qui les expriment sont eux-mêmes de petites

expériences de la vue, de l'ouïe, des muscles vocaux, ou les images intérieures, c'est-à-dire les résurrections plus ou moins nettes de ces expériences. Une difficulté extraordinaire a été levée ; dans un être dont la vie n'est qu'une expérience diversifiée et continue, on ne peut rencontrer que des impressions particulières et complexes ; avec des impressions particulières et complexes la nature a simulé en nous des impressions qui ne sont ni l'un ni l'autre et qui, ne pouvant être ni l'un ni l'autre, semblaient devoir échapper pour toujours, par nécessité et par nature, à notre être tel qu'il est construit. »

V. Reste à montrer que la faculté du langage nous permet non seulement de jeter les fondements d'une théorie, mais nous permet encore de justifier la théorie que nous édifions sur ces fondements. Or, il est un premier point au sujet duquel la justification est complète. C'est quand il s'agit de la formation graduelle et successive de nos représentations intellectuelles. Nous ne pouvons arriver, dès le premier moment du travail de notre pensée, à la connaissance adéquate des choses qui en font l'objet.

On s'en convainc aisément en observant les petits enfants, chez qui nous saisissons, en effet, l'origine du langage sur le fait [1]. « Nous leur nommons tel objet particulier et déterminé, et, avec un instinct d'imitation semblable à celui des singes et des perroquets, ils répètent le nom qu'ils viennent d'entendre.

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, I, pp. 45 et suiv.

— Jusque-là ils ne sont que des singes et des perroquets ; mais ici se manifeste une délicatesse d'impression toute spéciale à l'homme. Vous prononcez devant un bambin dans son berceau le mot *papa*, en lui montrant son père ; au bout de quelque temps, à son tour, il bredouille le même mot, et vous croyez qu'il l'entend au même sens que vous, c'est-à-dire que le mot ne se réveillera en lui qu'en présence de son père. Point du tout ; quand un autre monsieur, c'est-à-dire une forme pareille, en paletot, avec une barbe et une grosse voix entrera dans la chambre, il lui arrivera de l'appeler aussi papa. Le nom était individuel, il l'a fait général ; pour vous il ne s'appliquait qu'à une personne ; pour lui il s'applique à une classe. En d'autres termes, une certaine tendance correspondante à ce qu'il y a de commun entre les divers personnages munis d'un paletot, d'une barbe et d'une grosse voix s'est éveillée en lui à la suite des expériences par lesquelles il les a perçus. Ce n'est pas cette tendance que vous vouliez éveiller ; elle s'est éveillée toute seule ; voilà la faculté du langage ; elle est fondée tout entière sur ces tendances consécutives qui survivent à l'expérience d'individus semblables et qui correspondent précisément à ce qu'il y a de commun entre eux ».

Or, le langage des petits enfants nous révèle à chaque instant des méprises analogues à celles qu'on vient de constater. « Une petite fille de deux ans et demi avait au cou une médaille bénite ; on lui avait dit « C'est le bon Dieu », et elle répétait : « C'est le bo Du ». Un jour, assise sur les genoux de son oncle, elle lui prend son

lorgnon et dit : « C'est le bo Du de mon oncle ». Il est clair qu'involontairement et naturellement elle avait fabriqué une classe d'individus pour laquelle nous n'avons pas de nom, celle des petits objets ronds, munis d'une queue, percés d'un trou et attachés au col par un cordon, qu'une tendance distincte correspondante à ces quatre caractères généraux et que nous n'éprouvons point, s'était formée et agissait en elle. — Un an plus tard, la même enfant, à qui l'on faisait nommer toutes les parties du visage, disait après un peu d'hésitation en touchant ses paupières : « Ça, c'est les toiles des yeux ». — Un petit garçon d'un an avait voyagé plusieurs fois en chemin de fer. La machine avec son sifflement, sa fumée et le grand bruit qui accompagne le train, l'avait frappé ; le premier mot qu'il eût prononcé était *fafer* (chemin de fer) ; désormais, un bateau à vapeur, une cafetière à esprit de vin, tous les objets qui sifflent, font du bruit et jettent de la fumée, étaient des *fafer*. Un autre instrument désagréable aux enfants (pardon du détail et du mot, il s'agit d'un clysopompe) avait laissé en lui, comme de juste, une impression très forte. L'instrument, à cause de son grand bruit, avait été nommé un *zizi*. Jusqu'à deux ans et demi, tous les objets longs, creux et minces, un étui, un tube à cigares, une trompette, étaient pour lui des *zizi* et il ne s'approchait d'eux qu'avec défiance. Ces deux idées régnantes, le *zizi* et le *fafer* étaient deux points cardinaux de son intelligence, et il partait de là pour tout comprendre et tout nommer ».

C'est que, bien qu'elle ne soit pas une fonction

organique, la pensée a son origine dans les fonctions de notre organisme. Dès lors, il en est d'elle, comme il en est des forces du corps organisé, aux débuts de la vie organique. Son action a besoin d'être graduellement adaptée à la fonction qu'elle est appelée à remplir. Et en effet, l'observation du langage des petits enfants n'est pas moins utile au psychologue, que l'observation des états embryonnaires du corps organisé est utile au naturaliste. « Ce langage est mouvant, incessamment transformé, autre que le nôtre ; jamais un enfant, qui pour la première fois prononce un nom, ne le prend au sens exact que nous lui donnons ; ce sens est pour lui plus étendu ou moins étendu que pour nous, proportionné à son expérience présente, chaque jour élargi ou réduit par ses expériences nouvelles, et très lentement amené aux dimensions précises qu'il a pour nous ». C'est de quoi l'on peut se convaincre par nombre d'expériences

« Une petite fille de dix-huit mois rit de tout son cœur quand sa mère et sa bonne jouent à se cacher derrière un fauteuil ou une porte et disent : « Coucou ». En même temps, quand sa soupe est trop chaude, quand elle s'approche du feu, quand elle avance ses mains vers la bougie, quand on lui met son chapeau dans le jardin parce que le soleil est brûlant, on lui dit : « Ça brûle » Voilà deux mots notables et qui pour elle désignent des choses du premier ordre, la plus forte de ses sensations douloureuses, la plus forte de ses sensations agréables. Un jour, sur la terrasse, voyant que le soleil disparaît derrière la colline, elle dit : « A

bule coucou ». C'est là un jugement complet, non-seulement exprimé par des mots que nous n'employons pas, mais encore correspondant à des idées, partant à des classes d'objets, à des caractères généraux, à des tendances distinctes qui chez nous ont disparu. La soupe trop chaude, le feu du foyer, la flamme de la bougie, la chaleur du plein midi au jardin, et enfin le soleil, forment une de ces classes. La figure de la bonne ou de la mère disparaissant derrière un meuble, le soleil disparaissant derrière la colline forment l'autre classe. L'une et l'autre sont limitées à cela; la tendance consécutive à la première aboutit aux mots *a bule;* la tendance consécutive à la seconde aboutit au mot *coucou.* — Un pareil état diffère beaucoup du nôtre, et néanmoins il n'y a là que des tendances analogues aux nôtres, éveillées de la même façon que les nôtres, correspondantes à des caractères généraux comme chez nous, mais à des caractères généraux qui chez nous ont disparu, bref aboutissant à des noms semblables de son et différents de sens ».

De fait, à mesure que l'expérience des enfants se rapproche davantage de la nôtre, leur langage coïncide plus exactement avec le nôtre : il s'organise par degrés comme un embryon. « Un enfant a vu sa mère mettre pour une soirée une robe blanche; il a retenu ce mot et désormais sitôt qu'une femme est en toilette, que sa robe soit rose ou bleue, il lui dit de sa voix chantante, étonnée, heureuse : « Tu as mis ta robe blanche? » Blanc est un mot large : il faut que désormais il se réduise à une seule couleur. — Le même enfant entend sa mère qui lui dit : « Tu balances

trop la tête; ta tête va frapper la table ». Il répond d'un air curieux et surpris : « Ta tête va frapper la table? » *Ta* est pris dans un sens trop vaste : il faut que désormais ce mot désigne seulement la tête de celui à qui l'on parle. — L'endiguement va se faire; de nouvelles expériences compléteront la tendance qui produisait le mot *blanc*, et désormais achevée elle correspondra non seulement à la présence de l'éclat mais encore à la présence d'une certaine couleur. Pareillement, et par une autre série d'expériences, la tendance qui produisait le mot *ta*, définitivement précisée, correspondra non seulement à la possession, mais encore à cette circonstance supplémentaire que la chose possédée appartient à celui à que l'on parle ».

Ainsi, avant d'arriver à la connaissance exacte et précise qui marque le plein développement de son action, la pensée humaine est condamnée à passer par les tâtonnements, qui aboutissent aux expressions inadéquates des petits enfants. Comment soutenir, après cela, qu'elle est capable d'agir uniquement par la puissance qu'elle nous donne, de nous représenter une chose que nous ne pouvons nous représenter par le sens? Force complète par elle-même, nous aurions quand nous le voudrions, la connaissance actuelle des choses qu'elle nous rend capables de connaître, et c'est en effet ce qu'affirment implicitement tous les philosophes qui entendent la soustraire à l'influence d'agents extérieurs. Ou la théorie des idées *innées* ne signifie rien, ou elle signifie que notre pensée peut tirer, d'elle-même, la connaissance des choses, que nous nous représentons par des idées.

Mais ce n'est point cela que nous enseigne l'observation, si nous remontons avec elle aux premiers débuts de l'activité de notre pensée. Elle nous enseigne tout au contraire que la pensée n'est, à son origine, qu'une pure et simple aptitude. C'est le pouvoir de connaître les choses représentées par nos idées. Ce n'est la connaissance effective d'aucune d'entre elles. Telle est la conclusion qui se dégage de l'histoire du langage, telle que sa première apparition chez l'enfant nous permet de la faire. « Spontanément, après avoir expérimenté des objets semblables, nous éprouvons une tendance qui correspond à ce qu'il y a de commun dans ces objets, c'est-à-dire à quelque caractère général, à quelque qualité abstraite, à un extrait de ces objets et cette tendance aboutit à tel geste, à telle mimique, à tel signe qui aujourd'hui est un nom. — En cela consiste la supériorité de l'intelligence humaine. Des caractères généraux y éveillent des tendances distinctes. En d'autres termes, il suffit de ressemblances fort légères entre divers objets pour susciter en nous un nom ou une désignation particulière ; un enfant y réussit sans effort, et le génie des races bien douées, comme celui des grands esprits et notamment des inventeurs, consiste à remarquer des ressemblances plus délicates ou nouvelles, c'est-à-dire à sentir s'éveiller en eux, à l'aspect des choses, de petites tendances fines, et, par suite, des noms distincts qui correspondent à des nuances imperceptibles pour les esprits vulgaires, à des caractères très menus enfouis sous l'amas des grosses circonstances frappantes, les seules qui soient capables, quand l'esprit

est vulgaire, de laisser en lui leur empreinte et d'avoir en lui leur contre-coup. — Cette aptitude une fois posée, le reste suit. Par l'accumulation et la contradiction des expériences journalières, les tendances et les noms se multiplient, se circonscrivent, se subordonnent comme les qualités générales qu'ils représentent ; et la hiérarchie des choses se traduit et se répète en nous par la hiérarchie des tendances et des noms. »

On s'en convaincra de plus près en voyant comment, du premier éveil de notre pensée, que nous saisissons chez le petit enfant, nous passons à son plein développement, que nous saisissons chez le savant [1].

« Considérons un animal quelconque, un chat par exemple. Comme tous les chats se ressemblent fort et diffèrent beaucoup de nos autres animaux, nous avons aisément appris leur nom commun et remarqué leurs caractères communs. En d'autres termes, ce nom correspond en nous à certaine forme distincte, immobile ou bondissante, qui dort dans une grange ou court avec précaution sur un toit. Voilà le gros sens populaire ; la tendance qui aboutit au nom ne correspond qu'à ce caractère-là. — Mais voici qu'un naturaliste m'ouvre un chat et me fait voir cette poche qu'on appelle l'estomac, ces petits tubes infiniment ramifiés qu'on nomme les veines et les artères, ce paquet de tuyaux lisses qui sont les intestins, ces bâtons, ces cages, ces cerceaux, ces boîtes ou demi-boîtes solides qui s'emmanchent les

[1] Taine *De l'Intelligence*, I pp. 52 et suiv.

unes dans les autres et qui sont les os. — Je resterais là pendant six mois que je verrais toujours des choses nouvelles ; si je prends un microscope, ma vie n'y suffira pas ; et, à parler exactement, aucune vie ni série de vie ne peut y suffire ; par delà les propriétés observées, il en restera toujours d'autres, matière illimitée de la science illimitée ». Désormais il n'y a pas que la structure générale du chat qui provoque en moi une représentation distincte ; chacun des détails de sa structure en provoque une, laquelle vient ajouter à la précision de la représentation première que je m'étais faite.

Des multiplications pareilles sont la conséquence de toute investigation scientifique. De l'anatomie du chat, je puis passer à la physiologie, et après avoir recherché quels sont ses organes, je puis rechercher quelles sont leurs fonctions. Désormais, il n'y a pas que la forme de chaque organe qui provoque en moi une représentation distincte, je puis pareillement me représenter la fonction que l'organe est appelé à remplir. Avec les physiologistes, je me représente l'estomac et les intestins transformant les aliments extérieurs en matières assimilables et accomplissant ce qu'ils nomment la fonction de la digestion ; les veines et les artères distribuant aux tissus l'aliment préparé par l'estomac et accomplissant ce qu'ils nomment la fonction de la circulation ; les vésicules des poumons mettant le carbone contenu dans le sang en contact avec l'oxygène de l'air et accomplissant ce qu'ils nomment la fonction de la respiration. — D'autres sciences, appliquées à l'étude d'autres

particularités, multiplient pareillement les tendances et les noms correspondants à la particularité qu'elles étudient.

C'est que la pensée obéit, dans son processus de développement, à la loi que lui impose son origine organique. Comme l'activité organique, elle a besoin de multiplier ses actes pour se développer.

Evolution de la vie mentale, se traduisant dans les institutions nouvelles engendrées par la science, évolution de la vie physique, se traduisant dans les organes nouveaux engendrés par la nature, ni l'une ni l'autre n'est possible sans un remaniement constant, de la forme primitive dans laquelle la vie s'incarnait d'abord.

De fait, l'histoire des institutions engendrées dans le cours du temps par la science humaine, vient compléter utilement, pour le philosophe, la leçon que déjà l'étude de sa première origine a commencé à lui donner. Non seulement elle extirpe de notre esprit cette idée fausse que la vérité de nos conceptions ne dépend que de nous-mêmes, mais elle nous fournit en abondance des preuves du contraire. D'autres originalités de pensées, aussi bizarres, aussi peu logiques, ce semble, que celles que nous avons relevées plus haut chez les petits enfants, se relèvent chez les hommes, ayant habité d'autres lieux que ceux que nous habitons, vécu d'autres temps qoe ceux que nous vivons : et cependant, ces hommes étaient des sages et c'est nous qui sommes ridicules, de vouloir condamner une sagesse, que nous ne comprenons pas. — Le politique imbu des principes de la Révolution

française, ne comprend pas que la loi civile reconnaisse des intérêts communs aux gens du même métier. L'existence de la corporation est contraire à l'égalité, à la liberté, à la fraternité qui doivent régner entre tous les citoyens. Car, il est impossible que la corporation jouisse, comme telle, de certains droits sans que ces droits entraînent pour ses membres certaines obligations. L'Ancien Régime avait admis la conséquence. L'entrée dans la corporation créait aux travailleurs de sérieux avantages, mais en même temps elle les astreignait à de sérieuses obligations. L'institution dégénéra, dit-on. Il fallait la réformer. Au lieu de cela on la supprima. Un décret de la Révolution déclara dissoutes les jurandes et corporations.

Et cependant, voilà qu'un siècle s'est à peine écoulé, depuis que les hommes de la Révolution sont venus apporter au monde, les bienfaits jusqu'alors inconnus de l'égalité, de la liberté, de la fraternité et que, de toutes parts, s'élève un concert de malédictions contre le régime économique que la Révolution a instauré. Foin d'une liberté qui ne profite qu'aux forts et sacrifie les faibles! Il faut organiser, il faut réglementer. Et, de l'avis même des plus fervents adeptes des doctrines révolutionnaires, ceux-là sont sages, non pas qui ont comme idéal politique l'individu placé seul en face de l'Etat, mais qui cherchent à reconstituer les rouages intermédiaires, que la Révolution a imprudemment détruits.

En philosophie, en science, en art, en politique, il serait facile de multiplier les exemples. Vaines sont nos préférences si l'expérience et les faits ne les

viennent justifier. Par contre, les plus étranges et les plus contradictoires sont sûres de s'imposer, si les faits les justifient. L'analyse a beau démêler entre eux des oppositions radicales, Aristote et Hégel sont de grands philosophes, Shakespeare et Corneille de grands dramaturges, Rubens et Raphaël de grands peintres, S. Louis et Machiavel de grands politiques.

Ainsi, non seulement la pensée n'est pas une force qui arrive d'emblée au plein développement de son action, mais elle ne se développe que sous l'influence des choses, que nous percevons par nos sens. N'est-ce pas la preuve que la faculté du langage justifie de tous points la théorie de la pensée qu'elle nous sert à fonder. — Pour expliquer la distinction indéniable, que l'observation nous atteste entre le moment où elle commence à agir, et le moment de sa pleine activité, les partisans de la théorie des idées innées ont eu recours à l'hypothèse d'une révélation, révélation que les uns font remonter à Dieu, les autres aux hommes. C'est par le commerce de notre esprit avec d'autres esprits, disent-ils, que notre esprit tire de lui-même la connaissance des choses qui nous sont rendues présentes par nos idées. Si cela était, il faudrait en conclure que la parole de nos semblables n'a point besoin, pour éveiller en nous des idées et de cette façon nous apprendre quelque chose, d'évoquer l'image d'un objet que nos sens puissent percevoir.

Mais ce n'est point là ce que nous apprend l'observation, si nous cherchons, avec elle, comment notre pensée passe en réalité, du moment où son activité s'éveille, au moment où elle est en son plein déve-

loppement. Elle nous apprend, tout au contraire, que l'enseignement pour être fructueux, doit nécessairement s'appuyer sur les faits. Le savant qui nous parle, peut bien nous dire où nous devons regarder pour nous faire une idée. Il ne peut point nous donner l'idée que nous puisons dans l'observation ou l'expérience qu'il nous fait faire. Je suppose, pour en revenir à notre exemple de tantôt, que j'aie appris à connaître l'anatomie du chat. Quel résultat a pour moi la connaissance que j'ai acquise? Qu'a produit, en moi, l'enseignement que j'ai reçu? La comparaison du sens du nom avant l'enseignement, et du sens du nom après l'enseignement, ne laisse place à aucun doute à ce sujet. « Désormais le nom (le nom du chat) correspond pour moi non seulement à l'expérience d'une certaine forme extérieure, mais encore à l'expérience d'une certaine structure intérieure, c'est-à-dire à un nombre énorme d'expériences de toutes sortes qui sont faites et à un nombre indéfini d'expériences de toutes sortes qui pourront se faire. Si j'ai remarqué suffisamment cette structure intérieure, à l'aspect du squelette blanc, comme à l'aspect du corps vivant vêtu de son poil, je prononcerai sans me tromper le mot chat. La seconde expérience aboutit maintenant au même nom que la première. Deux tendances distinctes coïncident donc en un même effet. Le nom est devenu l'équivalent des caractères communs aux divers squelettes de l'espèce, comme des caractères communs aux divers individus vivants de l'espèce; sa présence qui auparavant ne réveillait que les images de certaines formes velues, animées, bondis-

santes, réveille en outre maintenant les images de certaines charpentes osseuses et animées ». En d'autres termes, ce que j'ai appris a fait en sorte que moi qui, auparavant n'éprouvais à l'aspect d'un chat qu'une tendance, celle qui correspond au caractère général que le gros sens populaire y saisit tout d'abord, je puis éprouver maintenant, quand je vois un chat, « toute une vaste série de tendances distinctes, lesquelles correspondent à des caractères généraux également distincts et laissant place à côté d'elles pour une infinité de tendances nouvelles que l'expérience pourra provoquer ». Aiguiser, affiner mes impressions, l'anatomiste opérant devant moi, n'a pas fait autre chose. Comme cependant, chacune des tendances nouvelles qu'il a éveillées, aboutit à un nom, et que ce nom est apte, de sa nature, à évoquer en moi la représentation du caractère général auquel il correspond, je ne suis pas condamné à en rester là. La réflexion personnelle aidant, je puis revenir sur les représentations que je me suis faites, examiner si elles sont conformes ou non à leur objet, par suite comprendre mon professeur, voire même, au besoin, le corriger. Mais tout cela est mon œuvre personnelle à moi; ce n'est point celle du maître; et, de fait, la parole du maître ne profite que dans la mesure où la réflexion seconde l'enseignement reçu.

VII. Nous pouvons à présent nous faire une idée du mécanisme par lequel la nature nous a fait pensants. Il faut laisser de côté les expressions d'esprit pur, d'idées innées ainsi que toutes les autres qui

signifient que notre intelligence est une force absolument indépendante de notre organisme. Elles sont bonnes seulement pour noter la distinction que nous concevons entre la puissance que nous tenons de notre intelligence, et la puissance que nous avons de nous représenter les objets individuels ; mais elles ne répondent nullement à ce que notre intelligence est dans la réalité. Tout ce que l'observation nous révèle à ce sujet, c'est la formation de certains signes correspondants à ce que les différents individus d'une même classe ont de commun, et seulement à ce que les individus de cette classe ont de commun, l'activité de notre intelligence n'est pas autre chose, prise en soi, que la conséquence de la formation de ce signe.

Non pas, qu'on veuille bien le remarquer, que nous songeons le moins du monde à nier que l'être pensant est supérieur en nature à tous les êtres corporels. Nous sommes pleinement d'accord avec les idéalistes pour soutenir que la puissance de percevoir l'universel ne saurait être assimilée à une fonction organique. Aussi bien, notre théorie, pas plus que la leur, ne saurait être taxée de matérialisme. En effet, si le phantasma est réellement cause de la détermination par laquelle notre intelligence opère, il n'en est pas la cause unique, ni même, ajoutons-le, la cause principale. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, notre intelligence est en réalité mise à même d'agir par l'action combinée d'une double cause, d'une part le phantasma, produit d'une force organique, et d'autre part, une certaine force spéciale d'abstraction, appelée intellect agent ou actif. Ce second facteur, étant de

sa nature inorganique, confère au phantasma l'habilitation nécessaire pour qu'il puisse engendrer, en notre intelligence, la détermination qui le fait passer de la puissance à l'acte. Qu'on ne dise donc pas que si notre théorie ne nie pas absolument tout effet spirituel elle aboutit à cette contradiction de faire produire un effet spirituel par une cause matérielle. Il n'en est rien, et le sens même des mots par lesquels on la désigne protestent contre cette interprétation qu'on a parfois voulu en donner. Abstraire, disent les scolastiques [1]), c'est mettre en relief l'essence spirituelle, en laissant dans l'ombre les notes individuelles et concrètes. Le phantasma n'agit donc sur l'intelligence qu'en tant qu'il est uni à la force abstractive qui le purifie et le dépouille de ses caractères individuels et l'effet spirituel, bien que d'une production impossible sans l'intervention d'une cause matérielle, est finalement produit par une cause de la même nature que lui. Encore nne fois donc, notre théorie pas plus que celle des idéalistes n'assimile la puissance intellectuelle à une force organique.

Mais où elle se sépare de la leur, c'est quand ils soutiennent qu'il faut ou nier la puissance intellectuelle, ou la considérer comme absolument indépendant de l'organisme. Nous croyons que leur théorie sous ce rapport est fausse, et, si nous ne nous trompons, la théorie que nous venons de présenter en nous basant sur le rôle et la fonction des noms prouve péremptoirement sa fausseté.

[1]) Voyez De Wulf, *ibid.* p. 130 et suiv.

En effet, cette théorie admise, il s'en dégage une conception de la pensée humaine qui est le contre pied de celle que les idéalistes défendent.

— D'une part les noms qui, au premier moment du travail de la pensée, ne s'adaptent qu'imparfaitement à la chose qu'ils servent à désigner, vont se précisant, à mesure que la pensée elle-même se développe et se précise. Il en est, sous ce rapport, de la connaissance de l'objet qu'ils représentent, exactement comme il en est, de la connaissance des objets que nous percevons par nos sens. — Un promeneur qui regarde un objet qui se meut devant lui sur la route est capable de dire que cet objet est un homme bien avant qu'il soit capable de dire si cet homme a des cheveux noirs ou des cheveux blonds. L'enfant qui ouvre les yeux à la lumière est capable de distinguer sa nourrice d'un objet inanimé bien avant qu'il soit capable de distinguer sa nourrice d'une autre femme. — Pareillement et pour la même raison [1]) ce n'est que petit à petit que nous pouvons arriver à la connaissance exacte et précise des objets que nous pensons. Et, de fait, l'histoire de la naissance du langage chez les petits enfants nous fatt suivre pas à pas l'adaptation graduelle de notre pensée à son objet.

[1]) St-Thomas d'Aquin *Sum. Theol.* 1ª q. 85 art. 3 « Oportet considerare quod intellectus noster de potentia in actum procedit. Omne autem quod procedit de potentia in actum, prius pervenit ad actum incompletum, qui est medius inter potentiam et actum, quam ad actum perfectum. Actus autem perfectus ad quem pervenit intellectus, est scientia completa, per quam distincte est determinate rescognoscuntur; actus autem incompletus et scientia imperfecta per quam sciuntur res indistincte sub quadam confusione ».

D'autre part, « si l'on peut ainsi parler, les noms se remplissent. A mesure que nos expériences deviennent plus nombreuses, nous remarquons et, partant nous nommons un grand nombre de caractères généraux dans un même objet. Son nom qui d'abord désignait le caractère unique qui nous avait frappés dans la première expérience, en désigne maintenant plusieurs. Il correspond non plus à une qualité abstraite, mais à un groupe de qualités abstraites ; il n'était que général, il devient collectif ». C'est que notre esprit ne peut passer de son état initial, qui est la connaissance vague et obscure, à son état définitif, qui est la connaissance claire et précise, sans que nos idées se multiplient. Il en est, sous ce rapport encore, de la connaissance des objets que nous pensons, comme il en est de la connaissance des objets que nous sentons. — Il faut toute sa vie à l'homme pour acquérir un peu d'expérience et encore l'expérience qu'il a acquise n'est-elle rien en comparaison de celle qu'il aurait pu acquérir. — Pareillement et pour la même raison [1]) sa pensée a besoin, pour acquérir quelque ampleur, de multiplier et de multi-

[1]) St-Thomas d'Aquin *Sum. Theol*, 1ª q. 85 art. 4 « Et hujus ratio est quia impossibile est idem subjectum perfici simul pluribus formis unius generis et diversarum specierum: sicut impossible est quod idem corpus secundum idem simul coloretur diversus coloribus, vel figuretur diversis figuris. Omnes autem species intelligibiles sunt unius generis quia sunt perfectiones unius intellectivæ potentiæ : licet res quarum sunt species sunt diversorum generum. Impossibile est ergo quod idem intellectus simul perficiatur diversis speciebus intelligibilibus ad intelligendum diversa in actu ».

plier encore les actes par lesquels elle appréhende son objet. Et de fait les expressions nouvelles qui surgissent à chaque instant dans l'histoire des langues qui se développent, nous présentent le vivant spectacle de la multiplication incessante de ces actes.

Bref, nous saisissons dans les noms les véritables intermédiaires par lesquels notre pensée, à force d'investigations et de recherches, et en faisant succéder incessamment une analyse à une autre analyse [1]), arrive graduellement à la connaissance des qualités abstraites et générales des choses. « Ordonnés les uns par rapport aux autres, chacun avec son escorte de tendances, ils composent l'ameublement principal d'une tête pensante. A côté des expériences perpétuelles et des images renaissantes, il y roule des noms tous représentants mentaux de caractères abstraits et de qualités générales, tous évoqués par des tendances distinctes, tous incessamment accrus de nouvelles tendances, tous incessamment précisés dans leur portée, tous incessamment amplifiés dans leur contenu. par le progrès journalier de la découverte qui, ajoutant à leur sens, limite leur application »

[1]) St-Thomas d'Aquin, *Sum. Theol.* 1a q. 82 art. 5.

CHAPITRE III.

Le mécanisme de la pensée.

SOMMAIRE :

I. La substitution opérée par le langage. — Exemple tiré des nombres. — Il prouve que la substitution ajoute à la puissance de notre imagination,

II. Exemple tiré de la géométrie. — Il prouve que la substitution étend notre connaissance au-delà des limites de notre imagination.

III. Autre exemple. — Les séries infinies. — Nous ne pouvons assigner de limite à la substitution dont le langage est l'instrument.

IV. Connaissance qui se développe en nous par l'effet de la substitution. C'est ainsi que nous avons accès à la science.

V. La même connaissance nous livre encore l'accès de la sagesse. — Conception philosophique de l'univers. — Conception d'un au-delà. — Elle est la source de cette connaissance encore plus élevée que nous appelons la sagesse.

VI. Fausseté de la théorie des idées pures. — L'activité intellectuelle est dépendante de la vie nerveuse. — Les diverses espèces d'images qui composent la parole intérieure.

I. Ce sont les opérations qui composent la science du calcul qui nous font saisir sur le fait la substitution d'un nom à l'expérience de la chose qui est impossible, et tout de suite on s'aperçoit que vertu de cette substitution s'étend fort loin.

Soit un nombre quelconque un peu élevé, par exemple, 36 [1]). « Quand je lis ce signe, j'entends très bien le sens qu'il a, c'est-à-dire, j'imagine très nettement ce qu'il remplace : 36, c'est par définition 35 plus 1. En d'autres termes, le groupe désigné par 36 est le même que le groupe désigné par 35, si à 35 on ajoute 1. 36 est donc un terme collectif qui en remplace deux autres. Mais 35 est par définition 34 plus 1 ; 34 pareillement est 33 plus 1, et ainsi de suite. On voit que 36, en dernière analyse, est un terme abréviatif qui en remplace trente-six autres. Remontons aux origines pour mieux comprendre cette opération.

« Voici un jeton blanc sur un coin de la table et un jeton rouge sur un autre coin. Je puis négliger toutes leurs qualités respectives, être frappé seulement de ce qu'une partie de mon impression s'est *répétée*, sentir que l'expérience que je viens de faire sur le jeton rouge est semblable, par un certain point, à celle que j'achève sur le jeton blanc, éprouver, après ces deux expériences successives, une tendance consécutive distincte et correspondante à leur nombre, c'est-à-dire à la propriété qu'elles ont d'être deux. — Comme toutes les tendances, celle-ci aboutit à un signe ; admettons pour ce signe le mot ordinaire, deux. Voilà un nom général ; nous serons tentés de le prononcer, comme dans le cas des jetons, après toute expérience *répétée*. Pareillement encore, quand nous le lisons ou que nous l'entendons, nous n'avons

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 56.

qu'à insister pour évoquer intérieurement, comme en présence du mot chat ou du mot bouleau, l'image d'un cas où il s'applique ; nous imaginons un jeton à côté d'un jeton, une pierre à côté d'une pierre, un son après un son, comme tout à l'heure nous imaginions un museau fin avec un poil gris ou blanc, un mince tronc blanc avec de petites feuilles frissonnantes. — Il en est de même pour les mots trois, quatre ; cela est plus difficile pour les mots cinq, six ; la difficulté va croissant pour les nombres supérieurs, et il y a toujours un chiffre plus ou moins élevé où tout esprit s'arrête ; nous ne pouvons pas percevoir ou nous représenter distinctement ensemble au-delà d'un certain nombre de faits ou d'objets ; d'ordinaire c'est cinq ou six, plus souvent quatre.— Pour remédier à cet inconvénient, nous négligeons le groupe qui correspond au mot ; nous ne donnons plus d'attention qu'au mot substitut ; après avoir vu ensemble quatre objets, nous les oublions pour ne plus songer qu'au mot quatre, et nous pouvons les oublier, parce que plus tard, revenant sur le mot et appuyant dessus, nous les reverrons intérieurement, sans méprise ni confusion. Voilà donc quatre opérations remplacées par une seule. — Qu'un nouvel objet semblable aux précédents se rencontre après que nous avons prononcé le mot quatre, il formera avec le mot un groupe nouveau, et il naîtra en nous une tendance analogue à celle qui nous a fait prononcer le mot deux, tendance semblable à la première, en ce que au lieu d'ajouter à un objet, on ajoute ici un objet à un groupe de quatre objets réunis. Cette nouvelle tendance aboutit

à un nom nouveau, cinq. Une autre, suscitée de même, aboutira au mot six, et ainsi de suite ».

Il est visible, par cet exemple, que le procédé par lequel nous calculons, ajoute à la puissance de notre imagination. Nous ne pouvons imaginer distinctement trente-six objets ensemble ; et cependant il faut que nous les imaginions pour que nous puissions faire l'opération qui aboutit à la représentation du nombre 36. Nous faisons un détour ; « nous ne mettons pas tout d'abord en expérience le groupe des trente-six jetons qui sont posés devant nous ; nous allons plus lentement ; au lieu du groupe entier, nous en prenons un plus petit, lequel est proportionné à l'amplitude bornée de notre imagination et peut, par suite, éveiller en nous une tendance distincte et un nom. Cela fait, nous joignons le nom et partant le petit groupe dont il est le substitut, à un nouvel individu, ce qui provoque l'éveil d'une tendance nouvelle et partant d'un nom nouveau et nous cheminons ainsi peu à peu jusqu'au nom final lequel, enfin obtenu, remplace en nous l'expérience que nous n'avions pas et que nous ne pouvons pas avoir de trente-six objets.

A ce titre, le nom final est singulièrement remarquable. Si nous cherchons son sens, nous ne trouvons qu'un nom, celui du nombre inférieur ajouté à l'unité, et ce n'est qu'après avoir descendu dix, vingt, trente marches que nous touchons de nouveau notre expérience. Et néanmoins ce nom remplace une expérience, une expérience que nous ne faisons pas, que nous ne pouvons pas faire, mais qu'un esprit plus compréhensif que le nôtre pourrait faire. 36 désigne

la qualité commune à tous les groupes de trente-six objets, qualité qui, présente devant nous, n'excite point en nous une tendance précise et distincte et que seul un esprit capable de maintenir devant lui distinctement trente-six objets à la fois serait capable d'éprouver ». Bref, ce premier exemple prouve que la substitution dont les noms sont l'instrument n'est pas, en nous, une opération superficielle, et qui ne touche pas au fond de notre nature ; elle est, tout au contraire, la source d'une puissance ; elle arrive à créer en nous des représentations qui nous font atteindre au même effet qu'une créature douée d'une mémoire et d'une imagination infiniment plus vastes que celles que nous avons.

II. D'autres exemples prouvent que la vertu de la substitution s'étend beaucoup plus loin [1]. — « Le lecteur sait que les objets géométriques n'existent pas dans la nature ; nous ne rencontrons pas ni ne pouvons rencontrer des cercles et des carrés qui soient parfaits ; ceux que nous appelons tels ne sont tels qu'à peu près. Cependant nous en concevons de parfaits ; nous raisonnons sur des figures dont la régularité est absolue. Nous savons, avec une entière certitude, quelle est l'ouverture de chaque angle d'un myriagone régulier, et combien tous ses angles pris ensemble font d'angles droits. Bien mieux, quand, pour comprendre un théorème de géométrie, nous traçons une figure sur le tableau, nous nous

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 60.

soucions fort peu que sa justesse soit parfaite ; nous la fabriquons grossièrement à la craie ; nous souffrons sans difficulté une ligne tremblottante à notre polygone, ou une rondeur bosselée à notre cercle. En effet, le cercle que nous traçons n'est point notre objet, il n'est que notre aide ; nous concevons à propos de lui, quelque chose autre que lui, quelque chose qui n'est ni blanc, ni tracé sur fond noir, ni rien de ce que nos sens nous font saisir ».

Comment donc expliquer l'opération qui aboutit à la représentation d'un carré ou d'un cercle ? « La définition répond. Le cercle est une figure formée par une courbe fermée dont tous les points sont à égale distance d'un point intérieur nommé centre. Mais qu'y a-t-il dans cette phrase ? Rien qu'une première série de mots abstraits combinée avec une seconde série de mots abstraits comme une condition avec une condition. En d'autres termes, pour nous représenter un cercle nous avons combiné un caractère abstrait noté par les seconds mots, et le composé total ainsi fabriqué, désigne une chose nouvelle que nos sens n'atteignent pas, que notre expérience ne rencontre pas, que notre imagination ne sait pas tracer ».

Visiblement cette opération marque un nouveau stade dans le développement de notre connaissance. Si vaste qu'on suppose notre imagination, il est im-impossible que nous saisissions par elle des choses qui, étant purement idéales, échappent, par nature, à toute expérience ; et cependant il faut que nous ayons accès à ces choses, pour que nous puissions faire l'opération qui aboutit à la représentation d'un cercle ou de

tout autre objet géométrique. Nous faisons un détour ; ne pouvant saisir hors de nous la chose que nous nous représentons, nous nous rejetons sur les mots qui engendrent sa représentation ; nous combinons entre eux les divers éléments de la représentation engendrée ; et la formule définitive à laquelle nous aboutissons remplace en nous la perception impossible de l'objet conçu.

A ce titre, cette formule elle aussi est singulièrement remarquable. Si nous cherchons son sens, nous ne trouvons qu'une série de mots, une série de mots combinée avec une autre série de mots ; nous avons cessé de toucher le sol ; notre expérience n'existe plus. Et cependant cette formule remplace une expérience, une expérience que nous ne faisons pas, qu'il est impossible en soi de faire. Ce que nous appelons un cercle désigne la propriété commune à toutes les figures formées par une courbe fermée dont les points sont équidistants du point central, propriété qu'aucun artifice d'imagination ne saurait nous aider à démêler et que seul un esprit capable de percevoir quelque chose au-delà de son expérience peut maintenir devant soi. Après avoir créé en nous des représentations par lesquelles la puissance de notre imagination se trouve indéfinitivement augmentée et agrandie, la substitution crée encore en nous des représentations dont la portée dépasse absolument tout ce que notre imagination peut saisir.

III. Considérons un dernier exemple [1]) « Si nous

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 62.

divisons 2 par 3, nous trouvons une fraction décimale infinie, 0,6666 etc., et nous pouvons démontrer qu'elle est infinie. Elle est infinie rigoureusement et sans arrêt possible ; si loin qu'on prolonge l'opération, le reste sera toujours 2, et le quotient toujours 6. Après un million et un milliard, après mille milliard de divisions, il s'en présentera toujours de nouvelles avec le même quotient, avec un quotient total toujours trop petit d'une fraction qui aura pour numérateur 2 et pour dénominateur l'unité suivie d'autant de zéros qu'il y aura d'unités dans le nombre de divisions accomplies ».

Voilà donc une opération qui est supérieure, par nature, non seulement à notre expérience, mais encore à toute expérience. Est-ce à dire que nous percevons distinctement la série infinie des termes de la fraction que nous obtenons ? En aucune façon, « Ici encore il y a un substitut, la formule, de laquelle la série et les propriétés des éléments se déduisent. Ce que nous apercevons, c'est un caractère général du dividende et du reste. Dès la première division nous pouvons remarquer que le reste étant 2, comme le dividende, doit, en devenant lui-même dividende, engendrer aussi un reste 2, celui-ci de même, et ainsi de suite. En d'autres termes, nous dégageons dans le dividende cette propriété abstraite de donner naissance à un chiffre semblable qui, lui étant semblable, a la même propriété que lui. Cette propriété abstraite est la cause de la série ; elle la force à être infinie ; c'est elle seule que nous percevons ; quand nous disons que nous concevons la

série comme infinie, cela signifie seulement que nous démêlons cette propriété de régénération inépuisable ; nous ne saisissons que la loi génératrice ; nous n'embrassons pas tous les termes engendrés ». Mais pour nous, l'effet est le même que si nous percevions distinctement la série infinie de ces termes. « Car, appliquant la loi, nous pouvons définir n'importe quel terme de la série, mesurer exactement le surcroit d'approximation qu'il apporte au quotient, chiffrer rigoureusement le degré d'inexactitude que la division renferme encore si on l'arrête là. La perception de la loi équivaut donc à la perception de la série», elle la remplace, elle nous fait le même profit.

Et, en effet, c'est cette loi seule que nous percevons toutes les fois que nous concevons et affirmons une grandeur abstraite véritablement infinie, le temps et l'espace. «Nous en prenons un fragment, telle courte portion de durée comprise dans nos sensations successives, telle étroite portion d'espace comprise dans nos sensations simultanées. Nous considérons à part ce morceau ; nous en extrayons cette propriété qu'il a d'être débordé par un *au-delà* absolument semblable à lui-même. Nous posons, comme tout à l'heure, cette loi générale que la grandeur en question se continue hors d'elle-même par une autre grandeur toute pareille, celle-ci de même et ainsi de suite, sans qu'aucune limite puisse intervenir. A cela se réduit notre conception du temps infini et de l'espace infini. — Mais le fruit est le même que si le champ de notre imagination, infiniment étendu, pouvait nous représenter à la fois toute la ligne infinie en trois sens

qu'on nomme l'espace. Car, partant du caractère général, seul présent en nous, nous pouvons imaginer aussi nettement et affirmer, aussi sûrement que si nous en avions fait l'expérience, toute parcelle de temps ou d'espace, n'importe le point où elle se trouve, tel fragment de durée qui a précédé la naissance du système solaire, telle portion d'étendue située par delà les dernières nébuleuses d'Herschell. Des quantités infinies peuvent donc être représentées par un simple caractère, abstrait : il suffit que ce caractère soit celui-là même qui les engendre ».

Bref, les opérations du calcul prouvent qu'on ne peut assigner des limites à la vertu de la substitution dont le langage est l'instrument et, si l'on veut se faire une idée juste de cette vertu, on est forcé d'admettre qu'il n'est pas de chose si idéale, si complètement située hors de toutes nos prises, dont les noms ne soient aptes à remplacer en nous l'expérience qui directement nous est interdite.

IV. Il sera facile à présent de démontrer que c'est à cette propriété des noms que nous devons de penser, c'est-à-dire, ainsi que s'expriment les spiritualistes, de pouvoir nous représenter la réalité de tout ce qui est. Et tout d'abord il est manifeste que c'est par un effet de cette propriété que nous jugeons, raisonnons, classifions, bref que nous passons de l'expérience brute et décousue à la science ordonnée et complète. En effet, nous ne pouvons concevoir les êtres du monde réel sur le modèle des choses que nous construisons par nos conceptions mathématiques, sans

les faire dériver tous d'une même conception fondamentale.

Pour cela, il faut nécessairement que nous les concevions comme formant entre eux une vaste hiérarchie. Nous en concluons que tels qu'ils se présentent tout d'abord à nos sens, ils ne nous font pas saisir ce qu'ils sont en réalité, mais que notre conception de leur nature, pour être vraie, doit remonter au principe de leurs phénomènes. Nous disons donc que chacun d'eux est un être ou substance, doué de certaines propriétés. Cela étant, nous en concluons que nous ne pouvons saisir en soi cela même qui les constitue, mais que nous pouvons néanmoins en avoir une certaine connaissance, en étudiant les lois qui régissent les phénomènes dont chacun d'eux est la cause.

Reste alors à dégager de tout l'ensemble de nos observations cette expérience plus haute qui consiste en la connaissance de l'ordre et de la structure intérieure du monde. C'est à ce labeur que la science est vouée. Labeur sans trève ni fin : car, à chaque instant, des expériences nouvelles viennent modifier les jugements que nous suggéraient les expériences déjà faites. L'enfant a d'abord prononcé que toutes les eaux sont froides ; s'il met les doigts dans une bouilloire retirée du feu, il se déjuge et n'attribue plus la froideur qu'à l'eau prise à une certaine température. Un jardinier qui n'est point sorti de sa province estime que tous les cygnes sont blancs ; si on le conduit au muséum et qu'on lui montre les cygnes noirs de l'Australie, il n'attribuera plus la blancheur qu'à une certaine

variété de cygnes. Un étudiant en botanique croit que toutes les plantes dont la tige arborescente est disposée en couches concentriques lèvent avec deux cotylédons ; si on lui fait voir la cuscute et deux ou trois autres espèces, il verra que la loi précédente est presque universelle mais non universelle [1]). Un avocat stagiaire estime qu'il n'y a point de voie de recours contre les décisions de justice qui sont coulées en force de chose jugée ; si on lui fait lire les articles du Code de Procédure civile au chapitre de la tierce opposition, il verra qu'un recours est ouvert même contre les jugements qui ne sont plus susceptibles d'être attaqués par les voies ordinaires.

Et, en effet, quelle que soit la science, nous ne pouvons faire un pas dans son histoire, sans assister à un renversement des théories qu'elle soutenait jusqu'alors, et l'on peut dire, en toute vérité de ces théories, que l'erreur d'aujourd'hui est la vérité de demain. Des physiciens découvrent la pesanteur de l'air et, du même coup, ruinent à tout jamais la physique de ceux qui pensaient qu'il fallait faire deux classes de corps distincts, des corps dont la loi est de se mouvoir de haut en bas ou de tomber, et des corps dont la loi est de se mouvoir de bas en haut, ou de monter. Darwin observe que toutes les variétés de pigeons proviennent, par voie de sélection, d'un auteur commun, le biset, et grâce à cette observation, inaugure un principe qui va transformer radicalement les classifications zoologiques. — Il semble, en vérité,

[1]) Voir pour ces exemples, Taine: *De l'Intelligence*, II, p. 311.

que nous ne pourrons faire une découverte sans bouleverser du coup toute l'ordonnance en notre esprit des êtres et des choses. Et cependant, ce n'est qu'à cette condition que la science peut vivre et prospérer. Dans un siècle qui a cessé de chercher et partant de remuer et de troubler, on peut bien rencontrer des érudits, — à la façon de ces scolastiques de la décadence dont on a dit qu'ils commentaient des commentaires de commentaires — : on ne rencontre plus de vrais savants.

V. On vient de voir comment, en concevant les êtres du monde réel sur le modèle des choses idéales. nous arrivons à scruter l'ordre et la structure intérieure du monde. *Species sunt ut numeri...* Une extension du même procédé conduit à des résultats plus remarquables encore, et, après avoir eu accès à la science, nous allons avoir accès à la sagesse elle-même.

En effet, nous ne pouvons achever jusqu'au bout de concevoir les êtres du monde réel sur le modèle des choses que nous atteignons par nos conceptions mathématiques sans aboutir à la conception d'un être distinct du monde, supérieur à lui, et de qui tous les êtres du monde dépendent. Or pour cela, il faut nécessairement que nous concevions cet être comme un être par-delà tous les êtres que notre pensée peut atteindre [1]). Nous en concluons qu'il n'est ni un corps,

[1]) St-Thomas d'Aquin, *Sum. Theol.* 1ª q. 13, ad. 8 ad 2 «Hoc nomen *Deus* impositum est ad significandum aliquid supra omnia existens, quod ut principium, omnium et remotum ab omnibus ».

ni même, s'il en existe, une créature purement spirituelle, mais que notre esprit, pour s'en faire une conception vraie, doit bannir de sa conception tout ce qui, en le faisant rentrer dans un genre quelconque, nuirait à la parfaite unité et simplicité de sa nature. Nous disons donc qu'il est un être absolument un, souverainement parfait, infini, immense, éternel. Cela étant, nous en concluons que, considéré en lui-même, cet être est incompréhensible et ineffable, mais que nous pouvons cependant arriver à une certaine connaissance de sa nature en lui attribuant tout ce que nous rencontrons de perfection dans les êtres que nous pouvons concevoir.

Reste alors à dégager de tout l'ensemble des sciences humaines cette science supra-humaine qui consiste dans la connaissance du plan théologique de l'univers. Ceci est la mission du philosophe [1]), sa mission propre, ce qui donne à la philosophie sa vraie grandeur comme aussi ce qui en fait l'inévitable difficulté. Quelle question plus curieuse, plus captivante, pour l'homme, que celle de savoir qui il est, d'où il vient, où il va ? Oui, mais si les aspirations de notre esprit sont sans limites, ses moyens d'investigation sont limités, et, pour saisir le sens profond d'une existence dont la fin est en Dieu, il en est réduit à scruter les phénomènes passagers et transitoires qui sont les manifestations extérieures et sensibles de cette existence. — « Un moine s'est rencontré [2])

[1]) Voyez là dessus le passage, déjà cité dans la préface, de la *Métaphysique* d'Aristote, Edit. Firmin Didot. Livre 1.

[2]) Extrait d'un discours de Dr Schaepman au Congrès

qui fut le travailleur le plus infatigable, l'explorateur le plus tenace et le plus hardi. Il a tout recueilli, tout creusé, tout développé. Il a combattu, exposé toutes les objections contre la vérité et démasqué toutes les erreurs. Traducteur et commentateur d'Aristote, il a révélé au monde la grande figure du penseur grec. Aucune des œuvres de ce génie vraiment péripatéticien n'a eu pour lui de mystères. Dans les Pères de l'Eglise il a trouvé le métal dont il a forgé la chaîne d'or de la tradition catholique sur les saints Evangiles. Après avoir compris la grande science dans les sentences du maître, il a élevé de ses puissantes mains, royales et virginales, la grande cathédrale de la théologie catholique dont il avait construit le vaisseau dans la Somme des Gentils. Et tout ce labeur, toute cette œuvre est portée, est soutenue par un enthousiasme puissant comme le vol de l'aigle. Il est partout, cet enthousiasme, et parfois il éclate. La grande cathédrale est remplie d'harmonies surnaturelles ; l'âme humaine soupire sa prière :

Adoro te devote.

ou s'élance dans l'infini, jubilante et victorieuse :

Lauda Sion Salvatorem
In hymnis et canticis »...

Ne croyez pas cependant qu'il va désormais suffire aux philosophes de savoir lire. Le meilleur des

scientifique des catholiques tenu à Bruxelles en 1894. *Compte Rendu du Congrès.* Introduction p. 41.

maîtres ne saurait dispenser ses élèves de la réflexion, et, du reste, celui-ci les y convie. C'est un artiste de la sagesse, mais qui entend son art à la façon dont les artistes véritables l'entendent, et s'il peint, c'est non d'après un modèle préconçu, mais *d'après nature.*

C'est pourquoi, quand la nature change, quand il devient manifeste qu'elle ne se reflète plus que très-imparfaitement dans les conceptions, désormais dépassées de la physique et de la physiologie du moyen-âge, le tableau qu'il a peint cesse du même coup d'apparaître aux philosophes comme la radieuse explication de tout ce que le Créateur a mis de beauté, de bonté et de vérité dans l'univers. Des difficultés nouvelles jusqu'alors insoupçonnées, surgissent ; et trois siècles ne sont pas écoulés, depuis que la Somme théologique a donné au monde le modèle achevé de la sagesse humaine, que le moine de génie qui l'a conçue est définitivement oublié, et qu'une méthode entièrement nouvelle se substitue à la sienne.

Des observateurs superficiels ont cru voir dans cette décadence la preuve que l'œuvre qu'il avait réalisée n'était grande qu'en apparence et qu'il y avait, pour la philosophie, une meilleure voie à suivre que celle qu'il a suivie. Non pas ; il faut simplement y voir la preuve qu'il n'est pas donné à l'homme, existant aujourd'hui, de savoir ce qui sera demain. Et cependant telle est la portée de la connaissance à laquelle nous tendons par la philosophie, que nous sommes forcés, pour l'atteindre, de demander à ce qui est aujourd'hui, le secret de ce qui sera demain. Voilà pourquoi ni Aristote, ni St-Augustin, ni St-Thomas

d'Aquin, ni Descartes, ni Kant, ni Hégel ni personne ne pourra jamais mettre un terme aux discussions que soulève le problème de la destinée humaine. Car par une conséquence nécessaire du progrès qu'elle nous fait faire, chaque clarté nouvelle doit inévitablement amener de nouvelles obscurités et si la solution définitive du problème peut être atteinte jamais, elle ne peut l'être que dans une autre vie.

VI. Nous pouvons à présent répondre victorieusement à toutes les objections de l'idéalisme. Comme l'intelligence a pour objet propre l'être ou tout ce qui est, l'opération mentale s'étend, par nature, beaucoup au delà de la perception des choses que nous pouvons percevoir par nos sens. Partant de là, les idéalistes soutiennent que l'idée n'a rien de commun avec l'image ; comme l'image, elle nous rend présente une chose absente, mais à cela se borne sa ressemblance avec elle ; elle n'est point, comme l'image, l'écho d'un son, d'une couleur, d'une impression musculaire, bref la résurrection intérieure d'une sensation quelconque ; elle n'a rien qui la rattache à l'activité des sens, et ils la définissent en niant d'elle toute qualité sensible ; elle leur semble donc une pure action, dénuée de toute qualité, sauf celle de nous rendre un objet présent. En conséquence, ils la considèrent comme quelque chose de purement spirituel ; ils considèrent de même l'être dont elle est une action ; et, tirant la conséquence du principe posé, ils déclarent que notre esprit, par delà toutes les images, se représente et combine les qualités abstraites des choses.

En réalité, notre esprit ne fait rien de pareil ; il agit avec nos images et par elles ; il ne saurait concevoir une idée quelconque sans leur aide. Sans doute, ce serait une erreur de conclure de là, que son action, comme celle des sens, est intrinsèquement liée à l'existence d'un organisme. Aussi bien, si nos idées ne sont qu'une catégorie d'images, c'est en vain qu'on se demande d'où peut bien venir la conscience que nous avons de percevoir l'universel. Or, supprimer la réalité de ce fait, c'est supprimer les données mêmes du problème qu'on entend résoudre.

Mais si c'est une erreur de voir en notre esprit une force matérielle, c'en est une autre, et non moins évidente de voir en lui une force purement spirituelle. En effet, ce principe posé, il en résulte qu'une fois l'habilitation de la puissance intellective par une espèce intelligible, l'action du phantasma est superflue. Or il se trouve tout au contraire que la puissance intellective, même habilitée, reste tributaire de l'action du phantasma [1]. C'est pourquoi nous avons beau avoir acquis la faculté de raisonner sur un sujet déterminé. Si, à un moment donné, les sens nous refusent ou ne nous prêtent plus qu'à moitié leur concours, notre pensée se trouve atteinte du même coup. « L'activité intellectuelle [2]), dit très bien Mgr Mercier, est dépen-

[1]) St-Thomas d'Aquin, *Sum Théol.* 1a q. 84 art. 7 « Respondeo dicendum, quod impossibile est intellectum nostrum secundum præsentis vitæ statum quo passibili corpori conjungitur, aliquid intelligere in actu nisi convertendo se ad plantasmata ».

[2]) D. Mercier *Psychologie* p. 293.

dante des conditions anatomiques et physiologiques du système nerveux, si bien que tout ce qui affecte le système nerveux, affecte aussi la pensée. Ainsi une lésion des centres nerveux suspend ou trouble la pensée ; les agents physiques, tels que la chaleur et l'électricité, agissent sur le système nerveux et sur la pensée ; deux degrés de chaleur de plus donnent le délire, un froid intense empêche le travail de l'esprit ; l'oxygène et l'acide carbonique, la composition normale ou anormale du sang, les alcools, divers poisons agissent en bien ou en mal sur l'intelligence pour exalter ou paralyser son action ; bref l'intelligence subit, dans son exercice, l'influence des agents du milieu extérieur et de l'organisme ».

Aussi bien à chaque fois que nous voulons comprendre une chose ou que nous voulons la faire comprendre aux autres, nous avons recours à quelque création de nos sens [1]. « Chacune de nos connaissances intellectuelles comprend à la fois une pensée et une image et les deux sont si étroitement unies qu'il n'est même pas aisé de les dissocier mentalement. Les images naturelles des objets, les termes du langage, les figures de la géométrie, les chiffres et les formules de l'arithmétique et de l'algèbre, les formes sensibles, auxquelles recourt l'artiste, sont autant de modes sous lesquels l'imagination vient en aide à la pensée ».

C'est que, suivant la remarque de Saint Thomas [2], il y a un rapport nécessaire entre la puissance et

[1] D. Mercier, *ouvrage cité*, p. 294.
[2] *Sum. Theol. Ibid.*

son objet. Il en résulte que l'objet propre de la puissance intellective dont est investi l'homme, doit être proportionné à la nature de l'être dont cette puissance est une émanation. C'est dire que l'intelligence humaine aura pour objet propre l'essence des choses en tant qu'elle se trouve réalisée dans les objets corporels : car l'homme n'est point un pur esprit, mais un esprit uni à un corps. Or, il est de l'essence des choses corporelles d'exister à l'état d'individus : tout homme réellement existant est tel homme concret et déterminé et il faut en dire autant de tout être corporel, quel qu'il soit, qu'on envisage dans la réalité de son existence. A moins de nier le rapport qui relie la puissance à son objet, il faut donc bien admettre que notre intelligence est obligée de puiser, dans les données concrètes qui lui sont fournies par les sens, les éléments de sa connaissance de l'universel.

Et, de fait, nous avons conscience que les sens opèrent pour produire le signe qui nous aide dans l'expression de notre pensée. De là les diverses images qui composent la parole intérieure. Pour ce qui est de l'image auditive, il est trop évident qu'elle se produit pour qu'il soit besoin d'insister. Mais elle n'est pas seule à se produire [1]). « Stricker, professeur à l'Université de Vienne, déclare qu'il ne remarque pas chez lui d'images auditives accompagnant sa pensée intérieure et dirigeant l'expression qu'il en

[1]) D. Mercier, *Psychologie*, pp. 199 et suiv. — *La parole*, (Bruxelles 1888).

fait à autrui, mais plutôt un essai de mouvements articulatoires ». — Chez d'autres, domine l'image visuelle. « Un psychologue anglais, F. Galton [1]) eut l'ingénieuse idée d'ouvrir une enquête sur la puissance de représentation visuelle de l'imagination verbale et s'adressa à cet effet à des personnes de tout âge et de toute condition. Or, il résulte du compte-rendu de son enquête que plusieurs personnes voient mentalement en caractères imprimés tous les mots qu'elles articulent : elles font attention non pas au son de leurs paroles, mais à leur équivalent visuel, elles lisent mentalement leurs discours comme si elles déroulaient une longue bande de papier imaginaire : un homme d'Etat déclare qu'il se sent parfois à quia à la tribune, parce que son imagination se heurte à des ratures et à des corrections embrouillées de son manuscrit ». — Enfin, en certains cas, on voit renaître jusqu'aux sensations de l'écriture elle-même. « Que l'on se mette à songer, dans la solitude, au milieu du silence des choses extérieures, les yeux fermés, le corps immobile, à un mot bizarre, dont la signification ne s'indique pas d'elle-même, par exemple, au mot *abracadabrant* : il ne serait pas étonnant que l'on se surprît à essayer quelque mouvement de l'index, comme pour écrire le mot imaginé ».

Il faut donc définitivement écarter, comme une illusion, la croyance que la faculté que nous avons de penser est une force complètement indépendante des sens. La vérité est que par elle nous arrivons à

[1]) *Inquiries into human faculty*, p. 89.

une connaissance à laquelle il ne nous est pas donné d'atteindre par les sens. Mais pour que nous arrivions à cette connaissance, il faut nécessairement que les sens commencent par susciter en nous les représentations qu'il est dans leur nature de nous procurer. Sans ces représentations, il serait à tout jamais impossible à notre esprit de concevoir aucune idée.

LIVRE DEUXIÈME

LA PERCEPTION SENSIBLE

CHAPITRE PREMIER

Les images

SOMMAIRE :

I. Expérience. — La conscience nous atteste que nous pouvons nous représenter les choses extérieures par les sensations qu'elles suscitent.

II. L'analyse psychologique confirme ce témoignage de la conscience. — La mémoire varie suivant les individus — Exemples. — Elle varie dans un même individu, suivant les diverses espèces de sensations — Exemples.

III. Confirmation plus précise. — Cas où l'image prend un degré supérieur d'énergie. — Dans ce cas, l'image ressemble de plus en plus à la sensation. — Si l'image est très vive, l'identité entre la sensation et l'image est complète et, pour un instant du moins, l'individu est halluciné.

I. Le problème de l'origine première de nos connaissances intellectuelles se trouve ainsi considérablement simplifié. Il ne s'agit plus de ramener à l'activité de nos organes, l'opération que nous signale la conscience que nous avons d'abstraire. Comme on vient de le voir, cette opération en suppose nécessairement une autre, savoir celle que nous signale la conscience que nous avons de saisir les choses du monde extérieur telles qu'elles existent en elles-mêmes, dans leur réalité concrète et individuelle.

ST. BASIL'S SEMINARY LIBRARY

Il ne s'agit donc plus que de remonter à l'origine de cette opération-là.

Et tout d'abord, c'est une erreur de croire, qu'elle est une opération de la même nature que l'opération mentale proprement dite. On va s'en assurer par une expérience [1]).

J'ai fait, il n'y a pas longtemps, la promenade de Lourdes à Gavarni. Sur tout le parcours de la voiture, se dressaient les cimes abruptes des Pyrrhénées. Comme le temps était peu clair, seules les cimes les plus basses étaient visibles ; les autres étaient noyées dans une brume ouateuse qui les dérobait à nos regards. De distance en distance, des ruisseaux de neige fondue tombaient en cascades du haut de la montagne jusqu'au Gave dont ils allaient grossir les eaux. Par endroits, l'eau de ces cascades cessait de toucher la paroi du rocher, dont la pente, trop raide, se dérobait sous elles ; on ne voyait plus alors qu'un tourbillon de poussière humide qui, de loin, produisait l'impression d'un panache de fumée sortant de la montagne. Tout en bas, dans une gorge profonde à faire frémir, le Gave roulait avec fracas ses flots d'un bleu presque foncé sur le granit sonore de son lit de pierres. Et la promenade se poursuivait, par le chemin en lacet de la montagne, entre deux rangées de pics, plus étranges et plus sauvages, à chaque coude que faisait la route. Au Chaos, l'impression de sauvagerie fut encore accentuée. On eût dit les débris, jetés pêle mêle, de quelque formidable explosion de dyna-

[1]) Cfr. Taine, *De l'Intelligence*, I, pp. 76 et suiv.

mite, dont l'écho lointain revivait soudain dans le silence religieux que seul le bruit de l'eau courante troublait en ce moment. Cela changea quelque peu aux approches du cirque, où nous fûmes rejoints par des cavaliers et des amazones, sortant on ne sait d'où, et qui, dans le patois mi-français et mi-espagnol des gens de là-bas, se mirent à nous faire leurs offres de service. Finalement nous nous engageâmes dans le cirque, sorte de grande plaine où, de ci de là, on voyait paître un troupeau de vaches rousses, et que ferme, dans le fond, une muraille de monts rangés en demi-cercle ; et pendant plus d'une demi-heure, nous restâmes là, oublieux des préoccupations habituelles, tout entiers à la sauvage grandeur et à la majesté incomparable du spectacle que nous étions venus contempler.

Toutes les choses qui ont suscité en moi les impressions que j'ai ressenties pendant cette promenade, ont disparu en ce moment. Celles que je vois sont autres. Au lieu du plein air de la montagne, et de la sauvage poésie de ces deux rangées de rocs se prolongeant interminables, c'est le renfermé d'un bureau, et, pour unique perspective, un amoncellement de livres et de papiers sur une table de travail. Et voilà cependant, qu'à mesure que j'écris, je jouis à nouveau du spectacle que j'ai eu alors. « Les contours, les formes, les sons qui m'ont frappé se renouvellent pour moi ou à peu près ». Il semblait que les choses qu'ils me rendaient présentes ne dussent point tomber sous mes prises en dehors du contact des organes de mes sens avec elles. Eh bien ! non ; malgré que ce soient

d'autres choses, avec lesquelles les organes de mes sens sont maintenant en contact, je me les représente, je les revois. Spontanément je fais revivre les sensations que, lors de ma promenade, leur action à elles, a fait naître une première fois. Maintenant comme alors, bien que d'une autre façon, je me sens sous le coup de l'impression que j'ai éprouvée en les percevant ; en sorte que, sans autre intermédiaire que mes sensations, je puis parfaitement expliquer, grâce à la propriété qu'ont mes sensations de renaître, la conscience que j'ai et de me représenter les choses qu'on vient de dire, et de me représenter pareillement, toutes celles que mes sensations me font saisir.

II. De fait, nous pouvons nous représenter les choses extérieures par les sensations qu'elles suscitent en nous. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer de plus près la propriété de la sensation de renaître. Nous pouvons remarquer que, d'ordinaire, la sensation spontanément renaissante n'est qu'un arrière goût, un simulacre, un fantôme, une *image* de la sensation primitive. « La sensation se répète, mais moins distincte, moins énergique, et privée de plusieurs de ses alentours [1] ».

Or, cet effacement est plus ou moins grand suivant les divers individus — et c'est ce qu'on exprime en disant que les hommes ont plus ou moins de mémoire. Cet effacement est plus ou moins grand pour un même individu suivant les diverses classes de sensations —

[1] Taine, *De l'Intelligence*, I, pp. 78 et suiv.

et c'est ce qu'on exprime en disant que tel homme a la mémoire des formes, tel autre celle des couleurs, tel autre celle des sons.

« Pour mon compte, dit Taine, je n'ai qu'à un degré ordinaire la mémoire des formes, à un degré un peu plus élevé celle des couleurs. Je revois sans difficulté à plusieurs années de distance cinq ou six fragments d'un objet, mais non son contour précis et complet ; je puis retrouver un peu mieux la blancheur d'un sentier de sable dans la forêt de Fontainebleau, les cents petites taches et raies noires dont les brindilles de bois le parsèment, son déroulement tortueux, la rousseur vaguement rosée des bruyères qui le bordent, l'air misérable d'un bouleau rabougri qui s'accroche au flanc d'un roc ; mais je ne puis tracer intérieurement l'ondulation du chemin, ni les saillies de la roche ; si j'aperçois en moi-même l'enflure d'un muscle végétal, ma demi-vision s'arrête là ; au-dessus, au-dessous, à côté, tout est vague ; même dans les résurrections involontaires qui sont les plus vives, je ne suis qu'à demi lucide ; le fragment le plus visible et le plus coloré surgit en moi sans éblouissement ni explosion ; comparé à la sensation c'est un chuchotement où plusieurs paroles manquent à côté d'une voix articulée et vibrante. La seule chose qui en moi se reproduise intacte et entière, c'est la nuance précise d'émotion, âpre, tendre, étrange, douce ou triste, qui jadis a suivi ou accompagné la sensation extérieure et corporelle ; je puis renouveler ainsi mes peines et mes plaisirs les plus compliqués et les plus délicats, avec une exactitude extrême, et à de très grandes distances ;

à cet égard, le chuchotement incomplet et défaillant. a presque le même effet que la voix. »

Chacun de nous peut se convaincre, par son expérience personnelle, de cette influence de ses dispositions naturelles ou acquises, sur les renaissances opérées par sa mémoire. On vient d'entendre le témoignage d'un psychologue. Si l'esprit, au lieu d'être enclin à observer surtout des sentiments, est habitué à observer surtout des couleurs et des formes, nous verrons la mémoire se distinguer surtout par la renaissance des couleurs et des formes [1]. « Par exemple, les enfants que l'on habitue à calculer de tête écrivent mentalement à la craie, sur un tableau imaginaire, les chiffres indiqués, puis toutes leurs opérations partielles, puis la somme finale, en sorte qu'au fur et à mesure, ils revoient intérieurement les diverses lignes de figures blanches qu'ils viennent de tracer. Les enfants prodiges qui sont des mathématiciens précoces rendent sur eux-mêmes le même témoignage. Le jeune Colborn, qui n'avait jamais été à l'école et ne savait ni lire ni écrire disait que pour faire ses calculs « il les voyait clairement devant lui. » Un autre déclarait « qu'il voyait les nombres sur lesquels il opérait, comme s'ils eussent été écrits sur une ardoise ». — Pareillement « on rencontre des joueurs d'échecs qui, les yeux fermés, la tête tournée contre le mur, conduisent une partie d'échecs. On a numéroté les pions et les cases ; à chaque coup de leur adversaire, on leur nomme la pièce déplacée et la

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, Ibid. p. 79.

nouvelle case qu'elle occupe ; ils commandent eux-mêmes le mouvement de leurs propres pièces, et continuent ainsi pendant plusieurs heures ; souvent ils gagnent et contre de très habiles joueurs. Il est clair qu'à chaque coup la figure de l'échiquier tout entier, avec l'ordonnance des diverses pièces, leur est présente, comme dans un miroir intérieur, sans quoi ils ne pourraient prévoir les suites probables du coup qu'ils viennent de subir et du coup qu'ils vont commander. »

D'autres exemples sont encore plus remarquables. « Certains peintres, dessinateurs ou statuaires, après avoir considéré attentivement un modèle, peuvent faire son portrait de mémoire. Gustave Doré a cette faculté ; Horace Vernet l'avait. Abercombrie cite un peintre qui, de souvenir et sans l'aide d'aucune gravure, copia un martyr de Saint Pierre par Rubens, avec une imitation si parfaite que, les deux tableaux étant placés l'un près de l'autre, il fallait quelque attention pour distinguer la copie de l'original ».

C'est qu'il n'est pas d'aptitude si délicate de l'esprit qui n'ait son contre-coup sur la mémoire. Il s'en suit que, comme la capacité de l'esprit n'a pas de limites, les renaissances opérées par la mémoire n'ont elles-mêmes point de limites.

Inversément, nous pouvons constater que c'est à la renaissance plus spéciale de telle ou telle classe de sensations, que tient l'aptitude que nous avons de nous représenter les choses plutôt sous tel aspect. C'est ainsi que, quel que soit le genre de mémoire dont on suppose un individu doué, les sensations qui,

dès lors, sont dominantes en lui, arrivent à renaître avec la même extraordinaire précision. Sur ce point encore, des exemples concluants sont cités par Taine [1]. « Un chef d'orchestre interrogé par M. Buchez lui répondit que, lisant une partition écrite « il entendait comme dans son oreille » non seulement les accords et leur succession, mais encore le timbre des instruments. A la première lecture il distinguait le quatuor ; à la seconde et aux suivantes, il ajoutait aux quators les autres instruments, et à la fin il percevait et appréciait distinctement l'effet d'ensemble. — Les grands musiciens ont, à un degré éminent, cette audition interne. On sait que Mozart, ayant entendu deux fois le *Miserere* de la Sixtine, le nota tout entier de mémoire. Il était défendu d'en donner copie, et l'on crut le maitre de chapelle infidèle tant le ton de force était grand. Evidemment, de retour chez lui, à sa table, Mozart avait retrouvé en lui, comme dans un écho minutieusement exact, ces lamentations composées de tant de parties et promenées à travers une série d'accords si étranges et si délicats. Lorsque Beethoven, devenu tout à fait sourd, composa plusieurs de ses grands œuvres, les combinaisons de sons et de timbres que nous admirons en elles aujourd'hui, lui étaient présentes. Il fallait bien qu'elles lui fussent présentes, puisque d'avance et avec une exactitude rigoureuse il en mesurait l'effet. »

III. Nous pouvons du reste saisir sur le fait, le

[1]) Ibid p. 81.

lien qui rattache l'image à la sensation. Il suffit, pour cela, de considérer différents cas dans lesquels l'image prend un degré supérieur d'énergie [1]. « Un premier excitant est le voisinage immédiat de la sensation. Lorsqu'on a écouté un beau timbre plein et frappant, par exemple, une note haute et prolongée de violoncelle, une note moyenne et prolongée de clarinette et de cor, si tout d'un coup ce son cesse, on continue pendant quelques secondes à l'entendre mentalement, et quoique, au bout de quelques secondes, son image s'affaiblisse et s'obscurcisse, on continue, pour peu que le plaisir ait été vif, à le répéter intérieurement avec une justesse singulière sans laisser échapper presque aucune parcelle de son velouté et de son mordant. Pareillement si l'on a regardé avec attention un objet quelconque, une figure dans une estampe, un dos de livre dans une bibliothèque, la perception, devenue intérieure, persiste pendant une seconde, puis disparaît, puis se renouvelle en mollissant, puis se trouble et défaille tout à fait, sans rien laisser d'elle-même qu'un contour vague et les pertes qu'a subies l'image témoignent par contraste, de la force qu'elle avait au premier moment. Il en est de même après une odeur, une saveur, une impression de froid, de chaud, de douleur locale et le reste. »

Dans ce cas, comme on vient de le voir, l'image nous *affecte* comme si réellement elle était extérieure et corporelle. L'effet est le même si la sensation, au

[1] Taine, *De l'Intelligence*, I, pp. 85 et suiv.

lieu de précéder, va suivre. « Un gourmand assis devant un bon plat, dont il respire les émanations et dans lequel il plonge déjà sa fourchette, en sent d'avance le goût exquis, et les papilles de sa langue deviennent humides ; l'image de la saveur attendue équivaut à la sensation de la saveur présente ; la ressemblance va si loin que, dans les deux cas, les glandes salivaires suintent au même degré. C'est pourquoi, quand un physiologiste veut se procurer pour une expérience une grande quantité de salive, il lie un chien affamé à deux pieds d'un morceau de viande, et recueille ce que la saveur, toujours espérée et toujours absente, a dégorgé de liquide le long des joues de son patient. »

C'est que, différente de la sensation par son emploi, l'image est pareille à la sensation par sa nature. Elle est la sensation même, mais spontanément ressuscitante ; et, en effet, arrivée à son maximum d'énergie elle a les mêmes propriétés que la sensation elle-même. « Une personne que l'on menace de chatouiller, et qui voit la main s'approcher d'elle, imagine si fortement sa sensation prochaine, qu'elle en a des attaques de nerfs, les mêmes attaques que si la sensation avait eu lieu. Beaucoup de gens qui vont subir une opération chirurgicale sentent par avance l'élancement de douleur qui suivra la première entaille, suent et pâlissent à cette seule pensée parfois aussi fortement que sous la scie et sous le couteau. Une dame qui croyait respirer du protoxyde d'azote et n'avait sous le nez qu'un flacon d'air ordinaire tomba en syncope. »

Si l'esprit est surexcité et prévenu, la ressemblance

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

va plus loin encore ; l'image est prise pour la sensation et l'illusion est complète. « Des enfants et même des hommes sont tombés évanouis en présence d'un mannequin ou même d'un drap qu'ils croyaient un fantôme. Revenus à eux, ils affirmaient qu'ils avaient vu des yeux flamboyants, une gueule ouverte. » — Bref, l'image nous apparaît manifestement comme un évènement de la même nature que la sensation ; comme la sensation, elle est le produit d'une fonction organique, en sorte que, quoi qu'il en soit de la nature de l'opération que sa présence nous signale, toujours est-il que nous n'avons aucune raison de croire que cette opération est une opération de la même nature que l'opération mentale proprement dite.

CHAPITRE II.

Nos représentations sensibles et la renaissance des sensations.

SOMMAIRE :

I. La capacité de sentir. — La sensation ne saurait être assimilée à une simple action mécanique.

II. Objection des positivistes. — L'acte d'imagination. — Divers exemples. — L'image et la sensation sont deux phénomènes distincts.

III. Représentation d'un objet par nos images. — Nos images font revivre les sensations correspondantes à cet objet. L'image est le substitut de la sensation.

IV. Comment la question se pose en théorie. — Réponse des idéalistes. — La théorie des espèces intentionnelles. — Elle est confirmée par la fonction des images. — Le mécanisme de la connaissance sensible.

V. Confirmation plus précise. — Hallucinations hypnagogiques. — La sensation extérieure peut être annulée même pendant l'état de veille. — Hallucinations proprement dites. — Rétablissement de la sensation correctrice. — Cas où l'individu est atteint d'illusion. — Dans ce cas le remède consiste en l'abolition de la sensation provocatrice.

VI. Autres antagonistes : les jugements généraux. Divers exemples de la répression opérée par les jugements généraux. — Comment ils opèrent. — Issues différentes et contraires de leur lutte avec l'image hallucinatoire. — L'aliénation mentale.

VII. L'animal n'est point un être composé d'un esprit et d'un corps. — La vraie théorie de l'animal. — Le sens commun. — Aucune force supérieure aux sens n'intervient dans la formation de nos représentations sensibles.

I. Considérons à présent de plus près la capacité de sentir. Il est certain, tout d'abord, que cette capacité différencie nettement les êtres qui comme nous la possèdent, de ceux que la nature a exclus de cette possession.

En effet, les sensations que nous éprouvons quand un objet extérieur entre en contact avec notre corps, ne sauraient être confondues avec l'action mécanique qu'une chose provoque sur les éléments ambiants du monde matériel. A la vérité, elles sont le résultat d'une fonction organique, mais d'une fonction organique qui appartient à l'animal. En d'autres termes, il existe une ligne de démarcation naturelle entre l'animal qui, par l'activité de ses organes, perçoit les choses du monde extérieur, et le simple végétal en qui l'activité organique n'atteint pas à ce résultat. On comprend qu'un excitant produise sur un corps brut une impression physique, il en produirait une sur un cadavre ; mais la réaction que nous appelons du nom de connaissance n'a rien de commun avec cette impression simplement physique. Elle est quelque chose de foncièrement autre, non pas le fait d'un être corporel quelconque, en qui nous concevons que les éléments ambiants produisent des impressions, mais le fait propre et spécial de cet être qui traduit au dehors l'activité dont il est doué par son aptitude toute spéciale à recevoir ces impressions

et que, pour ce motif, nous disons capable de sentir. Car, notez-le, si cet être nous apparaît comme étant la source d'une activité qui lui est propre — et qui peut le nier ? — c'est que les phénomènes de la sensibilité ne sont explicables que pour autant qu'on admette que les animaux, en qui nous les saisissons, participent de la perfection inhérente à la connaissance.

Aussi bien les positivistes, que leurs préjugés antimétaphysiques ont empêché de voir cette vérité évidente, ont été contraints de se désavouer eux-mêmes. En étudiant la nature propre de l'animal ils n'ont pas pu ne pas noter un fait qui prouve à toute évidence que la sensation est autre chose qu'une action purement mécanique : ce fait, c'est la présence en tout animal de la sensation spontanément renaissante ou de l'image.

Nous venons de voir [1]) « l'image se rapprocher de la sensation, acquérir la même netteté, la même abondance de détails minutieux et circonstanciés, la même énergie, parfois aussi la même persistance, fournir la même base aux combinaisons supérieures et aux raisonnements ultérieurs, provoquer les mêmes impressions et les mêmes actions instinctives, organiques et musculaires, bref avoir les mêmes propriétés, les mêmes accompagnements et les mêmes suites que la sensation ». Néanmoins nous ne la confondons pas avec elle. Et, en effet, les deux ne sauraient être confondues. Quand nous éprouvons une sensation. nous la jugeons extérieure, provoquée par la présence

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 88.

actuelle de tel ou tel objet corporel qui nous impressionne. Tout au rebours quand il s'agit d'une image. Il n'y a que les hallucinés, c'est-à-dire, ceux chez qui le fonctionnememt de l'imagination a cessé d'être normal, qui prennent les objets qu'ils imaginent pour des objets extérieurs et réels.

II. Examinons cependant de plus près la différence qu'il y a entre les deux phénomènes. Ne faut-il pas dire, avec H. Spencer, que cette différence consiste uniquement en ce que l'un est l'état fort, l'autre l'état faible du même phénomène [1] ?

Taine [2]) a, sur ce point, péremptoirement répondu à Spencer. Il est si peu vrai que l'image n'est point quelque chose d'autre que la sensation pure et simple, que tout acte d'imagination est accompagné de la croyance, au moins momentanée, à l'existence réelle de l'objet qui l'occupe, en sorte que, si nous ne trouvions pas, dans l'opposition des deux phénomènes, le moyen de reconnaître l'illusion dans laquelle nous versons, le fonctionnement normal de la faculté que nous avons d'imaginer serait totalement impossible. Cette particularité de nos actes d'imagination trouve son expression dans des faits, que nous sommes habitués à ne regarder que comme des faits individuels, mais qui ont en réalité une portée générale. C'est ainsi qu', « il y a très peu d'hommes qui puissent regarder en bas du haut d'une tour très élevée sans éprouver un sentiment de crainte. Et

[1]) Spencer, *Principles of Psychology*, § 458.
[2]) Taine, *De l'Intelligence* I. pp.89 et suiv.

cependant leur raison les convainc qu'ils ne courent pas plus de risque que s'ils étaient à terre sur leurs pieds ». Terreur vaine, mais dont nous ne pouvons nous défendre pas plus que des autres illusions que le jeu de notre imagination suscite momentanément en nous. « En effet, quand le regard plonge tout d'un coup jusqu'au sol, nous nous imaginons subitement transportés et précipités jusqu'en bas, et cette seule image nous glace, parce que, pour un instant imperceptible, elle est croyance; nous nous rejetons instinctivement en arrière, comme si nous nous sentions tomber effectivement ».

Le même effet se présente à chaque instant chez les personnes qui ont l'imagination fort vive. « J'entendis un jour, dit Lieber, un prédicateur, homme de couleur, décrire les tourments de l'enfer. Avec une certaine éloquence, il passait de la description d'une torture à celle d'une autre ; à la fin, emporté par une émotion insurmontable, il ne put émettre, pendant plus d'une minute, qu'une succession de cris ou sons inarticulés ». Evidemment, ajoute Taine, à qui j'emprunte cette citation, « pendant cette minute, sa vision mentale avait tous les caractères d'une vision physique ; il avait devant lui son enfer imaginaire comme un enfer réel, et il croyait à ses fantômes du dedans comme à des objets du dehors ». Une constatation analogue est faite sur lui-même par Gustave Flaubert qui en écrit en ces termes à l'auteur que je viens de citer : « Mes personnages imaginaires m'affectent, me poursuivent, ou plutôt c'est moi qui suis en eux.

Quand j'écrivais l'empoisonnement d'Emma Bovary, j'avais si bien le goût d'arsenic dans la bouche, j'étais si bien empoisonné moi-même, que je me suis donné deux indigestions coup sur coup, deux indigestions très réelles, car j'ai vomi tout mon dîner ».

Plus décisive encore est la déclaration du peintre anglais dont parle Brierre de Boismont et que reproduit Taine. « Lorsqu'un modèle se présentait, dit-il, je le regardais attentivement pendant une demi-heure, en esquissant de temps en temps ses traits sur la toile. Je n'avais pas besoin d'une plus longue séance; j'enlevais la toile et je passais à une autre personne. Lorsque je voulais continuer le premier portrait, je prenais l'homme dans mon esprit, je le mettais sur la chaise, où je l'apercevais aussi distinctement que s'il y eût été en réalité, et, je puis même ajouter, avec des formes et des couleurs plus arrêtées et plus vives. Je regardais de temps en temps la figure imaginaire et je me mettais à peindre; je suspendais mon travail pour examiner la pose, absolument comme si l'original eût été devant moi. Toutes les fois que je jetais les yeux sur la chaise, je voyais l'homme ».

Le peintre en question devint fou; et, en effet, il ne peut être sans danger pour un esprit de s'habituer à percevoir au dehors, des objets qui n'ont de réalité qu'au dedans. Au fait, c'est surtout dans les cas où le jeu de l'imagination se désordonne, que l'image prend l'extériorité qui la confond avec la sensation. Tels sont tous les cas d'hallucination provoqués par le sommeil approchant ou par la maladie. Cependant, comme le fait observer Taine, « il n'y a pas besoin d'être malade

ou sur le bord du sommeil pour assister à la métamorphose par laquelle l'image se projette ainsi à demeure dans le dehors ». Et de fait, les exemples qu'il cite à l'appui prouvent que, même en des esprits parfaitement éveillés et sains, l'image peut acquérir l'extériorité que, chez les malades, elle acquiert malgré l'individu.

Tel est l'exemple qu'il emprunte à Darwin.« Un de mes amis, dit Darwin, avait un jour regardé fort attentivement, *la tête inclinée*, une petite gravure de la Vierge et de l'enfant Jésus. En se relevant, il fut surpris d'apercevoir, à l'extrémité de l'appartement, une figure de femme de grandeur naturelle, avec un enfant dans les bras. Le premier sentiment de surprise passé, il remonta à la source de l'illusion, et remarqua que la figure correspondait exactement à celle qu'il avait vue dans la gravure. L'illusion persista deux minutes. » Non moins probant est l'exemple de Gœthe. « Lorsque je ferme les yeux, dit-il, et que *je baisse un peu la tête*, je fais apparaître une fleur au milieu du champ de la vision; cette fleur ne conserve pas sa première forme, elle s'ouvre, et de son intérieur sortent de nouvelles fleurs, formées de feuilles colorées et quelquefois vertes. Ces fleurs ne sont pas naturelles mais fantastiques, quoique symétriques comme des rosettes de sculpteur. Je ne puis fixer une forme, mais le développement de nouvelles formes continue aussi longtemps que je le désire, sans variation dans la rapidité des changements. La même chose m'arrive quand je me représente un disque nuancé. Ses différentes couleurs subissent des changements constants qui s'étendent progressivement du centre à

la circonférence, exactement comme les changements du kaléidoscope moderne ». — Enfin, on peut parfaitement admettre que, « non seulement en pleine santé, mais encore avec l'exercice complet et par l'exercice même de la volonté, des hallucinations, c'est-à-dire, des projections dans le dehors de la simple image, ont été produites». Et en effet, des auteurs dignes de foi, attestent la réalité de ces hallucinations. « Un aliéniste allemand, le Dr Brosius de Bendorf, raconte avoir produit à volonté sa propre image qui posa devant lui pendant quelques secondes mais s'évanouit immédiatement quand il essaya de reporter sa pensée sur son existence personnelle ».

Evidemment ce sont là des cas extrêmes. A l'état normal, l'illusion qui accompagne l'image n'a point cette persistance, et nous avons grand'peine à l'apercevoir. Elle n'en est pas moins réelle : car, « les cas extrêmes montrent, par leur exagération, la nature de l'état normal ». Si nous ne l'apercevons pas, ce n'est pas qu'elle ne se produit point, mais bien plutôt qu'elle est réduite aussitôt que produite. Nous la réduisons donc et, partant, il faut bien que la nature nous ait donné le moyen de la réduire. En d'autres termes, puisque l'opposition de l'image et de la sensation est une condition nécessaire du fonctionnement de notre imagination, il faut bien que l'image soit un phénomène distinct de la sensation et non pas une variété de la sensation seulement. — Qu'est-ce cependant qui fait que les sens connaissent, et comment la présence de nos images nous permet-elle d'expliquer que nous nous représentons les objets corporels et extérieurs

autrement que par la faculté qui appartient aux êtres pensants, mais n'appartient qu'aux êtres pensants, de saisir ces objets par leur essence même?

III. Pour cela, considérons divers exemples qui nous fassent saisir sur le fait la représentation d'une chose réelle par nos images. C'est ce qui arrive à chaque fois que, ayant imaginé un objet, nous cherchons ce qu'est dans la réalité l'objet que nous imaginons.

Ce sera, par exemple, telle jeune et gracieuse personne à laquelle il nous arrive de rêver parfois. Aussitôt, nous revoyons les diverses circonstances dans lesquelles nous l'avons rencontrée : tel après-midi d'été pendant lequel nous avons joué au lawn-tennis avec elle ; telle soirée de bal où nous avons sollicité un engagement ; tel office divin où nous avons assisté au sermon à proximité de la place qu'elle occupait.

La personne que nous avons rencontrée dans ces diverses circonstances est-elle la jeune femme, aimable et gracieuse, que nous nous imaginons ? Nous pouvons pousser notre enquête beaucoup plus avant.

Un jour, qu'elle jouait au lawn-tennis un peu distraitement sans doute, son partenaire lui livra la balle si malheureusemeut qu'elle alla la frapper en plein visage, et voilà que je revois nettement ses faits et gestes en cette occasion. Elle portait un veston de flanelle blanche s'ouvrant sur le plastron rayé de bleu de sa chemise, et tout l'ensemble, la jolie fille blonde et son costume blanc, jetait une note claire dans le décor du jardin où nous jouions. Quand la balle

l'atteignit, elle pivota sur ses talons, tira de la poche de sa veste un petit mouchoir, s'en essuya la bouche pendant un instant et puis, sans faire plus de façons, invita gracieusement son partenaire à lui livrer une autre balle.

Je la revis plus tard au bal en toilette de soirée ; nous avons causé : elle est aussi fine en conversation qu'elle est gaillarde au jeu. On dansait dans une enfilade de trois salons qui, pour la circonstance, avaient reçu une décoration de plantes vertes placées dans chacun des coins et, tout près d'un palmier, une dame aux cheveux poudrés se laissait dire des choses aimables par un élégant cavalier penché sur son épaule. Elle remarqua la scène, me montra la même dame et le même cavalier parmi les marquises et les petits seigneurs XVIIIe siècle qui se trouvaient figurés sur son éventail, et, moitié sérieuse, moitié plaisante me fit observer que la fréquentation du monde est bien plus instructive que les gens soi-disant sérieux le prétendent.

C'est elle encore, la jeune femme que j'entendis marcher sur les dalles de la vieille église gothique, un soir que je m'étais réfugié là pour y goûter un peu de ce calme reposant, que nous cherchons en vain à trouver ailleurs. Elle était accompagnée de sa mère, et les deux femmes glissaient dans l'ombre qui allait s'épaississant sous les arceaux majestueux du vieil édifice. Elles s'agenouillèrent en face d'une statue de la Vierge et pendant tout un temps y prièrent, avides elles aussi d'un peu de ce réconfort que vous nous accordez toujours, Seigneur, pourvu que nous vous

le demandions. Puis elles partirent, et bientôt il n'y eut plus dans le temple que quelques pauvres gens, les derniers qui y restent parce qu'ils sont les premiers à jouir de la paix douce et profonde qu'on y goûte.

Voilà une expérience plus complète ; non seulement nous nous mettons en présence de l'objet que nous imaginons, mais nous éprouvons toutes les impressions que nous ressentirions en sa présence. — A chaque instant, les personnes à l'imagination vive et puissante arrivent ainsi à donner la réalité et la vie aux objets qu'elles imaginent, et nous mesurons à bon droit le talent des grands artistes, et notamment celui des grands romanciers, à l'intensité de la réalité et de la vie qu'ils prêtent à leurs créations. Quand Paul Bourget vous introduit dans le boudoir de Suzanne Moraines, vous avez positivement conscience que l'objet qu'il vous décrit est là présent sous vos yeux. Il en est de même, plus loin dans le roman, lorsque, à la soirée tombante, vous trouvant au milieu du va et vient de piétons et de voitures du Paris populeux, vous entendez Claude Larcher, sur un trottoir, se faire la réflexion qu'il arrivera en retard d'une demi-heure chez Colette.

C'est que l'image peut suppléer en nous la présence de l'objet senti. Et, en effet, elle la supplée. Quand le joueur d'échecs imagine à deux pas, en face de lui, un échiquier noir, les sensations qu'il éprouve, bien qu'elles naissent spontanément, ne sont pas moins objectives que si l'échiquier se trouvait réellement, à deux pas, en face de lui Pareillement quand le romancier imaginait dans sa bouche l'arsenic mâché

et « cet affreux goût d'encre » que laisse le poison, ses sensations spontanées n'étaient pas moins objectives que s'il avait réellement eu, sur la langue et sous les dents, l'arsenic qu'il imaginait. Sans doute, les deux cas diffèrent en ceci que tantôt la représentation est provoquée par la présence réelle de son objet et que tantôt elle n'est pas provoquée par la présence réelle de son objet ; mais justement si elle peut naître sans que son objet soit présent, c'est donc que la présence réelle de son objet n'est pas nécessaire pour qu'elle naisse et, partant, qu'une présence imaginative peut suppléer sa présence réelle qui fait défaut.

Soit donc telle ou telle représentation qui se forme en nous par l'intermédiaire de nos images. J'ai conscience de me représenter de certaines formes blanches glissant légèrement sur une surface humide, comme sont celles de ces cygnes que je voyais l'autre jour nager sur les étangs d'Ixelles, et, aussitôt, ma conscience me dit, que ces formes que j'imagine correspondent à des choses extérieures et réelles. Cela signifie qu'il s'est dégagé en moi une certaine tendance correspondante aux sensations qu'il est dans la nature de ces choses de susciter. Vingt fois je me suis promené au bord des étangs d'Ixelles, en y regardant nager ces formes blanches surmontées d'un long cou que j'appelle des cygnes. A présent, quand ces formes se renouvellent pour moi, j'ai conscience qu'elles correspondent à quelque chose de vu et de senti. Mes images actuelles remplacent donc de véritables sensations et, partant, je puis, par elles, me représenter une chose extérieure et réelle.

IV. Il faut à présent examiner comment la question se pose en théorie. Quand nous nous représentons tel ou tel objet du monde extérieur, une chaise ou un cheval, par exemple, cette opération ne va pas sans une action de la puissance que nous avons de saisir les sensations qu'il est dans la nature de cet objet de susciter en nous. Quelle importance faut-il attribuer à l'action de cette puissance ?

Deux théories sont possibles, et il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire de la philosophie pour s'apercevoir qu'elles ont l'une et l'autre rencontré des partisans. Si nous nous représentons les choses extérieures c'est, disent les idéalistes, que nous avons la puissance de nous les représenter. Ils nous attribuent donc, ainsi qu'aux animaux, une certaine force ou puissance capable, par elle-même, de saisir les choses que nous nous représentons. Quant aux sensations, leur unique fonction est de mettre cette force en présence de son objet. Soigneusement ils bannissent du langage philosophique toutes les expressions qui tendraient à faire croire qu'elles ont un autre rôle. « La perception visuelle saisit-elle Jupiter ou ses satellites ? » se demande l'abbé Duquesnoy [1]. Et il répond : « Non, mille fois non ; la perception visuelle saisit de certaines formes lumineuses dans les yeux ». En d'autres termes, si l'on peut dire que nous percevons les choses extérieures par nos sens, c'est en ce sens seulement que nous saisissons les sensations que ces choses suscitent en

[1] F. Duquesnoy, *La perception sensible opération exclusive de l'âme*, vol. 1, p. 283.

nous. Mais saisir ces sensations est tout autre chose que saisir les choses que nous nous représentons par elles : saisir de certaines formes lumineuses dans les yeux, est tout autre chose que saisir, hors de soi, une planète et ses satellites. Dans le dernier cas, l'être qui sent est le véritable sujet de la perception externe, ce qui n'a pas lieu dans le premier : et, en effet, les idéalistes soutiennent expressément qu'aucun acte de connaissance ne saurait émaner d'un être matériel. « L'unique principe immédiat et l'unique sujet de la perception externe, déclare l'abbé Duquesnoy [1]), est un agent immatériel qui n'est autre que l'âme pensante. » Quant au corps uni a l'âme et formant avec elle un seul agent, l'organisme, les impressions dont il est le siége interviennent uniquement à titre de stimulant. Ce n'est point en lui que la perception s'accomplit. L'âme pensante y est chez elle, simplement à la façon dont je suis dans mon appartement. Un caillou est lancé dans mes fenêtres et y brise une vitre. Surpris, je me lève et cours voir ce qui peut bien se passer. Ainsi du principe sensitif quand il perçoit une objet du dehors [2]).

Mais telle ne saurait être la théorie de ceux qui prétendent trouver l'origine de nos connaissances intellectuelles dans les fonctions de notre organisme, telle n'est point la nôtre. Avec Aristote et S. Thomas d'Aquin [3]), nous soutenons qu'il n'intervient point de

[1]) *Ibid.* vol. I, p. 50.

[2]) S. Thomas d'Aquin, *Summa theol.*, 1ª q. 75 art. 3. « Sentire est operatio conjuncti ».

[3]) Voir un exposé critique de la théorie de M. Duquesnoy

force supérieure aux sens dans l'opération par laquelle nous nous représentons les choses extérieures. Le véritable sujet de la perception externe n'est autre, d'après nous, que l'être qui en nous sent. C'est cet être et point un autre qui, par la puissance qu'il a de sentir, se rend lui-même semblable aux choses qui l'impressionnent et, de cette façon, nous met à même de les percevoir ou de nous les représenter.

Et comment expliquer cette vertu de la sensibilité? Par la théorie des espèces intentionnelles. Suivant cette théorie, l'impression qui part de l'objet connu et vient agir en nous est cause de la naissance en nous d'une espèce *(species)* ou d'une forme *(forma)*, en termes plus précis, d'une certaine détermination reproductive de l'objet que nous connaissons. Ainsi « informée », fécondée, dirons-nous, notre faculté de connaître se trouve unie à son objet : car il suit nécessairement de la production de cette espèce, que les choses extérieures ont, à côté de leur être physique et réel, un second être, idéal ou intentionnel, à la ressemblance du premier et qui devient en nous principe de connaissance : notre faculté n'a plus dès lors qu'à suivre la loi même de son activité, pour que nous percevions ou nous représentions réellement les choses qui en font l'objet.

Précisément c'est à cette théorie qu'aboutit l'étude expérimentale que nous avons de nos représentations sensibles et point à l'autre. A défaut du contact présent

dans le livre de Th. Fontaine, *De la sensation et de la pensée*, 1re partie, ch. 2.

de l'objet connu — lequel est impossible, puisque nous ne saurions nous trouver en présence à la fois de toutes les choses du monde extérieur [1]) — l'image, en répétant la sensation, nous met tout de même en présence de cet objet. Nous n'avons donc, en aucune façon, conscience de nous représenter les choses du monde extérieur, indépendamment de la puissance que nous avons de saisir les impressions que ces choses suscitent en nous. Au contraire, nous avons conscience que c'est par cette puissance que nous nous les représentons.

Ici encore, il faut se donner le plaisir de contempler un instant l'ouvrière prodigieusement habile qu'est la nature. Il est impossible qu'un être simplement capable de sentir, soit doué de la faculté qui n'appartient qu'aux êtres pensants de percevoir les genres et les espèces ; et cependant, il faut que cet être puisse percevoir de quelque façon l'universalité des corps, pour que son activité réponde réellement à la perfection de sa nature qui est de connaître [2]). Une modification en tout comparable à celle dont nous avons vu sortir nos représentations intellectuelles va y pourvoir ([3]).

[1]) S. Thomas d'Aquin, *Summa theol.*. 1ª q. 78 art. 1. « Est autem aliud genus potentiarum animae quod respicit adhuc universalius objectum, scilicet *omne corpus sensibile*, et non solum corpus animae unitum. »

[2]) St-Thomas d'Aquin, *Summa Theol.* 1ª q. 14 art. 1. « Cognoscentia a non cognoscentibus in hoc differunt quod non cognoscens nihil habet nisi formam suam, cognoscens autem natum est habere formam rei alterius... Unde Philosophus dicet quod anima est quodammodo omnia. »

([3]) Liv. 1. ch. 2.

Quand une impression quelconque s'est éveillée en l'animal par l'action d'un de ses sens, cette impression peut survivre à la présence de l'objet extérieur qui l'a fait naître, si bien que plus tard, alors que cet objet a disparu pour faire place à d'autres, l'animal peut éprouver à nouveau l'impression qu'il avait eue tout d'abord. On verra plus loin à quelle particularité de la structure nerveuse est due cette particularité des sensations de persister après qu'ont disparu les conditions de leur naissance. Mais il ne s'agit pas de cela en ce moment : il s'agit de la persistance ou survivance des sensations considérée en elle-même. — Quoi qu'il en soit de son explication physiologique, il est visible que, par elle, le cercle restreint dans lequel l'activité animale semblait devoir se mouvoir, se trouve considérablement agrandi. L'impression qui s'éveille en l'absence de tout contact avec l'objet connu, ressemble à ces portraits, photographies ou gravures, par lesquels nous perpétuons, pour nos yeux, le spectacle passager des personnes et des choses que nous rencontrons. Pareillement, par nos images, nous maintenons à la portée de nos sens les innombrables objets avec lesquels le train de la vie courante nous met en contact. La sensation extérieure et corporelle a beau faire défaut, nous tenons son équivalent. Tout ce que nous percevons quand se produit le premier évènement, les dimensions de l'objet, sa forme, sa couleur, son odeur, sa saveur, sa température, nous pouvons le percevoir encore quand se produit le second évènement. A vingt années d'intervalle, à cinq cents kilomètres de distance, la

reproduction qui s'en forme en nous n'est pas moins nette que s'il se trouvait présent, en ce moment même, dans le bureau où je suis assis. — Comme tout à l'heure quand il s'est agi de nous faire penser, une difficulté extraordinaire a été levée. Dans un être dont toutes les impressions sont conditionnées par le contact présent des choses extérieures, il semblait qu'il ne dût point se produire des représentations qui n'eussent pour objet la chose extérieure avec laquelle cet être est en contact ; avec des représentations de ce genre la nature a créé en l'animal des représentations qui, étant d'un genre tout différent, semblaient devoir échapper pour toujours à son être tel qu'il est construit.

V. Reste à justifier la théorie dont on vient de jeter les fondements. Et tout d'abord, nos images ont besoin, pour ne pas dégénérer en hallucinations, de subir la réduction que leur impose l'action antagoniste de la sensation extérieure.

On s'en convainc aisément en considérant les cas dans lesquels la réduction ne peut se faire, comme il arrive, par exemple, dans la rêverie qui précède le sommeil « Les sensations produites en nous par le monde extérieur s'effacent alors par degrés ; à la fin elles semblent suspendues, et les images n'étant plus distinguées des sensations, deviennent des hallucinations complètes [1] ». Du moins, si nous ne sommes pas

[1] Taine, *De l'Intelligence*, I p. 96. — Divers psychologues, cités par Taine, ont traité ex professo des rêves à ce point de vue, notamment Maury, *Du Sommeil et des Rêves*, et Macnish, *Philosophy of Sleep*.

positivement hallucinés, les objets que nous imaginons cessent de nous paraître intérieurs ; nous ne distinguons plus entre eux et ceux que nous saisissons hors de nous ; par degrés et à mesure que s'effacent les sensations extérieures, s'efface aussi la distinction qui existe entre les deux mondes.

« Je connnais cet état par mon expérience propre, dit Taine [1]), et j'ai répété l'observation un très grand nombre de fois, surtout pendant le jour, étant fatigué, et assis dans un fauteuil ; il me suffit alors de boucher un œil avec un foulard ; peu à peu le regard de l'autre œil devient vague et cet œil se ferme. Par degrés, toutes les sensations extérieures s'effacent ou du moins cessent d'être remarquées ; au contraire. les images intérieures, faibles et rapides pendant la veille complète, deviennent intenses, distinctes, colorées, paisibles et durables ; c'est une sorte d'extase accompagnée de détente générale et de bien-être. Averti par une expérience fréquente, je sais que le sommeil va venir et qu'il ne faut point déranger la vision naissante ; je m'y laisse aller ; au bout de quelques minutes elle est complète. Des architectures, des paysages, des figures agissantes, défilent lentement et parfois persistent avec une netteté de forme et une plénitude d'être incomparable : le sommeil est venu, je ne sais plus rien du monde réel où je suis. Plusieurs fois, comme M. Maury, je me suis fait éveiller doucement à différents moments de cet état, et de cette façon j'en ai pu remarquer les carac-

[1]) *Ibid.* p. 97.

tères. — L'image intense qui semble un objet extérieur n'est qu'une continuation plus forte de l'image faible qu'un instant auparavant je reconnaissais comme intérieure ; tel bout de forêt, telle maison, telle personne que j'imaginais vaguement en fermant les yeux, m'est en une minute, devenue présente avec tous ses détails corporels, jusqu'à se changer en hallucination complète. Puis, en m'éveillant sous la main qui me touche, je sens la figure s'effacer, se décolorer, s'évaporer ; ce qui m'avait paru une substance se réduit à une ombre. Maintes fois j'ai assisté ainsi tour à tour à l'achèvement qui fait de l'image simple une hallucination et à la dégradation qui fait de l'hallucination une image simple. — Dans ce double passage on peut noter les différences et découvrir les conditions des deux états.

Nous approchons du sommeil. A mesure que l'image devient plus intense, elle devient à la fois plus absorbante et plus indépendante. D'un côté, elle prend peu à peu pour elle toute l'attention ; les bruits et les contacts extérieurs deviennent de moins en moins sensibles ; à la fin, ils sont comme s'ils n'étaient pas. D'autre part elle surgit et persiste d'elle-même ; il nous semble que nous ne sommes plus producteurs, mais spectateurs ; ses transformations sont spontanées, *automatiques*. Au maximum de l'attention et de l'automatisme, l'hallucination est parfaite, et c'est justement la perte de ces deux caractères qui la défont. — Nous approchons du réveil. D'un côté, au léger contact de la main qui nous réveille, une partie de notre attention se porte vers le dehors. D'autre part, la mémoire

revenant, les images et les idées renaissantes enveloppent l'image par leur cortège, entrent en conflit avec elle, lui imposent leur ascendant, la tirent de sa vie solitaire, la ramènent à la vie sociale. Ce tiraillement et ce combat font l'étourdissement du réveil, et ce qu'on appelle la veille raisonnable n'est que l'équilibre rétabli ».

Ainsi, par le seul effet de la suppression graduelle des sensations extérieures, les objets que nous imaginons cessent de nous paraître intérieurs, et il suffit que le sommeil approchant ôte leur ascendant aux choses corporelles qui nous entourent, pour que toute distinction s'évanouisse, entre le monde imaginaire dans lequel nous transportent nos rêves, et le monde réel dans lequel nous vivons. — Mais, il importe de le remarquer, il n'est pas nécessaire que nous soyons sur le bord du sommeil pour que la sensation extérieure cesse d'être remarquée : même pendant l'état de veille, elle peut être annulée par la prépondérance de quelque autre idée, image ou sensation. C'est ainsi qu'il nous arrive, dans la fougue de l'action, d'oublier complètement où nous sommes et ce que nous faisons. Les sensations extérieures peuvent être violentes, voire douloureuses : nous cessons de les remarquer. « Au bombardement de St Jean d'Ulloa, une volée de boulets mexicains arrive dans la batterie d'un navire français ; un matelot crie « Rien, tout va bien » ; une seconde après il s'affaisse évanoui, un boulet lui avait fracassé le bras ; dans le premier moment il n'avait rien senti [1]) ».

[1]) Récit de Taine, *Ibid.* p. 100.

Supposons donc un individu tel que, pendant l'état de veille aussi bien que pendant le sommeil, les sensations extérieures cessent d'être remarquées, annulées qu'elles sont par la prépondérance de quelque autre idée, image ou sensation. C'est le cas des hallucinés. Quoi qu'il en soit de l'hallucination au point de vue physiologique, il est certain que telle est son explication psychologique. Quand un halluciné, les yeux ouverts, voit à trois pas de lui, une figure humaine qui n'existe que dans son imagination, l'erreur où il verse provient simplement de ce que l'image intérieure annule la sensation causée par l'ébranlement présent du nerf. Et, en effet, il suffit de considérer un instant les circonstances dans lesquelles les hallucinations se produisent, comme aussi les moyens par lesquels on les combat, pour se convaincre qu'elles n'ont point d'autre origine [1]).

Et tout d'abord, les hallucinations sont fréquentes dans tous les cas où nous sommes sous l'empire de quelque idée ou image dominante, ce qui peut arriver pour diverses raisons, parce que, par exemple, nous nous sommes appliqués pendant plusieurs heures de suite à dévisager un objet. De là les hallucinations qui suivent l'usage prolongé du microscope. M. Baillarger, ayant préparé, pendant plusieurs jours et plusieurs heures par jour des cerveaux avec de la

[1]) Des études remarquables sur les hallucinations ont été publiées par Brierre de Boismont, *Des Hallucinations*; Baillarger, *Mémoire sur les Hallucinations;* James Sully, *Les Illusions des sens et de l'esprit*, auteurs auxquels sont empruntés les exemples que nous citons d'après Taine.

gaze fine, « vit tout à coup, dit-il, la gaze couvrir à chaque instant les objets qui étaient devant lui... et cette hallucination se reproduisit pendant plusieurs jours ». « Il est clair, observe Taine qui rapporte le fait [1]), qu'ici le réducteur spécial manquait; en d'autres termes, la rétine ayant en face d'elle un tapis vert ou un fauteuil rouge, certaines lignes de vert ou de rouge, tout en produisant sur elle leur impression physique accoutumée, n'excitaient qu'une sensation nulle ». Et, de fait, plusieurs psychologues qui se sont attachés à étudier leurs propres hallucinations, ont noté que leurs images couvraient les meubles et les murs de l'appartement où ils se trouvaient [2]).

Certains cas montrent clairement l'annulation de la sensation correctrice [3]). « Un halluciné, cité par Walter Scott, apercevait un squelette au pied de son lit. Le médecin, voulant le convaincre de son erreur, se plaça entre lui et le point assigné à la vision. L'halluciné prétendit alors qu'il ne voyait plus le corps du squelette, mais que la tête était encore visible au-dessus du corps du médecin ». Aussi bien, c'est un fait bien connu que la solitude, le silence, l'obscurité, le manque d'attention, toutes les circonstances qui suppriment ou diminuent la sensation correctrice, facilitent ou provoqnent l'hallucination; et réciproquement, la compagnie, la lumière, la conversation, l'éveil de l'attention, toutes les circonstances qui font naître ou qui accroissent la sensation

[1]) *Ibid.* p. 101.
[2]) Taine, *Ibid.* p. 102. — Mercier, *Psychologie*, p. 186.
[3]) Taine, *Ibid.*

correctrice, détruisent ou affaiblissent l'hallucination [1]).

L'hallucination n'est donc point un fait absolument extraordinaire et dont l'application soit impossible; la vérité est qu'elle se trouve en germe dans tout acte d'imagination; c'est assez, pour qu'elle naisse, que l'image n'étant plus réduite par la sensation, cesse de nous paraître intérieure; et en effet il suffit qu'une secousse quelconque reporte l'attention sur les sensations réelles, pour que nous voyions se dissiper l'image fausse que leur effacement avait contribué à créer.

Là-dessus les exemples abondent [2]) « Dans l'été de 1832, un gentleman de Glascow, d'habitudes dissipées, fut saisi du choléra, mais guérit. La guérison ne fut accompagnée de rien de particulier, excepté la présence de fantômes de trois pieds de haut environ, proprement habillés de jacquettes couleur de pois verts et de culottes de la même couleur. Cette personne étant d'un esprit supérieur et connaissant la cause des illusions, n'en prit aucune inquiétude, quoiqu'elle en fût souvent hantée. A mesure que ses forces revenaient, les fantômes apparaissaient moins fréquemment et diminuaient de grandeur, jusqu'à ce que, à la fin, ils ne furent pas plus grands que son doigt. Une nuit qu'il était assis seul, une multitude de ces illusions parurent sur la table et l'honorèrent d'une danse. Mais, comme il

[1]) Voyez Taine, *Ibid.* p. 102. Nombre d'exemples sont cités à l'appui, *Ibid.* p. 102, 103, 104.

[2]) Taine, *Ibid.* p. 104.

était occupé ailleurs et point d'humeur à jouir d'un tel amusement, il perdit patience, et, frappant rudement sur la table, il s'écria : « Allez à vos affaires, impudents petits coquins ! Que diable faites-vous ici ? » Toute la bande disparut à l'instant, et il n'en fut plus jamais incommodé. — La violente sensation du coup de poing rudement frappé sur la table avait rendu leur prépondérance aux sensations visuelles que les portions de la table couvertes par les liliputiens auraient dû donner et ne donnaient plus ».

D'autres exemples, plus circonstanciés, nous permettent de suivre pas à pas le rétablissement graduel de la sensation correctrice [1]). « Le libraire et académicien Nicolaï, n'ayant pas été saigné, se trouvait affligé d'hallucinations persistantes. Au bout de deux mois, pour suppléer à la saignée omise, on appliqua des sangsues au malade, et il vit les sensations normales reparaître, non pas subitement, mais par portions et par degrés. « Durant l'opération, dit Nicolaï, ma chambre se remplit de figures humaines de toute espèce. Cette hallucination dura sans interruption de onze heures du matin à quatre heures et demie, époque à laquelle ma digestion commençait. Je m'aperçus alors que les mouvements des fantômes devenaient *plus lents*. Bientôt après, ils commencèrent à *pâlir;* à sept heures, ils avaient pris une teinte *blanche;* leurs mouvements étaient *très peu rapides*, quoique leurs formes fussent aussi distinctes qu'auparavant. Peu à peu ils devinrent plus *vaporeux*, parurent

[1]) Taine, *Ibid.* p. 105, 106, 107.

se *confondre avec l'air*, tandis que *quelques parties restèrent encore visibles* pendant un temps considérable. A huit heures environ, la chambre fut entièrement débarrassée de ces visiteurs fantastiques. »

On peut suivre ici en détail toutes les péripéties de la lutte par laquelle la sensation, graduellement rétablie, ôte peu à peu à son adversaire l'extériorité qu'il avait prise [1]). « Cette sensation reprend d'abord une portion de son énergie et lutte à forces égales contre l'image : car, si le fantôme est encore présent, il est vaporeux, et le meuble ou le mur est entrevu vaguement derrière lui. Bientôt un fragment de la sensation reprend toute sa prépondérance ; une jambe ou une tête de fantôme disparaît, par la réapparition du morceau de meuble qu'elle cachait. Puis la sensation tout entière se trouve restaurée et complète, les fantômes se sont évanouis, il n'en reste que l'image intérieure capable de fournir à la description. »

Ainsi l'image ordinaire, par laquelle nous nous représentons réellement tel ou tel objet du monde extérieur n'est pas un fait simple ; elle est l'œuvre d'une lutte ; que l'antagonisme normal de la sensation présentement suscitée par l'ébranlement du nerf, cesse de réfréner sa tendance à paraître extérieure, et au lieu de nous renseigner sur le monde réel, elle ne nous donne que des perceptions fausses et qui ne nous permettent, en aucune façon, de saisir les objets du dehors.

On vient de s'en assurer pour ce qui est de l'halluci-

[1]) Taine, *Ibid.* p. 108.

né. Mais la perception extérieure peut se trouver faussée pour une autre raison. C'est quand l'individu est poursuivi non pas d'hallucinations, c'est-à-dire d'images capables d'annuler la sensation normale qui leur fait contrepoids, mais d'illusions, c'est-à-dire d'images provoquées par la sensation normale et si fortes, si précises, si absorbantes, qu'une sensation extérieure effective n'aurait pas un grand ascendant [1]). Tel don Quichotte qui à l'aspect de deux tourbillons de poussière, s'imagine voir aux prises deux armées. Tel encore le cas fréquent et bien constaté de « ces aliénés qui, léchant un mur, croient sentir la saveur d'oranges délicieuses, ou qui, mangeant un fruit sain le trouvent infect et empoisonné ; qui, regardant une personne, la prennent avec insistance pour une autre, qui voient les meubles, leur chambre remuer, grandir, prendre une figure fantastique et effrayante ». Dans ce cas encore, ce qui est cause de l'erreur, c'est le fonctionnement anormal de l'image causé cette fois non par l'absence d'un réducteur spécial, mais par la présence d'un excitateur spécial [2]).

« D..., âgé de soixante-quinze ans, sain d'esprit, arrive un jour chez lui, effrayé de mille visions qui le poursuivent. De quelque côté qu'il regarde, *les objets se transforment en spectres* qui représentent tantôt des araignées monstrueuses qui se dirigent vers lui pour boire son sang, tantôt des militaires avec des hallebardes. On le saigne au pied ; les visions per-

[1]) Taine, *Ibid.* p. 109.
[2]) Taine, *Ibid.* p. 110, 111.

sistent, accompagnées d'insomnies opiniâtres ; on lui applique un bandeau sur les yeux ; aussitôt elles cessent, et reviennent dès qu'on ôte le bandeau, jusqu'à ce que le malade le garde sans interruption pendant une nuit et une partie du jour. A partir de ce moment, le malade ne vit ces fantômes qu'à de longs intervalles et au bout de quelques jours ils disparurent complètement. Le malade n'a jamais eu de rechute ».

D'autres exemples nous montrent clairement comment la sensation excitatrice, tour à tour présente ou absente, provoque et supprime tour à tour l'illusion. Tel le récit d'une observation très curieuse faite par le Dr Lazarus sur lui-même, et que je reproduis d'après une citation de Taine [1]. « Par une après-midi bien claire, j'étais sur la terrasse du Kaltbad au Rigi, cherchant à l'œil nu le Waldbruder, un rocher qui s'élance du milieu du gigantesque mur des montagnes environnantes, au sommet desquelles on aperçoit comme une couronne les glaciers de Titlis, d'Uri-Rothstock, etc. Je regardais tour à tour avec l'œil nu et avec la lunette d'approche ; je le reconnaissais très-bien avec la lunette, mais je ne pouvais le distinguer avec l'œil nu. Pendant une durée de six à dix minutes, j'avais tendu mon regard vers les montagnes dont la couleur, selon les diverses altitudes et profondeurs, flottait entre le violet, le brun et le vert sombre, et je m'étais en vain fatigué lorsque je cessai et m'en allai. Au même instant, je vis (je ne

[1]) Taine, *Ibid.* p. 111, 112 et 113. — Le récit est emprunté à un livre de l'auteur intitulé *Zur lehre van den Sinnestanschungen*. Berlin 1867.

puis me rappeler si c'est avec les yeux ouverts ou fermés) un de mes amis absents, comme un cadavre, devant moi. — Je dois remarquer ici que, depuis beaucoup d'années, j'avais l'habitude de noter par écrit tout groupe de représentations qui, en songe ou pendant la veille, surgissait avec une force, une précision, une netteté particulières et s'imposait à moi avec cette sorte de vivacité qui fait considérer une telle représentation comme un pressentiment. Je dois de plus faire observer que jamais je n'ai eu le bonheur de voir un de ces pressentiments s'accomplir, quoique souvent les miens fussent aussi soudains, aussi clairs, aussi inexplicables en apparence qu'on peut le souhaiter. En outre, ce qui se comprend très-bien chez un psychologue, j'ai contracté l'habitude de remonter en arrière après ces incidents et de suivre à partir d'eux tout le courant des représentations antécédentes. Assez souvent, j'ai réussi à expliquer, par les lois connues de l'association des idées, comment le pressentiment avait pu s'insérer dans la série des pensées que j'avais alors.

« Dans l'occasion dont il s'agit, je me fis donc aussitôt cette question : Comment en suis-je venu à penser à mon ami absent? — Quelques secondes s'étant écoulées, je ressaisis le fil de mes pensées, qui avait été rompu par ma recherche du Waldbruder, et, avec la plus grande facilité, je trouvai que l'idée de mon ami, par une nécessité très-simple, avait dû s'introduire dans la chaîne de mes pensées. Le souvenir que j'avais eu de lui se trouvait ainsi expliqué naturellement. — Mais il y avait en plus cette circons-

tance qu'il m'était apparu comme un cadavre. Pourquoi cela? — En ce moment, soit pour mieux réfléchir, soit parce que mes yeux étaient fatigués, je fermai les yeux, et tout d'un coup je vis tout le champ de ma vue, sur une étendue considérable, couvert de la même couleur cadavérique, le gris jaune-vert. Aussitôt je considérai cela comme le principe de l'explication cherchée, et j'essayai de me représenter aussi d'autres personnes par la mémoire. Et de fait, celles-ci également m'apparurent comme des cadavres; debout, assises, comme je les voulais, elles avaient aussi une couleur de cadavre. — Du reste, toutes les personnes que je voulais voir ne m'apparaissaient pas à l'état de fantômes sensibles ; de plus, les yeux ouverts, je ne voyais plus les fantômes, ou du moins je ne les voyais que s'évanouissant et indéterminés de couleur. — Je cherchai alors comment les fantômes des personnes se comportaient par rapport au champ visuel environnant et semblablement coloré, par quoi étaient tracés leurs contours, si le visage et les portions habillées étaient différents. Mais il était déjà trop tard, ou bien l'influence de la réflexion et de l'examen était trop puissante ; tout pâlit subitement, et le phénomène subjectif qui aurait pu durer encore quelques minutes avait disparu. — On voit clairement qu'ici un souvenir interne surgissant selon les lois de l'association s'était uni avec une *sensation consécutive de la vue*. L'excitation excessive de la périphérie du nerf optique, je veux dire la longue sensation préalable que mes yeux avaient eue en contemplant la couleur de la montagne, avait provoqué par contre-coup une

sensation subjective et durable, celle de la couleur complémentaire ; et mon souvenir incorporé à cette sensation subjective était devenu le fantôme à teinte cadavérique que j'ai décrit ».

C'est donc une erreur manifeste de croire que la représentation que nous nous faisons de telle ou telle chose du monde extérieur est tout simplement un acte de la faculté que nous avons de nous la représenter. Tout ce que l'observation nous révèle à ce sujet, c'est la présence en nous-mêmes de certaines images, suite de nos sensations, que spontanément nous objectivons. A l'état ordinaire, quand rien ne vient troubler l'équilibre normal de l'image et de la sensation, l'image fonctionne, et nos représentations correspondent aux choses. Mais ce n'est là que l'état ordinaire; pour différentes raisons qu'on a examinées, l'équilibre de l'image et de la sensation peut se trouver rompu; dans ce cas le fonctionnement normal de l'image se trouve entravé et nos représentations, au lieu de correspondre aux choses nous jettent dans un monde purement imaginaire qui n'a rien de commun avec le monde réel.

VI. Nous pouvons nous convaincre de plus près encore qu'il ne peut être question d'en appeler ici à quelque force supérieure du sens. L'équilibre de l'image peut être rétabli par d'autres procédés que ceux qu'on vient de dire. Outre les poids constitués par les sensations, il y en a d'autres plus légers, qui néanmoins suffisent ordinairement et quand l'homme est sain d'esprit pour ôter à l'image

son extériorité : ce sont les jugements généraux [1]). — S'il m'arrive, dans le sommeil qui suit un dîner trop copieux, de rêver que je suis roi ou quelque autre sottise moins forte, par exemple que je suis un bon philosophe, je n'ai pas plus tôt ouvert les yeux, que je cesse de me prendre pour un personnage que je ne suis pas du tout. Du moins, c'est ce que je devrais faire si un peu ou même beaucoup de vanité ne me faussait l'esprit. Cependant il n'y a rien dans le spectacle extérieur et matériel de mon réveil qui soit de nature à me détromper de la croyance fausse qui m'est venue pendant mon sommeil. Pour être un bon philosophe, on ne s'en trouve pas moins le matin étendu sur le lit dans lequel on s'est couché le soir. Mais, à défaut de l'antagonisme des choses qui m'entourent, la réflexion supplée au redressement que les sensations extérieures sont incapables d'opérer. Je me dis, pour peu que je suis sage, qu'il ne suffit pas de s'imaginer être un personnage, pour en être un en effet, et devant ce simple jugement, fondé sur une idée générale, je cesse d'ajouter aucune valeur au rêve que j'ai fait. C'est ainsi que chez un homme sain d'esprit, en pleine possession de sa raison, les conceptions plus ou moins délirantes que l'équilibre rompu des images tend à susciter à chaque instant, n'ont guère de chance de s'implanter. A peines sont-elles nées qu'elles sont aussitôt détruites par la puissance réductrice de ses jugements généraux. — Nous pouvons, du reste en choisissant bien nos exemples, évaluer à

[1]) Taine, *Ibid.* p. 115.

chaque instant la force du groupe réducteur constitué par ces jugements. En certains cas, la répression est subite ; c'est ce qui arrive à chaque fois que, sous le coup du réveil, nous voyons s'envoler presque instantanément les rêves plus ou moins étranges dont notre sommeil était peuplé.

En d'autres cas, la répression est beaucoup plus lente [1]). « M. Baillarger rêva une nuit que telle personne était nommée directeur d'un journal ; le matin, il croyait la chose vraie et en parle à plusieurs personnes qui apprirent la chose avec intérêt ; toute la matinée, l'effet de rêve persista, aussi fort que celui d'une sensation véritable ; vers trois heures seulement, comme il montait en voiture, l'illusion se dissipa ; il comprit qu'il avait rêvé ; ainsi le groupe réducteur n'avait repris son ascendant qu'au bout d'une demi-journée ». — De simples images peuvent ainsi, quand elles sont vives, persister pendant plusieurs heures et plusieurs jours de suite [2]). « Un jour Balzac décrit avec enthousiasme chez Mme Delphine Gay, un superbe cheval blanc qu'il veut donner à Sandeau ; quelques jours après, il croit l'avoir donné effectivement, en demande des nouvelles à Sandeau lui-même ; probablement, devant l'étonnement et les dénégations de son ami, il cessa de croire à son cadeau ».

Enfin, en d'autres cas [3]) « le groupe réducteur affaibli ne suffit pas pour réprimer une image même

[1]) Taine, *Ibid.* p. 116.
[2]) Taine, *Ibid.* p. 117.
[3]) Taine *Ibid.*

ordinaire. Un vieillard, dit M. Maury, avait beaucoup voyagé, mais lu encore plus de voyages qu'il n'en avait fait. Les souvenirs de ses pérégrinations et de ses lectures avaient fini par complètement se confondre ; et tout cela se présentait à la fois à son esprit, lorsqu'il était étendu sur sa chaise longe ; il vous racontait gravement tout ce qu'il avait lu. Il vous disait par exemple qu'il avait été aux Indes avec Tavernier, aux iles Sandwich avec Cook, et que de là il était revenu à Philadelphie où il avait servi sous Lafayette. Ce dernier fait était vrai. »

Il n'est donc pas nécessaire que l'objet que nous percevons par nos sens contredise celui que nous imaginons. A défaut de la réduction opérée par la sensation la raison suffit pour nous empêcher d'ajouter foi à toutes les suggestions de notre imagination. Cependant il ne faudrait pas croire que ce réducteur agit par lui-même et autrement que pour opposer à l'image la sensation qui la contredit. En effet, quand une image est intense au point d'annuler cette sensation, nos jugements généraux ont beau se produire, nous sommes hallucinés; à la vérité nous nous savons hallucinés, mais notre hallucination n'en est pas moins réelle ; l'image nous parait située et extérieure, et malgré tous nos raisonnements, elle continue à nous paraitre située et extérieure. En vain Macbeth se dit-il que les morts ne reviennent pas; Banquo est assis à sa place à la table du festin, et il faut bien qu'il se rende à l'évidence « Un temps fut, dit-il, où, dès qu'un homme avait la tête brisée, il mourait et tout finissait là. Mais aujourd'hui ces morts

assassinés se relèvent de leurs tombeaux, malgré vingt blessures mortelles sur le crâne et viennent nous chasser de nos sièges. C'est un prodige plus étrange que le meurtre même ». Tout ce que peut la raison pour ne pas sombrer dans la folie, c'est s'aguerrir elle-même contre la vision troublante de l'image hallucinatoire qu'elle sait fausse. « Va te reposer, dit lady Macbeth, tu as besoin de sommeil, de ce baume universel de toutes les créatures. » — Oui, allons nous reposer. Le trouble étrange qui m'a égaré est l'effet d'une crainte novice encore et que l'habitude n'a pas aguerrie. Nous ne sommes encore que des enfants dans cette nouvelle carrière. »

Mais s'il arrive ainsi que sous l'action de la raison qui la repousse, l'image hallucinatoire finit par faire place à la réalité que nous donnent les sens, on rencontre un plus grand nombre de cas où le contraire arrive. Très souvent le malade, après avoir résisté plus ou moins longtemps à la folie qui l'envahit, finit par croire à la réalité extérieure des visions qui le hantent. L'image, qui d'abord était déclarée hallucinatoire a, peu à peu, pris le dessus sur la raison qui lui résistait, y a finalement provoqué la naissance des idées délirantes et des impulsions déraisonnables. L'halluciné est fou ; comme on voit une paralysie locale s'étendre par contagion aux organes restés sains tellement que la maladie finit par gagner tout le corps, de même on voit un trouble d'abord peu étendu de la perception, gagner progressivement toutes les fonctions psychiques pour aboutir finalement à déposséder l'individu de sa raison elle-même.

Là-dessus les annales médico-psychologiques fourmillent en exemples instructifs ; et sans chercher plus loin, il suffira de méditer dans Taine le récit du cas suivant qu'il décrit d'après les observations du Dr Lhomme pour se convaincre de l'absolue solidarité des fonctions des sens et de la raison [1]).

« Au mois de mars 1862, le gendarme S... est de service pour une exécution capitale. Il est de garde pendant une partie de la nuit auprès du condamné, assiste à la *toilette*, et, au moment de l'exécution, se trouve à quelques pas de l'échafaud. La tête tombée, il voit l'exécuteur la prendre pour *la mettre dans le panier*... Il déclare qu'il a eu alors une émotion très-profonde ; au moment où il a vu arriver le condamné, le cou nu et dépouillé de ses vêtements, il a été pris d'un tremblement nerveux qu'il n'a pu maîtriser, et, longtemps après l'exécution, *l'image de cette tête sanglante qu'il a vu jeter dans le panier* le poursuivait sans cesse.

Quelque temps après, causant avec son maréchal des logis, il lui dit qu'il n'a pas bonne opinion des protestants. « Celui-ci me répondit que j'avais tort, qu'il y avait parmi eux de très-honnêtes gens et même des personnes d'un rang élevé, et il me cita le ministre de la guerre lui-même. Je restai préoccupé de cette conversation, *et il me vint à la pensée que mon maréchal des logis pourrait bien faire un rapport contre moi au ministre de la guerre. Quelques jours après, je rêvais qu'en effet j'étais condamné à mort* par ordre du

[1]) Taine, *Ibid.* p. 119, 120, 121, 122, 123.

ministre, sans avoir passé en jugement. Dans mon rêve, *je me voyais tout garrotté, et l'on me poussait vers la guillotine en me roulant comme un tonneau. Je fus très-vivement impressionné de ce rêve.* Je le racontai à un de mes camarades, qui se moqua de moi, mais *il me revenait très-souvent à l'esprit* ».

Le 1er août, allant de Sancerre à Sancergues, il s'enivre, arrive trop tard, trouve la gendarmerie fermée. Le lendemain, le maréchal des logis lui dit qu'il fera un rapport au lieutenant sur ce retard. — Le 2 août, il est « un peu triste, sans être malade ». Le 3 août, dit-il, « quoique j'eusse bien dormi, je ne me sentais pas comme à l'ordinaire, *je pensais à mon rêve...*, et, en me rendant à la porte pour faire mon service de planton, il me semblait que tout le monde me regardait d'un air singulier, et que j'entendais mes camarades et d'autres personnes *chuchoter* que j'allais être *guillotiné* ».

Ce soir-là, il se couche à onze heures, après avoir nettoyé ses effets pour la manœuvre du lendemain. « Il y avait peut-être vingt minutes que j'étais couché, je ne dormais pas encore, quand j'entendis du *bruit* dans la pendule placée sur ma cheminée, puis une *voix* qui en sortait et qui me disait : « *Tu partiras, tu partiras ; dans deux jours, on te coupera le cou ; c'est ta tête, c'est ta tête qu'il nous faut.* » Il se lève précipitamment, regarde dans la pendule, n'y trouve rien, croit que c'est une plaisanterie de ses camarades, il cherche une partie de la nuit ; à quatre heures du matin, il se lève, n'ayant pas dormi, et part pour la manœuvre, sans parler à personne de la

voix qu'il avait entendue, « et croyant toujours que c'était une farce de ses camarades. » De retour, il est fatigué et pourtant ne peut manger, nettoie ses effets ; le soir, il ne sent aucune envie de dormir, et ne se couche qu'à une heure du matin. A peine au lit, il entend la même voix et les mêmes paroles sortir de la pendule. « Alors je me suis levé et n'ai cessé de me promener, *bien convaincu* qu'on m'exécuterait le lendemain matin et que c'était pour cela que le lieutenant était attendu à Sancergues. »

Il se lève de bonne heure, descend. « Après s'être étonné de ce que j'étais déjà prêt, le maréchal des logis a parlé à voix basse à mes camarades, *et il m'a semblé entendre* qu'il leur disait : Vos carabines sont bien chargées, veillez sur lui et ne le laissez pas se sauver. »

Là-dessus, il va chercher son cheval et se sauve au galop sans savoir où, finit par trouver un bois, descend, se cache dans un fourré, charge ses armes pour se défendre, puis se résout à se tuer, ôte ses bottes pour faire partir avec son pied la détente de son mousqueton, se met à genoux, afin de faire d'abord une prière. « Je fus aussitôt interrompu par l'apparition d'une figure à grande barbe qui disparut aussitôt que je la mis en joue, et, à trois reprises différentes, je fus interrompu par la même apparition ou par des figures de polichinelle qui disparaissaient quand je voulais tirer dessus. Je voyais aussi des demoiselles avec des crinolines danser sur les arbres au-dessus de ma tête. »

Les autres gendarmes arrivent ; il les menace de

tirer sur eux, essaye d'ôter son pantalon blanc pour mieux se cacher, entend ses camarades revenir, tire sur le premier qui se présente et tente à se sauver ; il est pris. « Bien convaincu qu'ils allaient me conduire au supplice, je criais à l'assassin ; il m'a même semblé à plusieurs reprises voir un gendarme tirer son couteau de sa poche pour me l'enfoncer dans le ventre, et mes cris redoublaient. » Attaché et gardé à vue, il ne dort pas de toute la nuit. « J'entendais constamment des voix de femmes qui disaient : *Est-ce malheureux, ce pauvre garçon ! Il faut qu'il soit guillotiné dans deux heures. Il faut que sa tête soit rendue à Paris à six heures. Le maréchal des logis a reçu le panier pour la mettre.* Toute la journée et toute la nuit du 6 se sont passées dans les mêmes idées, sans que je puisse prendre un instant de repos ni aucune espèce de nourriture. Ce n'est que dans la journée du 7 que, m'étant jeté sur mon lit, j'ai pu dormir quelques instants. A mon réveil, je me suis senti la tête complètement débarrassée, tout en me rappelant parfaitement ce qui s'était passé. J'ai témoigné à mes camarades tous mes regrets de ce que j'avais fait et me suis informé tout de suite de l'état de celui que j'avais blessé. » A partir de ce moment, les hallucinations ont cessé, la raison de S.... est intacte ; aucun trouble ne s'y produit, il est calme et sérieux pendant tout son séjour à l'asile des aliénés ; ensuite il est réintégré dans la brigade de gendarmerie, et, depuis ce moment, il fait très régulièrement son service. »

VII. Nous pouvons à présent nous faire une idée du

mécanisme par lequel se forment nos représentations sensibles. Il faut laisser de côté les expressions d'âme pensante, de moi, et autres analogues qui signifient que l'animal, comme l'homme, est un être composé d'un esprit et d'un corps. Ces expressions sont bonnes seulement à titre de termes abréviatifs, pour noter sommairement la distinction que notre esprit conçoit entre l'être qui sent et celui qui ne sent pas ; mais, encore une fois, elles ne correspondent nullement à ce que cet être est dans la réalité. Tout ce que l'observation nous apprend à ce sujet, c'est la présence en cet être de certaines images ou sensations spontanément renaissantes. La faculté qu'il a de se représenter les choses du monde extérieur n'est qu'une conséquence de la formation de ces images.

Non pas, qu'on veuille bien le remarquer, que nous songions le moins du monde à nier que l'animal est un être supérieur en nature au simple végétal. Nous sommes pleinement d'accord avec les idéalistes pour reconnaître que la capacité de sentir ne saurait être assimilée aux fonctions qui appartiennent en général à tous les organismes. Aussi bien notre théorie admet parfaitement l'existence en l'animal, d'une fonction distincte de celle des sens extérieurs. Non seulement elle l'admet, mais elle l'exige : car ce n'est qu'à la condition de l'admettre, qu'elle peut expliquer que l'animal puisse unifier et discerner les sensations diverses qu'il reçoit des objets par ses sens extérieurs.

Il suffit de lire à ce propos les explications données par Aristote et St-Thomas d'Aquin au sujet de ce

qu'ils appellent le sens commun [1]). La main qui touche, dit Aristote, ne voit pas ; l'œil qui voit ne touche pas ; le goût et l'odorat n'entendent pas, l'oreille qui entend ne goûte pas et n'odore pas : il faut donc qu'il y ait, chez l'homme et chez l'animal, un pouvoir distinct des sens extérieurs, qui leur permette tout à la fois de voir et de toucher, d'entendre et de goûter, bref qui tiennent *réunies* les sensations des sens extérieurs.

Au surplus, nous ne distinguons pas seulement le blanc du noir, ce que l'œil peut faire, ou l'amer du doux, ce à quoi le goût suffit, mais nous distinguons aussi, observe Aristote, les qualités visuelles de blanc et de noir, des qualités gustatives d'amer et de doux : il faut donc, encore une fois, que nous ayons une aptitude autre que celle de nos sens extérieurs, qui enveloppe ceux-ci en les dépassant, compare leurs objets et les *différencie*. Or pour les comparer et les différencier, il faut les tenir réunis sous une commune observation. Donc, à nouveau il nous faut un sens commun supérieur aux sens spéciaux de la sensibilité extérieure ». Bref pas plus qu'aux idéalistes, on ne saurait nous reprocher de vouloir expliquer la connaissance sensible uniquement par les mouvements moléculaires auxquels se ramènent les sensations extérieures.

Mais où nous nous séparons absolument des idéalistes, c'est quand ils font appel, pour expliquer l'activité de l'animal, à une force supérieure aux sens, et d'une

[1]) Sur la théorie aristotélicienne du sens commun, voyez Mercier, *Psychologie*, p, 101, 173.

autre nature qu'eux. Nous croyons que, sous ce rapport, leur théorie est radicalement fausse, et si nous ne nous trompons, ce que nous venons de dire du rôle et de la fonction des images prouve péremptoirement sa fausseté.

En effet, nous aboutissons, par là, à une théorie de la perception sensible qui est totalement distincte de la leur. — D'une part, les représentations que nous nous faisons ont besoin, pour correspondre aux choses, de la réduction que leur impose l'action antagoniste de la sensation extérieure ; sitôt que celle-ci disparait, nous sommes fous, en tout ou en partie ; et déjà, par là, on voit que nos représentations sont le fruit de nos images. — D'autre part, nos jugements généraux ont beau se produire ; s'ils ne parviennent pas à opposer à l'image la sensation contradictoire qui est son réducteur spécial, leur action est vaine ; plus que cela, dans le conflit qui s'élève entre eux et la perception hallucinatoire qu'ils déclarent fausse, très-souvent c'est l'hallucination qui triomphe et l'individu, privé du frein qu'il trouve dans sa raison, est désormais livré sans défense aux visions délirantes et aux impulsions déraisonnables qui caractérisent la folie proprement dite. — Bref, ce sont les sens qui sont la véritable source de nos représentations extérieures et celles-ci n'ont point d'autre source. Au lieu de les rattacher à quelque force spirituelle, imaginée pour les besoins de la cause, il faut les rattacher au substrat matériel dont les sens eux-mêmes dépendent ; et ici encore il faut, réserve faite de l'erreur dans laquelle il verse, en niant tout principe sensitif, sous-

crire entièrement à la conclusion de Taine. « Comme on voit dans l'histoire de la respiration ou de la locomotion un élément organique devenir, par une légère modification, l'instrument d'une fonction plus compliquée, puis, par une seconde modification surajoutée, exécuter une fonction supérieure ; de même, dans l'histoire de l'intelligence, on voit un élément psychologique fournir par une petite modification à des opérations très-étendues, puis, par une seconde modification superposée accomplir des opérations si complexes, si délicates et si nombreuses qu'elles semblaient pour toujours devoir rester au delà de sa portée ».

CHAPITRE III

Le mécanisme de la perception sensible

SOMMAIRE :

I. Renaissance d'impressions lointaines. — Renaissance d'impressions à peine remarquées. — Renaissance automatique d'impressions absolument superficielles et fugaces. — Nous ne pouvons assigner de limites à la répétition dont l'image est l'instrument.

II. L'aptitude des images à renaître n'est pas égale pour toutes. — Influence de l'attention. — Attention involontaire et attention volontaire. — Influence de la répétition. — D'où vient que nous pouvons nous représenter un objet de préférence à un autre.

III. Cas où nous repassons en esprit un morceau de notre vie. — Les phénomènes d'association. — Le moment précis où nos diverses images renaissent. — Les lois de l'association des images.

IV. Lacunes de la mémoire. — Grand nombre d'impressions que nous éprouvons à la fois. — Variation incessante des objets qui se présentent à nous. — La répétition effectuée par l'image est la source de la perception sensible, et celle-ci n'a point d'autre source.

V. Confirmation. — Pourquoi l'enchaînement de nos images se fait tantôt facilement et tantôt avec peine. — Contradiction résultant des divers aspects d'un même objet. — Contradiction résultant de la diversité des objets. — Les images s'émoussent par leur conflit comme les corps s'usent par leur frottement.

VI. Objections des idéalistes. — Réalité du moi. — Le moi n'est pas un être dont toute l'essence est de penser. — Paralysies partielles ou totales de la mémoire. — Le phénomène de la double conscience.

I. Ce sont nos souvenirs qui nous font saisir sur le fait la renaissance de la sensation dans quelque image qui la répète plus ou moins exactement, et tout de suite on s'aperçoit que la vertu de cette répétition s'étend fort loin.

Tout à l'heure, sur un simple appel de ma mémoire, j'ai pu raconter l'excursion que j'ai faite autrefois dans les Pyrhénées, dire l'aspect des montagnes dont les cîmes étaient noyées dans la brume des nuages, le bruit sonore du Gave roulant avec fracas sur son lit de pierres, l'apparition soudaine des cavaliers et amazones qui, à l'approche de Gavarni, nous ont offert leurs chevaux pour nous conduire dans le cirque et plusieurs autres choses. Des résurrections de ce genre se présentent à tout instant, et elles peuvent s'effectuer à de grandes distances. Beaucoup de personnes ont des souvenirs qui remontent à trente, quarante ans et davantage. Sans chercher loin, vous trouverez des personnes qui vous raconteront une excursion qu'elles ont faite aux Pyrhénées du temps de l'apparition de la Vierge aussi exactement que si leur voyage datait d'hier seulement.

Chose encore plus remarquable, très souvent ces résurrections ont lieu sans que, dans tout l'intervalle, l'image ait reparu [1]). « Si, après plusieurs années

[1]) Taine *De l'Intelligence.* I p. 130,

d'absence, on rentre dans la maison paternelle, une multitude d'objets et d'évènements oubliés reparaissent à l'improviste. L'esprit, subitement peuplé de leur foule remuante, ressemble à une boîte de rotifères desséchés, inertes depuis dix ans, et qui, tout d'un coup, saupoudrés d'eau, recommencent à vivre et fourmiller. On monte l'escalier obscur, on sait où mettre la main pour trouver le bouton de la serrure, on s'imagine soi-même à table, à la place accoutumée, on revoit à droite la carafe et à gauche la salière, on savoure intérieurement le goût d'un certain plat du dimanche, ou s'étonne, en levant les yeux, de ne pas voir au même endroit du mur, une vieille gravure que, tout enfant, on a regardée. On revoit le geste et la courbure du dos d'un ancien hôte, le corsage carré, les longs plis d'une robe amarante; on entend presque les timbres de voix qui, depuis si longtemps, sont muettes ; on approche du puits, et l'on retrouve le sentiment de terreur vague, que, tout petit, ou éprouvait lorsque, se haussant sur la pointe du pied, on apercevait la profondeur obscure, et le reflet de l'eau froide, tremblotante à une distance qui semblait infinie. »

D'autre fois, nous sommes tout surpris nous-mêmes des impressions dont nous avons gardé le souvenir. Nous revoyons en esprit la figure d'une personne que très-certainement nous avons rencontrée quelque part ; nous répétons mentalement une chanson facile que très-certainement nous avons dû entendu autrefois; mais, malgré tous nos efforts, nous ne parvenons pas à nous souvenir où nous avons vu la personne, quand nous avons entendu la chanson.

« Il me revenait souvent à l'esprit, dit Maury [1]), et je ne savais pour quel motif, trois noms propres accompagnés chacun d'un nom d'une ville de France. Un jour, je tombe par hasard sur un vieux journal que je relis, n'ayant rien de mieux à faire. A la feuille des annonces je vois l'indication d'un dépôt d'eaux minérales avec les noms des pharmaciens qui les vendaient dans les principales villes de France. Mes trois noms inconnus étaient inscrits là, en face des trois villes dont le souvenir s'était associé à eux. Tout était expliqué ; ma mémoire, excellente pour les mots gardait le souvenir de ces noms associés, sur lesquels mes yeux avaient dû se porter, alors que je cherchais (et cela avait eu lieu deux mois auparavant) un dépôt d'eaux minérales. Mais la circonstance m'était sortie de l'esprit, sans que pour cela le souvenir fût totalement effacé. Or, assurément, je n'avais pu mettre une grande attention dans une lecture aussi rapide. »

Il arrive ainsi que des impressions qui semblaient totalement oubliées, renaissent cependant de l'oubli où elles semblaient tombées, rappelant à la lumière et à la vie tout un passé qu'on croyait mort et enfoui [2]). « Une fille fut saisie d'une fièvre dangereuse, et dans le paroxysme de son délire, on observa qu'elle parlait une langue étrangère que, pendant un certain temps, personne ne comprit. Enfin on s'assura que c'était le gallois, idiome qu'elle ignorait complètement lorsqu'elle tomba malade et dont elle ne put dire une syllabe quand elle fut guérie. Pendant quelque temps

[1]) Voyez Taine *Ibid*, p, 132.
[2]) Voyez Taine, *Ibid.*, p. 132.

cette circonstance fut inexplicable, jusqu'à ce que, sur enquête, on trouva qu'elle était née dans le pays de Galles, qu'elle avait parlé le langage de ce pays dans son enfance, mais qu'elle l'avait entièrement oublié dans la suite. »

Enfin, non seulement des impressions peu remarquées, mais même des impressions si superficielles et si fugaces, qu'il semble impossible qu'elles aient laissé une trace quelconque dans notre esprit, peuvent, si les circonstances s'y prêtent, surgir de nouveau. C'est ce qui arrive fréquemment, paraît-il, dans les grandes et subites émotions, dans le délire provoqué par la fièvre, dans les hallucinations désordonnées causées par l'opium et le haschich. L'agonie, paraît-il, n'est pas non plus sans donner lieu à des observations remarquables sous ce rapport. En tous cas, quantité de faits curieux ont été enregistrés par les observateurs. Telle l'histoire, citée par plusieurs médecins, d'une fille de vingt-cinq ans, très ignorante et ne sachant pas même lire qui, devenue malade, récitait d'assez longs morceaux de latin, de grec et d'hébreu rabbinique, mais qui, une fois guérie, parlait tout au plus sa propre langue [1]. « Pendant son délire on écrivit sous sa dictée plusieurs de ces morceaux. En allant aux informations, on sut qu'à l'âge de neuf ans elle avait été recueillie par son oncle, pasteur fort savant, qui se promenait d'ordinaire, après son dîner, dans un couloir attenant à la cuisine et répétait alors ses morceaux favoris d'hébreu rabbinique et de grec. On

[1] Taine, *Ibid.*, p. 133.

consulta ses livres et l'on y retrouva, mot pour mot, plusieurs des morceaux récités par la malade. Le bourdonnement et les articulations de la voix lui étaient restés dans les oreilles. Elle les avait entendus comme elle les avait récités, sans les comprendre. »

Bref, nous ne pouvons assigner de limites à la vertu de la reproduction ou répétition intérieure, dont l'image est l'instrument, et nous devons admettre qu'il n'est pas de sensation si faible, si insignifiante qui ne puisse renaître en quelque image qui la répète, et la répète exactement, fidèlement, quelle que soit d'ailleurs sa distance, « comme une vibration de l'éther qui, partie du soleil se transmet à travers des millions de lieues jusqu'à nos appareils d'optique, avec son spectre spécial et ses raies propres, la même au point de départ et au point d'arrivée, intacte et capable, par sa conservation exacte, de manifester à l'instrument qui la reçoit le foyer qui l'émet. »

II. Considérons de plus près la vertu de cette répétition. — S'il est vrai que par elle, il n'est pas de sensation si faible ou si lointaine qui ne puisse se reproduire, il suffit à chacun de nous de comparer, entre elles, les images qu'il a gardées de ses diverses sensations pour s'apercevoir que leur aptitude à renaître est loin d'être égale. Un grand nombre de nos sensations s'effacent et ne reparaissent plus jusqu'à la fin de notre vie. D'autres, au contraire, ont une force de résurrection que rien ne détruit ou n'amoindrit. Par exemple, j'ai fait hier une visite dans une maison où je n'avais jamais mis le pied auparavant, et bien

que j'ai vu, dans le salon où l'on m'a reçu, des meubles et des objets de toutes sortes, il me serait impossible de vous donner une description un peu précise d'aucun d'entre eux. Au contraire, je pourrais vous décrire avec toute l'exactitude dont je suis capable l'ameublement, d'ailleurs très modeste, de la petite salle où nous dînions grand j'étais un gamin en âge d'école ; et de fait ma mémoire, sur ce point, est si nette que pour peu que je me laisse aller à mes souvenirs, je retrouve jusqu'aux moindres détails des vingt objets divers qui le composaient.

Cherchons donc maintenant d'où peut bien venir ce caractère spécial de l'image d'avoir une aptitude à renaître plus ou moins grande. Au fond, ce caractère qui lui est propre ne présente rien d'étrange ni de mystérieux. Il est une simple conséquence de la loi de répétition qui la fonde. Si j'ai plus de facilité à me rappeler la maison où s'est écoulée mon enfance qu'une autre, où je n'ai fait qu'entrer en passant, tout le monde dira que l'efficacité diverse de ma mémoire dans les deux cas, provient de la profondeur diverse des impressions qu'elle répète. En d'autres termes, puisque la sensation ressuscite dans l'image, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que la force plus grande de la sensation augmente l'aptitude de l'image à renaître ou à ressusciter. Et, de fait, toutes les circonstances qui sont de nature à fortifier la sensation, influent dans la même mesure, sur l'image qui la répète et la reproduit.

C'est ainsi qu'on se souvient toujours de celles de ses impressions qui ont été particulièrement horribles

ou délicieuses. M. Brierre de Boismont ayant eu, quand il était encore enfant, une maladie du cuir chevelu, déclare, après cinquante ans révolus, « qu'il sent encore l'arrachement de ses cheveux par le traitement de la calotte. » En effet, une impression aussi horrible que celle de l'arrachement subit des cheveux, tranche violemment sur les impressions qui composent le train de la vie courante. Par suite, elle annule à son profit toutes celles qui se produisent en même temps, et, prenant pour elle toute notre attention, acquiert, par le fait même, une force particulière de pénétration. On expliquera de même le souvenir plus persistant que nous gardons de nos impressions d'enfance. L'âme de l'enfant étant toute neuve, les événements même ordinaires, y sont surprenants, par suite captivants, par suite encore productifs d'impressions fortes et durables. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer des vieillards qui, malgré leur grand âge et l'affaiblissement de leur mémoire qui en est la suite, savent raconter dans leurs moindres détails les événements auxquels ils ont assisté lorsqu'ils étaient enfants.

La puissance du souvenir peut venir d'ailleurs que de l'émotion que nous avons éprouvée. Elle peut trouver sa source dans l'action de notre volonté. C'est que nous pouvons, en le voulant, chasser loin de nous, toutes les impressions étrangères qui tendraient à distraire l'attention de notre esprit de l'objet auquel nous l'appliquons. [1]). En d'autres termes, l'effet de l'attention est le même, qu'elle ait sa source dans

[1]) Taine *De l'intelligence*, I p. 137,

l'émotion que nous avons éprouvée, ou qu'elle ait sa source dans l'action de notre volonté. Règle générale, l'image est d'autant plus capable de renaissance, que l'attention a été plus complète [1]). « A chaque instant, dans la vie courante, nous mettons cette règle en pratique. Si nous lisons avec application ou si nous causons avec vivacité, pendant que, dans la chambre voisine, on chante un air, nous ne le retenons pas ; nous savons vaguement qu'on a chanté, rien de plus. Nous quittons alors notre lecture ou notre conversation, nous écartons toutes les préoccupations intérieures et toutes les sensations extérieures que le dedans et le dehors pourraient jeter à la traverse ; nous fermons les yeux, nous faisons le silence en nous et, si l'air recommence, nous écoutons; nous disons ensuite que nous avons écouté de toutes nos oreilles, que nous avons appliqué tout notre esprit. Si l'air est très beau et nous a touchés très fort, nous ajoutons que nous avons été transportés, ravis, que nous avons oublié le monde et nous-mêmes, que pendant plusieurs minutes notre âme était comme morte et insensible à tout, sauf aux sons. — Et, de fait, il y a des exemples nombreux où, sous l'empire d'une idée dominante, toutes les autres sensations, même violentes, deviennent nulles. Telle est l'histoire de Pascal qui, une nuit, pour oublier de grandes douleurs de dents, résolvait le problème de la cycloïde; telle est celle d'Archimède qui, occupé à tracer des figures géométriques, n'avait pas entendu la prise de

[1]) Taine *Ibid.*

Syracuse. Tel est aussi le cas fréquent et bien constaté de soldats qui, dans la fougue de la bataille, ne remarquent pas leur blessure, et celui des extatiques, des somnambules, des personnes hypnotisées ».

Nous pouvons constater un phénomène analogue si la sensation a été plusieurs fois répétée. La sensation en devenant plus forte accroit, par le fait même, pour l'image, les chances d'empire et de résurrection. C'est pourquoi, quand nous voulons bien retenir une chose, nous ne nous bornons pas à la considérer avec attention, nous la considérons avec attention plusieurs fois. De là aussi la facilité extrême avec laquelle nous retenons les faits usuels d'après lesquels nous réglons notre conduite [1]. « Quand, à la couleur et à la forme, nous prévoyons le goût d'une gelée de groseilles, ou quand, les yeux fermés, sentant le goût de cette gelée, nous imaginons sa teinte rouge et le lustre de sa tranche vacillante, nous avons en nous-même des images arrivées par la répétition. Toutes les fois que nous mangeons ou que nous buvons, ou que nous faisons usage d'un de nos sens, ou que nous commençons ou continuons une action quelconque, il en est de même. Tout homme et tout animal, à tout moment de sa vie, possède ainsi une certaine provision d'images nettes et aisément renaissantes, qui, dans le passé, ont pour source un confluent d'expériences nombreuses et qui, dans le présent, sont nourries par afflux d'expériences renouvelées. Quand des Tuileries

[1]) Taine *Ibid.*, I, p. 139.

je veux aller au Panthéon, ou de mon cabinet à la salle à manger, je prévois à chaque instant les formes coloriées qui vont se présenter à ma vue ; au contraire, s'il s'agit d'une maison où j'ai passé deux heures, ou d'une ville où j'ai passé trois jours, au bout de dix ans les images seront vagues, pleines de lacunes parfois nulles, et je tâtonnerai ou je me perdrai. » — Bref, non seulement la répétition, dont l'image est l'instrument, nous permet de fonder le pouvoir de connaître, dont est doué l'animal, mais il nous permet, en outre, d'expliquer la nature de ce pouvoir. Si ce pouvoir est tantôt plus efficace et tantôt moins efficace, c'est que l'image par laquelle s'exerce son action, est tantôt plus apte, et tantôt moins apte à renaître spontanément.

III. Non seulement l'aptitude de l'image à renaître règle, par rapport à chaque objet extérieur, le pouvoir que nous avons de nous le représenter, mais c'est elle encore qui règle, à chaque instant, l'exercice de notre imagination. — Bien que nous ne nous représentions jamais un objet par la seule action de nos sens extérieurs, il est des cas dans lesquels l'action de notre imagination est plus particulièrement visible. Le tableau qui se déroule devant nous est purement intérieur ; si quelque excitation, venue du dehors nous sollicite, elle est rejetée au loin comme importune; c'est au dedans que nous sommes occupés.

Par exemple, je me souviens très-bien, en ce moment, d'une partie de chasse à laquelle j'ai assisté dans les Ardennes, et, à mesure que j'insiste, je

revois notre arrivée dans la petite station obscure où nous devions descendre, le souper très gai que nous fîmes en arrivant à l'auberge, puis, le lendemain, notre défilé silencieux par les sentiers du bois qui disparaissait sous la neige, les trois ou quatre postes malheureux où j'attendis sans rien voir, le fourré broussailleux, où, vers la fin de la journée, j'eus la chance de tuer un sanglier, puis encore le retour, à la nuit tombante, vers l'auberge hospitalière, sur la route, marchant devant moi, un grand gaillard de traqueur faisant balancer, sur ses épaules, la tête, barbouillée de sang, d'un chevreuil qu'il portait, dans le lointain, la lueur terne projetée par les quelques rares maisons du village qui commençaient à s'éclairer.

Le lecteur trouvera des exemples analogues dans la trame de ses souvenirs, et il lui sera facile de remarquer que les images intérieures qui se succèdent, suivent un certain ordre. A un moment donné, il y a telle image qui renait de préférence à toute autre, tout de même que, lorsque je laisse errer mes yeux sur un paysage, étalé devant moi, à chaque moment de ma contemplation, il y a tel objet qui se présente de préférence à tout autre. Les psychologues disent, pour exprimer ce phénomène, que nos images se combinent ou s'associent. De fait, il suffit de comparer entre elles, diverses images qui se suivent pour s'apercevoir aussitôt que ces images ont, l'une pour l'autre, une véritable affinité. De là, ce que les psychologues anglais ont justement appelé les phénomènes d'association. « L'étudiant qui, le jour des vacances, aperçoit au loin le clocher

de son village, revoit aussitôt, dans son imagination, le maison paternelle, son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, les voisins, les amis : une perception visuelle a suffi pour réveiller tout ce cortège de souvenirs. — Que l'on cite, à côté de moi, les premiers mots de l'art poétique de Boileau : C'est en vain qu'au Parnasse..., il me faudra faire un effort presque irrésistible pour ne pas continuer : un téméraire auteur, pense etc... Ce mot *auteur* surtout ne me laissera pas tranquille que je lui aie associé sa rime en poursuivant : de l'art des vers atteindre la hauteur. » [1] ! Pour en revenir à notre exemple, il est certain que les diverses péripéties de la journée de chasse que je repasse en mon esprit se succèdent, elles aussi, suivant un certain ordre : j'aperçois la seconde après la première et il me faut faire violence au cours naturel de mon imagination pour les percevoir dans un ordre différent.

Or si, revenant sur ces péripéties, je me demande maintenant quel est, pour chaque image qui renaît, le moment précis de renaître, l'ordre même de leur succession m'oblige à constater un fait qui, de nouveau, me ramène au principe d'où je suis parti. En effet, quand je m'imagine en marche vers l'auberge où nous devions loger, je ne puis aller au bout de ma représentation sans voir commencer le souper que nous avons fait en y arrivant. Pareillement, quand je m'imagine me postant aux différents endroits de la forêt d'où j'ai attendu le gibier, je ne puis aller au

(1) D. Mercier, *Cours de Pyschologie* p. 190.

THE INSTITUTE OF MEDIÆVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE

bout de ma représentation sans entrevoir le poste où j'ai eu la chance de tuer un sanglier. Pareillement encore, quand je m'imagine levant les yeux sur le traqueur qui portait sur ses épaules le chevreuil dont j'ai parlé, je ne puis aller au bout de ma représentation sans voir briller les lumières qui, dans le lointain, surgissent du milieu de la nuit tombante. En sorte que je suis finalement obligé de constater un fait constant, une loi et cette loi est que le moment précis où nos images renaîssent est celui où elles ont déjà commencé à renaître. — En d'autres termes, l'observation démontre que non seulement la prépondérance d'une image sur l'autre, mais encore la renaissance, à un moment donné, de telle image de préférence à toutre autre, dérivent de la propriété fondamentale de l'image de renaître spontanément.

Et en effet, l'expérience qu'on vient de lire n'est qu'un cas typique auquel tous les autres se ramènent. « Ce qui suscite à tel moment telle image plutôt que telle autre, dit très-bien Taine [1]), c'est un commencement de résurrection et cette résurrection a commencé tantôt par *similitude*, parce que l'image ou la sensation antérieure contenait une portion de l'image ressuscitante, tantôt par *contiguité* parce que la terminaison de l'image antérieure se confondait avec le commencement de l'image ressuscitante. » Les diverses images qui se succèdent dans une imagination donnée, forment en réalité comme une trame continue, et considérer à part une quelconque des

[1]) *De l'Intelligence* I p. 142,

images à travers lesquelles notre imagination nous promène, n'est pas autre chose que fixer, pour un temps, par la conscience, telle ou telle portion interceptée de cette trame.

Sans doute, il n'est pas toujours aisé de démêler les fils de cette trame. Très souvent il nous semble, au premier abord, qu'une idée s'est éveillée en nous tout à fait à l'improviste ; nous ne saisissons pas par où l'image qui la suscite se relie à celle qui a suscité l'idée précédente. C'est que notre opération mentale, trop prompte, nous fait passer, sans les remarquer, les intermédiaires par lesquels nous allons de l'une à l'autre. Pour citer un exemple, « Hobbes raconte [1]) qu'au milieu d'une conversation sur la guerre civile d'Angleterre, quelqu'un demanda tout d'un coup combien valait, sous Tibère, le denier romain ; question abrupte et que rien ne semble lier à la précédente ; il y avait pourtant un lien, et après un peu de réflexion on le retrouva. La guerre civile d'Angleterre sous Charles I, Charles I livré par les Écossais pour deux cent mille livres sterling, Jésus-Christ livré pareillement pour trente deniers sous Tibère : tels étaient les anneaux de la chaîne intérieure qui avaient conduit l'interlocuteur à son idée excentrique ».

L'absence apparente de tout lien entre les images qui se suivent, ne prouve donc pas que ce lien n'existe pas. Comme on vient de le voir, par l'exemple qui précède, elle peut tenir à ce que nous ne le re-

[1]) Taine *Ibid* I p. 142.

marquons pas. Bien plus, il faut admettre que si ce lien nous paraît absent, c'est uniquement parce que nous ne le remarquons pas. En effet, nous le savons, l'image répète la sensation, et ce qui est vrai pour une image, prise en particulier, doit être vrai également pour toute une suite d'images. Or, ainsi que Taine le fait justement observer, « il n'y a pas, à vrai dire, dans le cours d'une vie, de sensation isolée et séparée ; une sensation est un état qui commence en continuant les précédents et qui finit en se perdant dans les suivants ; c'est par une coupure arbitraire et pour la commodité du langage que nous la mettons ainsi à part ; son commencement est la terminaison d'une autre, et sa terminaison le commencement d'une autre ». Il doit en être de même pour l'image. Que nous le remarquions ou non, quand une suite d'image se déroule dans notre imagination, chaque image qui surgit est la terminaison d'une autre qui précède et la commencement d'une autre qui suit. — Bref, une imagination d'homme étant donnée, nous pouvons toujours expliquer l'aptitude plus grande de cet homme à se représenter plutôt tel objet que tel autre, par la force plus grande de la sensation que l'image répète, comme aussi nous pouvons expliquer par cette force la renaissance, à un moment donné, chez cet homme, de telle image de préférence à toute autre ; toutes lois qui rentrent évidemment dans notre loi fondamentale que c'est à la répétition, dont l'image est l'instrument que nous devons de pouvoir nous représenter les choses du monde extérieur.

IV. Voyons, cependant, de plus près encore, d'où nous vient ce pouvoir. — Bien que la répétition, effectuée par l'image, n'ait point de limites, il est de fait qu'il n'est point d'homme capable de se représenter les choses qu'il a vues avec une fidélité absolue. Si minutieux, si circonstanciés que soient nos souvenirs, ils pèchent toujours par quelque endroit. Un autre ayant fait, comme nous, la même observation, trouvera toujours quelque trait à ajouter à notre description, et nous-mêmes, placés à nouveau devant le même objet, nous saisirons toujours une différence entre ce que nous croyions être et ce que nous voyons. C'est ainsi que la science humaine est indéfiniment perfectible, chaque génération nouvelle ajoutant quelque chose au trésor d'observations amassées par les générations passées. « De Saussure avait considéré avec beaucoup d'attention les blocs erratiques et il continuait à admettre leur transport par les eaux. Un savant moderne, placé sous l'influence du transport par les glaciers, ayant le même objet peint sur sa rétine que celui qui se peignait sur la rétine de De Saussure et doué d'un talent d'observation moindre que le sien, constate sur ces blocs des particularités que le grand naturaliste n'avait pas remarquées [1] ».

On va voir que la même loi fondamentale, par laquelle s'expliquent les richesses d'une mémoire humaine, nous fournit encore l'explication de ses lacunes et de ses imperfections. — Une première

[1] E. Naville, *Logique de l'hypothèse*, p. 62.

cause de ces lacunes se trouve dans le grand nombre de sensations qui s'éveillent en nous à la fois. « A chaque minute, fait justement observer Taine [1]), nous éprouvons vingt sensations, de chaud, de froid, de pression, de contact, de contraction musculaire; il s'en produit incessamment de légères dans toutes les parties de notre corps; en outre, les sons, les bruissements, les bourdonnements sont continus dans notre oreille; quantité de petites sensations de saveur et d'odeur s'éveillent dans notre nez et dans notre bouche. Mais nous sommes occupés ailleurs, nous pensons, nous rêvons, nous causons, nous lisons, et pendant tout ce temps nous négligeons le reste; à l'égard des autres sensations nous sommes comme endormis et en rêve; l'ascendant de quelque image ou sensation dominatrice les retient à l'état naissant; si, au bout d'une minute, nous essayons de les rappeler par le souvenir, elles ne renaissent pas; elles sont comme des graines jetées à poignées, mais qui n'ont pas germé; une seule, plus heureuse, a accaparé pour soi la place et les sucs de la terre ». Et cette première cause d'imperfection est inévitable. L'effort serait trop grand, si nous voulions noter toutes les impressions qui s'éveillent en nous à chaque instant. Au surplus, le voudrions-nous, que nous n'y réussirions pas. Car l'attention prêtée à l'une, c'est forcément l'attention retirée aux autres, en sorte que nous sommes bien obligés, pour en noter une avec quelque précision, de négliger les autres.

[1]) *De l'Intelligence*, I, p. 145.

Une seconde cause des lacunes de la mémoire, se trouve dans la variation incessante des objets avec lesquels nous entrons en contact. Nous avons autrefois beaucoup fréquenté une personne; un écolier a passé des heures à lire et réciter avec attention une fable de La Fontaine; un joueur de billard s'est exercé avec patience à exécuter correctement les coups les plus difficiles de son jeu favori. Mais les circonstances ont changé; en changeant de résidence nous avons changé de relations; aux exercices de l'école a succédé la pratique de la vie; le joueur de billard n'a plus le temps de se livrer une heure par jour au plaisir du jeu; bref, notre expérience passée ne se renouvelle plus, et, n'étant plus renouvelée, n'entretient plus l'image qu'elle avait fait germer. Si, retrouvant par hasard, un fragment de cette image nous essayons d'évoquer le reste, nous n'y réussissons plus; comme une plante que la pluie a cessé d'arroser, l'image a langui et perdu toute sa vigueur.

Les mêmes causes qui expliquent pourquoi nous avons le pouvoir de nous représenter un objet de préférence à un autre, expliquent donc aussi l'événement contraire.— D'une part, parmi les innombrables images que l'expérience journalière tend à faire germer en nous, un petit nombre seulement trouve le terrain favorable et germe en effet. Par une conséquence inévitable nous ne pouvons acquérir de souvenirs un précis que d'un nombre déjà fort restreint d'objets et d'évènements. — D'autre part, quantité d'images parmi celles qui ont levé se flétrissent et meurent, faute d'avoir été suffisamment nourries et arrosées.

Par suite quantité de souvenirs que nous avons acquis doivent s'user et disparaître.

Il en est en effet ainsi. — D'une part l'expérience que nous acquérons est fort peu de chose en comparaison de celle que nous pourrions acquérir. — D'autre part des lacunes se font dans la trame de nos souvenirs et vont s'élargissant « comme des trous dans un vieux manteau [1] ». Si tous les jours notre mémoire s'enrichit, tous les jours aussi « nous perdons quelques-uns de nos souvenirs, les trois quarts de ceux de la veille, puis d'autres parmi les survivants de la semaine précédente, puis d'autres parmi les survivants de l'autre mois, en sorte que bientôt un mois, une année ne se trouvent plus représentés dans notre mémoire que par quelques images saillantes, semblables aux sommets épars qui apparaissent encore dans un continent submergé, destinées elles-mêmes, du moins pour le plus grand nombre, à disparaître, parce que l'effacement graduel est une inondation croissante qui envahit une à une les cîmes préservées, sans rien épargner, sauf quelques rocs soulevés par une circonstance extraordinaire à une hauteur que nul flot n'atteint ». Bref, la répétition dont l'image est l'instrument est la véritable source du pouvoir que nous avons de nous représenter les choses extérieures et ce pouvoir n'a point d'autre source; si elle est donnée, il est donné; mais, si elle manque, il manque ; nous avons beau pouvoir en théorie, le fait est que nous ne pouvons pas.

[1]) Taine, *ibid.*, I, p. 146.

V. On en trouve une dernière épreuve en voyant son efficacité diverse suivant le moment où il agit. — En effet son efficacité n'est pas la même à tout instant. Il y a des jours où nos images s'enchaînent avec la plus grande facilité. Nous sommes en verve. Si nous racontons un voyage, quelque excursion en Suisse, par exemple, celui qui nous écoute suit, sans fatigue, la description du paysage que nous sommes allés admirer. Un à un, dans l'ordre où ils se sont présentés à nous, nous faisons défiler, sous ses yeux, les hommes et les choses que nous avons vu ; une prairie verte qui s'étend sur le flanc de la montagne, puis au delà la reverbération aveuglante du soleil sur la glace, puis encore un tourbillon de neige soulevé par le vent ; le son des clochettes portées par les vaches, évoque celui des voix de pâtres chantant dans le lointain ; le velouté d'une fleur, rappelle la joue fraîche d'une jeune fille, et ainsi de suite. D'autres fois, au contraire, l'inspiration ne vient pas ; nous sommes ennuyeux; les choses ne se présentent à nous que par lambeaux détachés, et notre récit, sans suite, manque totalement de couleur et de vie.

C'est qu'outre les lois qui régissent la renaissance des images il en est d'autres qui régissent leur association. Si, après avoir entendu, une première fois, tout un long opéra, j'essaie, au sortir du spectacle, de me rappeler avec quelque précision, un des airs que j'ai entendus, je n'y puis parvenir ; les images des sons perçus s'emmêlent l'un l'autre ; il faudrait un spectateur artiste ou, tout au moins, un spectateur au courant de la partition pour que, dès la

première audition, ses impressions se classent méthodiquement suivant l'ordre dans lequel elles s'évoquent; quant au spectateur ordinaire, faute de saisir le fil conducteur, il ne peut que s'égarer dans le dédale des accords à travers lesquels la musique l'a promené.

Plusieurs raisons empêchent ainsi nos images de se continuer l'une l'autre. La première est l'antagonisme ou la contradiction résultant des divers aspects sous lequels les choses s'offrent à nous [1]. « Si nous voyons une personne huit ou dix fois, le contour de sa forme et l'expression de son visage se trouvent à la fin bien moins nets dans notre esprit que le lendemain du premier jour. Il en est de même d'un monument, d'une rue, d'un paysage, aperçus plusieurs fois, à différentes heures de la journée, au soir, au matin, par un temps gris, par la pluie, sous un beau soleil, si on le compare au même monument, à la même rue, au même paysage regardés pendant trois minutes puis remplacés par des objets tout différents. La première impression, si précise, devient la deuxième fois moins précise. Quand j'imagine le monument, je retrouve bien les lignes qui toutes les fois sont restées les mêmes ; mais les coupures d'ombre et de lumière, les valeurs changeantes des tons, l'aspect du pavé grisâtre ou noirci, la bande du ciel au-dessus, bleuâtre et vaporeuse dans un cas, charbonneuse et ternie dans dans un autre, tantôt d'un blanc enflammé, tantôt d'un pourpre sombre, bref toutes les diversités qui, selon

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 147.

les moments divers, sont venues se joindre à la forme permanente, s'effacent mutuellement. Pareillement, quand je songe à une personne que je connais, ma mémoire oscille entre vingt expressions différentes, le sourire, le sérieux, le chagrin, le visage penché d'un côté ou d'un autre ; ces différentes expressions se font obstacle ; mon souvenir est bien plus net, lorsque je n'en ai vu qu'une pendant une minute, lorsque, par exemple, j'ai regardé une photographie ou un tableau ».

Et cette cause d'effacement est inévitable. En effet, comme on l'a vu, nous sommes obligés, pour bien retenir une chose, non seulement de la regarder avec attention, mais encore de la regarder avec attention plusieurs fois.

Une deuxième cause d'effacement est la contradiction résultant de la diversité des objets mêmes qui se présentent à nous [1]. « Un homme qui, ayant parcouru une allée de peupliers, veut se représenter un peuplier, ou qui, ayant regardé une grande basse-cour, veut se représenter une poule, éprouve un embarras. Ses différents souvenirs se *recouvrent* ; les différences qui distinguaient les deux cents peupliers ou cent cinquante poules s'effacent l'une par l'autre ; il garde une image bien plus exacte et bien plus intacte, s'il a vu un peuplier debout dans une prairie ou une seule poule juchée sur un hangar ». De fait, nous avons bien plus facile à nous représenter un objet dont nous avons rencontré seulement un ou deux échantillons, que de nous en représenter un, dont

[1] Taine, *Ibid*, p. 149.

nous avons rencontré des spécimens en grand nombre. « Que le lecteur essaye d'imaginer un lapin, une carpe, un brochet, un bœuf, une rose, une tulipe, un bouleau, et d'autre part un éléphant, un magnolia, un grand aloès; dans le premier cas, l'image est vague, et tous ses alentours ont disparu ; dans le second, elle est précise, et l'on peut indiquer l'endroit du jardin des Plantes, la serre parisienne, la villa italienne où l'objet a été vu. » — En résumé, non seulement beaucoup de nos images ne renaissent pas ou ne renaissent plus, mais, en outre, elles s'émoussent et se détruisent mutuellement par leur conflit, toutes remarques qui prouvent, évidemment, que c'est à leur aptitude à renaître, et à cette aptitude seulement, que nous devons de nous représenter les choses extérieures.

VI. Nous pouvons à présent répondre victorieusement à toutes les objections des idéalistes. Comme l'être qui sent participe de la perfection inhérente à la connaissance, il en résulte que l'animal, qui sent, est un être supérieur. par nature, aux simples végétaux. Partant de là, les idéalistes soutiennent que le principe premier de la perception sensible est un être totalement distinct du corps organisé. Avec Descartes, ils observent que l'image intérieure se distingne de la sensation ; elle n'est point, comme la sensation, la conséquence de l'ébranlement d'un nerf et d'un centre nerveux ; et ils la définissent en la distinguant expressément de tout phénomène extérieur.. Ils posent donc que l'unique principe immédiat et l'unique sujet de la perception externe est un agent immatériel qui

n'est autre que l'âme pensante ou la pensée ; ils admettent un être en rapport avec la fonction qu'ils attribuent à cet agent ; cet être, ils l'appellent le moi et, faisant une distinction radicale entre l'homme intérieur que nous percevons par la conscience, et l'individu corporel que nous pouvons voir et palper, ils disent que l'homme est une simple juxtaposition de deux êtres, l'un purement spirituel, l'autre purement corporel.

En réalité, ce moi dont « toute l'essence est de pensée » est un moi de pure imagination. — Certes, les positivistes ont tort quand ils ne veulent voir en nous-mêmes que la file de nos évènements. C'est qu'en effet cette thèse ne révoque pas seulement en doute telle ou telle affirmation de la conscience, mais elle rend illusoire toute conscience, et partant, toute psychologie. Comment pourrait-on tenir pour psychologiquement établie une thèse qui détruit jusqu'à la possibilité même de la psychologie ? Aussi bien, si nos événements forment une file, c'est-à-dire, se continuent les uns les autres, il doit y avoir une raison de cette continuité, et l'on se demande en vain qu'elle pourrait bien être cette raison si ce n'est l'existence d'un être dont ils sont les événements [1]). Or, il n'est pas de positiviste qui n'admette que nos événements forment réellement une file.

Mais, si c'est une erreur de nier l'existence du moi, c'en est une autre, et non moindre, de voir en lui une substance complètement indépendante du corps orga-

[1]) Voyez là-dessus E. Caro. *L'idée de Dieu*, p. 214. — R. P. Coconnier. *L'âme humaine*, p. 102.

nisé. En effet, ce principe posé, il en résulterait que le pouvoir que nous avons de nous représenter les choses extérieures, ne dépend que de nous-mêmes. Or, l'observation constate, tout au contraire, que ce pouvoir varie avec l'âge, le sexe, le milieu, les occupations, bref avec toutes les circonstances qui sont de nature à exercer une influence quelconque sur la manière d'être de notre corps.

A cet égard, les observations des positivistes ne sont pas moins concluantes, qu'il est évident, à priori, que le moi n'est pas seulement le composé de ses événements. « Je descendis le même jour, dit sir Henry Holland [1]) dans deux mines très profondes des montagnes du Harz, et je restai plusieurs heures sous terre dans chacune d'elles. Etant dans la seconde mine, et épuisé de fatigue et d'inanition, je me sentis absolument incapable de parler davantage avec l'inspecteur qui m'accompagnait. Tous les mots et toutes les phrases allemandes avaient déserté ma mémoire; c'est seulement après que j'eus pris de la nourriture et du vin et que je me fus reposé quelque temps que je les retrouvai ». Des accidents semblables se présentent fréquemment après une fièvre cérébrale, une large perte de sang, une attaque d'apoplexie, une chute ou un coup sur la tête ; il suffit, pour s'en convaincre, de lire, dans les écrits des savants spéciaux, le récit des cas fréquents et bien constatés d'amnésie partielle ou totale causée par l'altération de la substance du cerveau. En d'autres

[1]) Winslow, *On obscure diseases* 345, cité par Taine, *De l'Intelligence*, I, 151.

cas, c'est le phénomène inverse qui se présente ; des facultés perdues reparaissent ; la modification cérébrale qui, tout à l'heure empêchait l'éveil du groupe d'images, agit maintenant en sens inverse et le rétablit ; et ici encore des documents nombreux et authentiques ne permettent pas de douter de la vérité de la restauration [1]).

Il y a plus. Supposons un individu passant par deux états organiques séparés et distincts. L'hypothèse ne se vérifie jamais complètement pour l'homme, mais elle se vérifie à la lettre pour certaines classes d'animaux, notamment pour « les batraciens et les insectes qui subissent des métamorphoses ».— Suivant notre théorie [2]), « l'organisation et le système nerveux, en se transformant chez eux, amènent tour à tour sur la scène deux et trois « personnes morales » dans le même individu; dans la chrysalide, dans la larve et dans le papillon, les instincts, les images, les souvenirs, les sensations et les appétits sont différents; le ver à soie qui file et le papillon qui vole, la larve vorace de hanneton avec son terrible appareil d'estomacs et le hanneton lui-même, sont deux états distincts du même être à deux époques de son développement, deux systèmes de sensations et d'images, entés sur deux formes distinctes de la substance nerveuse »..

Plusieurs observations prouvent que ce dédoublement de la conscience peut en effet très bien se présenter. Une jeune dame américaine qui se trouvait

[1]) Taine, *Ibid.*, 152, 153, 154, 155 et les auteurs qu'il cite.
[2]) Taine, *Ibid.*, p. 160.

dans ce cas [1]), « distinguait parfaitement en elle la succession des deux états. Par exemple, dans l'ancien état, elle possède toutes ses connaissances primitives. Dans le nouvel état, elle a seulement celles qu'elle a pu acquérir depuis sa maladie. Dans l'ancien état, elle a une belle écriture; dans le nouveau, elle n'a qu'une pauvre écriture maladroite, ayant eu trop peu de temps pour s'exercer. Si un monsieur ou une dame lui sont présentés dans un des deux états, cela ne suffit pas; elle doit, pour les connaître d'une manière suffisante, prendre connaissance d'eux dans les deux états. Il en est de même des autres choses. A présent la dame et sa famille sont capables de conduire l'affaire sans trop d'embarras; ils savent seulement qu'elle est dans l'ancien ou le nouvel état et se gouvernent en conséquence ».

Bref, notre mémoire, loin s'être la faculté d'un être de nature spirituelle, est au contraire intimement liée à l'état de uotre cerveau, Un afflux, un appauvrissement du sang, un changement quelconque de la substance cérébrale suffisent pour paralyser ou exalter son action. Que si, néanmoins, nous nous retrouvons toujours semblables à ce que nous étions, la cause s'en trouve uniquement dans le retour de certaines images qui, mieux assises ou mieux groupées

[1]) Macnish, *Philosophy of Sleep*, p. 215, cité par Taine, *Ibid.*, p. 156. — Ces cas sont fréquents dans l'histoire du somnambulisme. Une jeune femme somnambule à laquelle un homme avait fait violence n'avait plus, étant éveillée, aucun souvenir. aucune idée de cette tentative. Ce fut seulement dans un nouveau paroxysme qu'elle révéla à sa mère l'outrage commis sur elle ». Voyez Taine, *Ibid.*

que les autres, reviennent incessamment les mêmes. Vienne un cataclysme organique quelconque qui empêche ce retour, et nous verrons, si bizarre que cela paraisse, deux consciences, deux expressions de la personnalité se faire jour, deux « personnes » venir habiter successivement dans le même individu.

LIVRE TROISIÈME

LA SENSATION

CHAPITRE I

Caractère primitif de la sensation

SOMMAIRE :

I. Notion de la sensation. — En quoi le problème de la sensation se distingue du problème de la perception sensible.
II. Classification des sensations.—La psychologie, livrée aux seules informations de la conscience, est impuissante à nous renseigner sur le fondement de cette classification.
III. Analyse physiologique des actes propres des animaux. — Fonction des nerfs dits sensitifs. — Les définitions que la physiologie nous donne de cette fonction, ne nous disent pas en quoi consiste la sensation.

I. Le problème de l'origine première de nos connaissances intellectuelles se trouve ainsi finalement réduit au problème de la sensation. Et tout d'abord, il importe de noter, avec précision, la distinction qu'il y a entre ce problème et le problème de la perception sensible.

Si je pose la main à plat sur cette cheminée de marbre, j'éprouve une impression de froid et cette impression, prise en elle-même, et indépendamment de toute opération ultérieure qui en est la suite, est une sensation. Ainsi délimitée par la conscience qui nous la révèle, la sensation désigne un phénomène

intérieur qui se distingue parfaitement de tout autre phénomène analogue avec lequel on pourrait le confondre. C'est ce qu'il importe, avant tout, de bien mettre en lumière.

La conscience nous signale un grand nombre de faits pareils à celui qu'on vient de rappeler, « bien que différents par l'espèce et le degré [1]). Telles sont les sensations de contact,de pression, de chatouillement qui ordinairement s'éveillent en nous lorsqu'un corps extérieur touche d'une certaine façon certaines portions de notre corps; telles sont les sensations de température qui se produisent lorsqu'un certain degré de chaleur est ajouté ou ôté à notre température propre; telles sont les sensations d'activité musculaire, ainsi nommées parce qu'elles nous avertissent de la tension ou du relâchement de nos muscles; telles sont enfin les sensations excitées en nous par les particules liquides d'un objet que nous goûtons, par les particules volatiles d'un objet que nous flairons, par les vibrations de l'air qui frappe notre appareil acoustique, par les vibrations de l'éther qui frappe notre appareil optique, et qu'on nomme ordinairement sensations de saveur, d'odeur, de son et de couleur ». Voilà quantité de genres et d'espèces qui viennent compliquer singulièrement la notion du phénomène, telle qu'on l'avait précisée tout d'abord.

Cependant, bien que formant un grand nombre d'espèces distinctes, les phénomènes sensitifs ne

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 166 et suiv.

seraient pas tous confondus sous un vocable unique, n'était que tous ils se ressemblent par quelque endroit- et en effet, à les considérer de près, on s'aperçoit qu'ils ont tous ce caractère commun de fournir à l'opération intérieure de la connaissance. Ils sont des sensations précisément parce qu'ils ont ce caractère. Ce caractère ôté par hypothèse, plus rien ne les distingue d'une simple action mécanique exercée par un corps sur un autre. On comprend donc que, dans dans le langage courant, on confonde fréquemment le problème de la perception sensible avec celui de la sensation. Mais, comme on va le voir, on aurait tort de conclure de là que les deux problèmes se confondent en réalité.

En effet, pour que nous percevions un objet, il faut nécessairement que nos sensations soient objectivées, rapportées à un objet, c'est-à-dire, comme le mot le dit, à une chose que nous opposons à nous-mêmes, que nous nous représentons. La perception sensible ne va donc pas sans que, par mes sensations, je me rende présent ou, en deux mots, me représente quelque chose. Or, le problème de la représentation est un problème purement psychologique. En d'autres termes, quand il s'agit de la représentation, l'observation intérieure non seulement nous donne le fait, mais elle nous permet, en outre, d'en chercher l'explication. En effet, à côté du fait à expliquer, elle nous en signale un autre, antérieur au premier et auquel le premier se rattache, savoir la sensation elle-même qui, en se répétant dans l'image, nous explique comment se forment toutes les innombrables représentations qui peuplent la mémoire d'un homme à un moment donné.

Tout au rebours quand il s'agit de la sensation. Ici le problème n'est point purement psychologique, mais psychophysique ; si l'observation intérieure me donne le fait, elle est un instrument absolument inefficace pour en chercher l'explication. En effet, il n'existe point de phénomène de conscience antérieur à celui-là et auquel celui-là se puisse rattacher ; nous sommes arrivés à l'extrême limite du domaine de la conscience; pour chercher plus avant, il nous faut forcément sortir de son domaine. Comment peut-il bien se faire que, quand je pose la main à plat sur cette cheminée de marbre, j'éprouve une sensation de froid? Je suppose que le fait puisse s'expliquer : forcément il faut recourir non pas à une explication psychologique, mais à une explication psychophysique. Tout ce que l'observation me dit, quand je cherche à remonter à ses origines, c'est que le contact du marbre avec ma main excite un mouvement moléculaire des fibrilles nerveuses qui en tapissent la paume. Pareillement si j'éprouve une sensation de couleur, c'est que les vibrations de l'éther, en excitant la rétine, produisent un ébranlement du nerf optique ; si j'éprouve une sensation de son, c'est que les vibrations de l'air, en excitant le tympan, produisent un ébranlement du nerf acoustique, ainsi de suite. Un ébranlement du nerf et des centres nerveux, voilà donc le seul antécédent auquel je puisse rattacher le fait que j'ai à expliquer : et à coup sûr, un fait qui m'entraîne à une explication pareille, est un fait tout autre que ceux dont nous nous sommes occupés jusqu'ici.

II. La remarque a une importance capitale : car,

comme il est aisé de le voir, elle ne tend à rien moins qu'à faire rechercher l'origine de la sensation là même où se trouve, suivant le point de vue d'où nous sommes partis, l'origine première de nos connaissances intellectuelles. Or, nos diverses sensations constituent en réalité comme les diverses variétés du fil avec lequel la nature a tissé l'étoffe de toutes nos connaissances. On en trouvera la preuve tout en long dans la seconde partie de cet ouvrage ; mais on l'a déjà, si l'on songe que de réduction en réduction, le problème de la pensée se réduit à celui de la sensation. Etudions donc de plus près la valeur de la distinction que nous venous de poser.

La notion que la conscience nous donne de la sensation, nous permet de distinguer nos diverses sensations entre elles, de les distribuer en classes et sous-classes. Et tout d'abord, tandis que certaines de nos sensations nous renseignent uniquement sur l'état de notre propre corps à nous-mêmes, d'autres nous renseignent sur l'état des corps existant hors de nous. Cette première différence est la base d'une première division en deux classes, savoir, d'une part, les sensations de la vie organique, et, d'autre part, les sensations de la vie intellectuelle. Chacune de ces classes reçoit à son tour de nouvelles divisions. En effet, suivant l'appareil et la fonction qui les provoquent, les sensations organiques diffèrent; on a donc mis en une classe distincte les sensations de chaque appareil distinct [1]), « ici l'effort, la fatigue, et diverses douleurs

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, p. 170.

déterminées par l'état des muscles, des os et des tendons; un peu plus loin, l'épuisement nerveux et les souffrances nerveuses déterminés par l'état propre des nerfs ; ailleurs les angoisses de la soif et de la faim déterminées par l'état de la circulation et de la nutrition; ailleurs encore, les sensations de froid et de chaud, déterminées par un état général de tous les organes ; ailleurs enfin, d'autres, comme les sensations digestives déterminées par l'état du canal alimentaire.» — Pareillement, suivant l'organe spécial qui les éveille, les sensations de la vie intellectuelle diffèrent. On a donc fait une classe distincte pour les sensations de toucher, une autre pour les sensations du goût, une autre pour les sensations de l'odorat, une autre pour les sensations de l'ouïe, une autre pour les sensations de la vue.

Mais s'il est vrai que la conscience nous permet de distinguer nos diverses sensations entre elles, il n'est pas moins vrai que la classification qu'elle permet n'avance en rien la connaissance que nous avons de la chose dont nous avons distingué les diverses espèces.

« Qu'on me définisse, dit très justement Taine [1], le mouvement moléculaire produit dans les glosso-pharyngiens et cet autre mouvement moléculaire qui, par contre-coup, se développe dans les centres nerveux lorsqu'une dissolution de sucre ou de coloquinte passe sur ma langue et dans mon arrière-bouche ; je n'en serai pas plus instruit sur la nature

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, p. 173.

de la sensation du doux et de l'amer. Je saurai la circonstance où elle naît ; je ne connaîtrai pas ses éléments, ni même si elle a des éléments. Tout au plus trouverai-je peut-être quelque loi qui relie l'accroissement de l'amertume au développement de telle forme du mouvement moléculaire, pareille à la loi qui fait croître l'acuité des sons avec le nombre des vibrations transmises au nerf auditif ». En d'autres termes, quand il s'agit de la sensation, c'est en vain que nous chercherions où rattacher les variétés du fait à expliquer. L'observation intérieure est impuissante à nous éclairer à ce sujet. Si nous pouvons être instruits, c'est ailleurs, dans la physiologie des nerfs et des centres nerveux.

Et en effet, les différences sur lesquelles nous nous basons pour distinguer les sensations entre elles, sont empruntées à l'ébranlement nerveux qui est la condition de leur naissance. Si telle sensation nous renseigne uniquement sur l'état de notre corps à nous-mêmes, tandis que telle autre nous renseigne sur l'état des corps existant hors de nous, il n'y a pas d'autre cause assignable de cette différence, que la différence de l'ébranlement nerveux qui, suivant les cas, éveille une sensation de la première espèce ou une sensation de la seconde espèce. La même remarque s'applique à deux sensations de l'une ou de l'autre espèce comparées l'une à l'autre. Si nous avons tantôt faim et tantôt soif, si tantôt nous voyons et tantôt nous entendons, la différence de nos sensations n'est encore une fois explicable que par la différence de l'ébranlement nerveux qui les provoque. Cette explication-là étant

écartée par hypothèse, il ne nous resterait qu'à ne pas expliquer, à affirmer le fait des différences sans plus, bref à renoncer à toute distinction.

III. Nous pouvons du reste nous convaincre de plus près de cet empiètement nécessaire de la physiologie sur la psychologie. Quand un muscle de notre corps se contracte pour produire le déplacement visible d'un de nos membres, ce fonctionnement du muscle est lui-même précédé par d'autres événements physiologiques. Pour préciser les idées, prenons l'exemple bien connu créé par Paul Bert [1]). J'aperçois et j'entends un chien furieux qui au même moment, se précipite sur moi et me mord à la main. Que fais-je naturellement? Retirer aussitôt la main, saisir une arme, pâlir de colère ou de peur. Analysons ces actes au point de vue physiologique.

Il y a eu d'abord plusieurs impressions par la vue, par l'ouïe, par le toucher. Ces impressions à l'origine ont été des excitations des organes sensoriels placés à la périphérie du corps. On les nomme des excitations périphériques. — Ces excitations ont été transmises de la périphérie au centre, par l'intermédiaire de certains conducteurs appelés nerfs. On les nomme nerfs centripètes ou sensitifs. — Arrivées au centre, elles ont provoqué un mouvement de certaines cellules auxquelles les nerfs aboutissent. On nomme ces cellules des centres nerveux. — L'ébranlement central a provoqué à son tour un ébranlement de nouveaux nerfs,

[1]) Voyez R. P. Castelein, *Psychologie*, p. 367.

marchant en sens inverse des premiers. On les nomme nerfs centrifuges ou nerfs moteurs. — Enfin les nerfs moteurs ont provoqué le fonctionnement des muscles qui, en se contractant, ont amené la production des phénomènes extérieurs et visibles qui sont la conséquence finale de l'aggression du chien.

Le fonctionnement d'un de nos muscles a donc en réalité toute une série d'antécédents, antécédents qui sont finalement conditionnés tous par l'action d'un nerf qui, lui, n'a d'autre fonction que de transmettre ou conduire l'impression même qui constitue la sensation. Mais que peut bien signifier cette fonction physiologique des nerfs dits sensitifs, sinon qu'il est certaines données physiologiques dont l'explication doit forcément être cherchée dans la psychologie ? Une cellule d'une certaine forme émet un prolongement, sorte de filament très-ténu qui constitue la partie essentielle de la fibre nerveuse. Qu'un agent du dehors vienne impressionner cette cellule, un ébranlement se propagera sur tout le parcours de la fibre jusqu'à l'endroit de son insertion dans quelque cellule centrale. Suivant le point de vue auquel on l'examine, on pourra donner diverses définitions de cet ébranlement. Mécaniquement, il est le mouvement d'une onde qui se propage avec une certaine vitesse. Physiquement, il est une combustion de substance, qui en brûlant, dégage de la chaleur. Chimiquement, il est une décomposition de la substance nerveuse qui perd sa graisse phosphorée et sa neurine. Physiologiquement, il est le jeu d'un organe qui, comme tous les organes, s'altère

par son jeu et a besoin d'une réparation sanguine [1].

Mais toutes ces définitions ne font que préciser exactement les conditions dans lesquelles le nerf agit; elles ne nous disent rien de la fonction qu'il remplit. J'aurai beau connaître la mesure plus ou moins exacte des changements mécaniques, physiques, chimiques, physiologiques que produit son action, je ne saurai pas, pour cela, en quoi consiste la sensation. Car aucun des changements que je saisis ne dépasse en réalité la portée des forces générales de la nature matérielle. Un fil de fer qui transporte à distance le courant électrique, est un corps qui s'ébranle, au même titre, qu'un cordon nerveux qui contracte un muscle, fait sécréter une glande ou déplace un os. L'action, dans les deux cas, est un mouvement, un mouvement plus compliqué dans le second cas que dans le premier, mais enfin un mouvement. Que ce mouvement se passe tantôt dans un corps inorganique, et tantôt dans un corps organique, il n'importe ; considéré en soi il est, en tous les cas, une action que mes sens peuvent saisir, que je puis m'imaginer, me figurer, et je ne puis ni percevoir par mes sens, ni me figurer l'opération intérieure qui constitue la sensation. Si bien que, pour que la fonction du nerf dit sensitif, ait réellement la signification que lui donne la physiologie, il faut nécessairement que celle-ci ait puisé dans la psychologie les données mêmes qui ont servi à la construire.

[1]) Voyez Taine, *De l'Intelligence*, p. 307.

CHAPITRE II

Nos diverses sortes de sensations

SOMMAIRE :

I. La vie animale et la vie des plantes. — Présence, en tout animal, d'un système plus ou moins compliqué de nerfs et de centres nerveux.

II. Objection des positivistes. — La fonction de la nutrition. — L'assimilation du vivant ne saurait être confondue, avec la formation cristalline. — Les huit propriétés de l'être vivant le plus simple. — La différenciation progressive des organes et des tissus.

III. Exemples divers de la faculté de sentir. — Ces exemples montrent comment les impressions produites en l'animal par le contact d'un corps étranger, peuvent contribuer à former la représentation qu'il en a. — En quoi consiste la perception d'un objet. — Base physiologique de l'association des sensations entre elles. — La faculté que possède l'animal de percevoir.

IV. Explication donnée par les idéalistes. — Explication d'Aristote et de St. Thomas d'Aquin. — Nécessité de distinguer deux espèces de changements, les uns purement physiques, les autres psycho-physiques. — Conséquences. — La sensation consciente et la sensation inconsciente. — Théorie psycho-physique de la sensation.

V. Preuve de la théorie. — Les diverses espèces de sons. — Impuissance de la psychologie pure. — Données de la

physiologie et de la physique. — Explication des qualités de grave et d'aigu, d'effilé et de large. — Explication ultérieure de l'intensité. — En quoi consiste le timbre. — Comment se forment les diverses espèces de bruit. — Les sons que nous entendons sont le produit d'autres sons que nous n'entendons pas. — Expérience de la roue de Savart. Les sensations que nous donne la conscience ordinaire sont des composés et des totaux.

VI. L'optique physiologique. — Nécessité d'admettre plusieurs sensations élémentaires. — Il suffit d'en admettre trois. — Preuve fournie par Helmholtz. — Formation des couleurs spectrales. — Formation ultérieure des sensations provoquées par le mélange des couleurs spectrales. — Nouvelles couleurs formées par l'adjonction du noir. — Expériencce de Weahstone. — La conscience n'aperçoit que des totaux.

VII. Difficulté spéciale que présente l'analyse des sensations de l'odorat et du goût. — Il faut séparer l'odeur et la saveur proprement dites des sensations adjointes. — L'excitant propre de l'odorat et du goût. En quoi il consiste. — Conclusion qui se dégage de là quant à la nature des sensations des sens spéciaux.

VIII. Sensations du toucher. — Distinction de deux groupes distincts. — Les sensations des deux groupes sont les mêmes. — Les trois types auxquels ces sensations se ramènent. — Explication de la physiologie pure. — Explication de la psycho-physique. — Expériences de Weber. — Observations de Fick. — Les sensations diverses que nous donne la conscience ordinaire ne diffèrent entre elles que par la vitesse, la grandeur et l'ordre de leurs éléments.

IX. Idée qu'il faut se faire des sens. — La notion de la sensation n'est point celle d'un simple mouvement mécanique. — Elle n'est point davantage celle d'un acte spirituel. — Fausseté de la théorie idéaliste de la conscience. — La simplicité de la sensation n'est qu'apparente. — Classification des cinq sens. — Fonction définitive du monde physique et du monde moral.

I. Attachons-nous à présent à considérer le mouvement engendré par l'ébranlement des nerfs et des centres nerveux. Il est manifeste, dès l'abord, que ce mouvement différencie nettement la vie propre de l'animal de celle de la plante.

En effet la faculté, que possède l'animal, de se déplacer, ne saurait être confondue avec aucune autre fonction vitale. Certes toute vie consiste essentiellement dans un mouvement dont la cause est intérieure, mais il y a une distinction essentielle à faire entre le mouvement vital de la plante, qui demeure fixée au sol, et le mouvement vital de l'animal qui, en se déplaçant, peut adapter lui-même son action à l'action des choses extérieures. Comme l'observe St-Thomas [1]), ici non seulement le mouvement est spontané, mais la vie elle-même est spontanée.

De fait, nous saisissons parfaitement, chez les êtres qui sentent, la substitution qui s'opère, à mesure qu'ils se développent, du mouvement propre aux organismes sentants, au mouvement simplement vital. « Suivant toute vraisemblance, dit très-bien Mgr Mercier, l'enfant au berceau ou même déjà dans le sein de sa mère [2]) est continuellement sujet à des sensations qui lui viennent des excitations du monde extérieur, des contractions de ses muscles ou des changements d'état de ses organes, mais qui ne montent pas jusqu'à la conscience. Ainsi, pour prendre un exemple en

[1]) St-Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, 1a q. 18 art. 3.

[2]) Mercier, *Cours de Psychologie*, p. 100. d'après Preyer, *L'âme de l'enfant*, p. 147.

passant, il est certain que l'enfant nouveau-né n'arrive que par degrés à *regarder*, à plus forte raison à regarder des *objets* et à les discerner. Au début, il voit vaguement, dans le vide ; dans une période plus avancée, il arrive bien que ses yeux soient détournés d'un objet et s'arrêtent sur un autre objet, soient détournés d'une figure, par exemple, pour se fixer sur une bougie allumée ; mais ce n'est que plus tard que s'opère le passage de la vision vague, passive, au regard net et actif, qu'on le voit, par exemple, suivre des yeux et de la tête un objet déplacé lentement devant lui, ou regarder, considérer de lui-même les objets qui sont à sa portée ».

Aussi bien, quoi qu'aient dit les positivistes pour assimiler les deux vies, il est un fait dont ils n'ont pas pu méconnaître la réalité : c'est la présence, en tout organisme sensitif, d'un système plus ou moins compliqué de nerfs et de centres nerveux. Examinez de près la physiologie d'une cellule végétale : ses fonctions sont les mêmes que celles qui constituent la vie propre de la cellule animale. Nutrition, respiration, circulation, tout ce que vous rencontrez dans l'une, vous le rencontrez dans l'autre. Et cependant, sans la vie des sens, point de substance nerveuse qui se forme. Au contraire, chez l'être qui sent, il s'en forme et il s'en forme si bien que, sans elle, sans l'activité qui la caractérise, la vie organique elle-même serait radicalement impossible.

II. Examinons cependant de plus près la différence indéniable que nous venons de signaler entre les deux

espèces d'organismes. Ne faut-il pas dire, avec les positivistes, que cette différence provient uniquement de la diversité des matériaux avec lesquels ces organismes sont constitués?

La question ainsi posée revient en somme à celle de savoir si, oui ou non, l'activité propre des êtres organisés est une activité de la même nature que celle de n'importe quel être matériel; et, en effet, s'il est vrai, comme les positivistes le prétendent, que la vie, à quelque degré qu'on l'envisage, puisse être considérée comme une simple conséquence de la structure des organes au moyen desquels elle fonctionne, il n'y a pas plus de raison d'admettre une différence de nature entre l'être qui vit et l'être qui ne vit pas, qu'il n'y en a d'en admettre une, par exemple, entre un morceau de fer et un morceau de plomb.

Mais les positivistes se trompent du tout au tout en réduisant la distinction qu'il y a entre le vivant et ce qui ne vit pas, à une simple différence d'accidents. Tout corps vivant est le siége d'une fonction qui différencie nettement l'activité organique de celle des êtres non organisés : c'est la fonction de la nutrition.

On s'en assure aisément par ce que nous apprend, à ce sujet, la biologie cellulaire. En effet, on ne saurait confondre le mouvement d'assimilation et de désassimilation de la cellule qui se nourrit avec aucun autre phénomène analogue, qui s'accomplit dans la nature inorganique. Qu'il me suffise de citer encore, à cet égard, les très-claires paroles d'un auteur que la question a beaucoup et justement préoccupé. « Dans nos laboratoires comme au sein de la nature

non vivante, écrit Mgr Mercer [1]), nous voyons deux substances se combiner, de l'hydrogène et de l'oxygène, par exemple, mais c'est pour en former une *autre* qu'elles, une troisième, l'eau, dans le cas pris pour exemple. Lorsqu'un corps composé se décompose, il engendre des éléments *autres* que le composé soumis à l'analyse, la décomposition de l'eau reproduira l'oxygène et l'hydrogène. Mais dans la nutrition de la cellule, il n'en va pas de même. Lorsque la cellule emprunte des matériaux au milieu qui l'entoure, soit au milieu extérieur, soit à la sève ou au sang qui sont, selon l'heureuse expression de Cl. Bernard, le milieu intérieur des êtres vivants, la cellule ne se combine pas avec ces matériaux pour former un troisième produit qui ne serait pas ni ces matériaux, ni la cellule ; non, c'est la cellule elle-même qui *se* les incorpore, *se* les assimile et grâce à cette assimilation, peut *se* développer et *se* diviser ».

Et répondant à une objection de Claude Bernard, [2]) le même auteur ajoute : « On a objecté que l'assimilation du vivant ne diffère pas essentiellement de la formation des cristaux. Mais il n'y a entre les deux phénomènes qu'une ressemblance apparente. En effet, qu'est-ce qu'un cristal ? Un agglomérat plus ou moins considérable de particules homogènes qui, en s'attirant, arrivent à former un édifice régulier ; or quand de nouvelles particules cristallines se déposent dans

[1]) *Cours de Psychologie*, p. 29. La même question se trouve traitée avec plus d'ampleur dans un autre ouvrage du même auteur : *La définition philosophique de la vie* (Bruxelles 1892).

[2]) Cl. Bernard, *La science expérimentale*, p. 173.

la solution, c'est à côté du cristal déjà formé qu'elles vont se placer, et non pas dans les anciennes particules cristallines ; il y a là un phénomène de *juxtaposition de particules* ; il n'y a pas, comme dans la nutrition, un phénomène d'*intussusception* ; on ne voit pas *une* particule ou *une* molécule de cristal s'en incorporer d'autres pour *se* développer elle-même aux dépens de substances étrangères ; ce n'est que dans le règne de la vie que nous voyons une individualité cellulaire ou multicellulaire convertir des substances hétérogènes en *sa* propre substance et par ce processus *s*'accroître, *se* diviser elle-même et *se* multiplier ».

Aussi bien, ce caractère propre de la nutrition, ne fait que confirmer la notion que tous nous nous faisons spontanément de la vie. Le signe ordinaire de la vie, c'est un mouvement sans cause extérieure. Une troupe d'oiseaux qui se lève sur notre passage, un corps qui remonte un courant, un cœur qui bat, un être informe qui entr'ouvre sa coquille au soleil, sont autant de mouvements qui éveillent l'idée de la vie.

Justement, si ce sont ces phénomènes qui l'éveillent, c'est que l'être vivant est un être qui se meut lui-même. « On voit bien, dit encore Mgr Mercier [1]), dans le monde minéral, certains composés chimiques qui tendent à se décomposer, mais on ne voit pas les produits de la décomposition tendre à reconstituer le composé primitif ; on voit bien aussi des corps tendre à se composer, mais on ne voit pas que le composé tende ensuite à se détruire et à se résoudre en ses éléments.

Mercier, *Ibid.*, p. 28.

Les substances minérales tendent donc vers un équilibre stable. — Les êtres vivants au contraire se décomposent sans trève pour se recomposer; le protoplasme vivant ne reste pas deux instants le même et cependant il ne se transforme que pour se reconstituer ensuite tel qu'il était d'abord. La stabilité pour le protoplasme, c'est la mort; sa loi naturelle, c'est l'instabilité ». En d'autres termes, et en raisonnant toujours d'après les données de la biologie cellulaire, non seulement l'organisme est le siége d'une fonction qui différencie son activité de celles des corps non organisés, mais cette fonction qui le différencie est sa fonction première et essentielle. Elle est celle dont toutes les autres dépendent. Toutes celles que l'analyse y découvre en dehors de celle-là, ou bien ont pour mission de la préparer, ou bien en sont le prolongement et la suite.

De fait, telle est la conclusion qui ressort clairement du principe dominant toute la physiologie humaine, je veux dire ce que les physiologistes appellent le principe de la division du travail. Soit un organisme absolument élémentaire, le leucocyte ou globule blanc du sang [1]). Au témoignage des physiologistes on y découvre toutes les propriétés qui caractérisent l'être vivant : 1° l'automatisme ou la spontanéité : le leucocyte exécute des mouvements en l'absence de toute excitation extérieure ; — 2° la contractilité : ces mouvements

[1]) Voyez R. P. Castelein, *Psychologie*, p. 423, d'après Fredericq et Nuel, *Eléments de physiologie humaine*.

spontanés consistent dans l'expression et le retrait de prolongements contractiles; — 3° l'irritabilité : des mouvements énergiques peuvent être provoqués par une excitation extérieure souvent minime; — 4° la respiration : le leucocyte consomme de l'oxygène, brûle le carbone et l'hydrogène dont il est fait et produit de l'anhydride carboniqne et de l'eau; 5° la nutrition : il puise dans le milieu qui l'entoure des particules qu'il incorpore à sa propre substance; — 6° l'excrétion : il rejette au dehors les substances devenues impropres à sa vie; — 7° la reproduction : il est capable de se reproduire ou du moins tout leucocyte provient d'un autre amas de protoplasme semblable à lui-même; — 8° la durée limitée et divisée par phases : il parcourt depuis sa naissance un cycle de phases typiques, toujours dans le même ordre et d'une durée fixe.

Seulement, tantôt la cellule existe à l'état isolé et l'être vivant est un être monocellulaire, un leucocyte ou une amibe, par exemple; tantôt la cellule existe à l'état de groupement avec d'autres cellules, et l'être vivant est une colonie ou un être multicellulaire, par exemple, un homme. Il s'en est suivi une spécialisation des diverses fonctions existant en germe dans la propriété fondamentale de la cellule de se nourrir. Certains organes spéciaux ont été chargés de la fonction de la nutrition; d'autres ont été chargés de la fonction de la circulation; d'autres encore de la fonction de la respiration et ainsi de suite. Et sur ce point encore les physiologistes nous apportent des

faits parfaitement concluants. Soit un organisme très compliqué, par exemple, un organisme humain. L'embryologie nous enseigne que cet organisme n'est aux débuts qu'une simple cellule, et que c'est par des différenciations progressives de la cellule qui va se segmentant, que se forment graduellement tous nos tissus et tous nos organes. Par exemple, à un moment donné de son évolution, l'embryon prend la forme d'un sac à double feuillet, tout à fait comparable au polype, du côté de la structure et des fonctions. Suivant toutes les apparences, les deux feuillets superposés de ce sac engendrent les divers organes des deux vies organiques superposées en nous. Le feuillet externe engendre les organes de la vie sensitive, le feuillet interne les organes de la vie végétative. Ainsi du reste. — Bref, la propriété de la cellule de se nourrir est réellement une propriété fondamentale ou spécifique; elle fait de l'être qui vit un être distinct, autre que celui qui ne vit pas, et, partant, rien n'empêche de rechercher l'origine de la sensation dans le mouvement suscité par l'ébranlement des nerfs et des centres nerveux. Comment expliquer cependant que ce mouvement constitue réellement l'origine de la sensation?

III. Quand un chien, en train de se chauffer près d'un foyer, se lève soudain pour se mettre à l'écart du feu qui l'incommode, nous disons, pour désigner ce phénomène, que le chien sent la chaleur. Il faut considérer de plus près ce que nous entendons par cette expression.

Des mouvements pareils à celui de ce chien qui se déplace parce qu'il a trop chaud, se présentent toutes les fois que nous saisissons, sur le fait, l'aptitude que possède l'animal de sentir. Si, à l'appel de notre voix, notre chien accourt vers nous c'est, disons-nous, qu'il a entendu notre voix. Si soudain il s'arrête, la patte levée et le cou tendu, hypnotisé par la présence d'un gibier c'est, disons-nous, qu'il a flairé le gibier. Que le gibier se lève, que la forme rousse d'un lièvre se dessine aux yeux de notre chien en arrêt, aussitôt nous voyons celui-ci, comme mû par un ressort, bondir en avant à la poursuite du lièvre qui détale. Nous disons alors que notre chien a vu ce lièvre.

Ces divers exemples nous montrent clairement comment les impressions diverses que l'animal éprouve, quand un corps étranger entre de quelque façon en contact avec le sien, peuvent contribuer à former en lui la représentation qu'il en a. L'animal qui sent de quelque façon, soit qu'il voie, soit qu'il entende, soit qu'il manifeste d'une façon quelconque la faculté qu'il a de sentir, nous apparaît, du même coup, comme le sujet d'une perception. L'impression qu'il éprouve se traduit intérieurement à la conscience. De purement passive, qu'elle était tout d'abord, elle devient active. Non seulement l'animal voit, mais il sait qu'il voit et il regarde; non seulement il entend, mais il sait qu'il entend et il écoute; non seulement il odore, mais il sait qu'il odore et il flaire; non seulement il goûte, mais il sait qu'il goûte et il déguste; non seulement il sent, mais il sait qu'il sent, et sa sensation devient active.

Et, en effet, les diverses sensations qu'il éprouve s'associent naturellement entre elles pour former toutes ensembles la perception d'un objet. Car percevoir un objet, c'est cela même; c'est recueillir plusieurs sensations émanant de sens différents, par exemple, la couleur d'une rose, le velouté de sa corolle, le parfum qu'elle répand et les réunir en un même sujet ou objet commun. Un faisceau de propriétés plus ou moins accessibles à nos sens, et dont notre esprit saisit le lien commun dans la substance qui en est le fondement, il n'y a pas autre chose dans l'idée que nous avons des corps. On en trouvera plus loin la preuve tout au long; mais on l'a déjà cette preuve, si l'on songe que le problème de la pensée se réduisant finalement à la sensation, c'est au moyen de la sensation que doivent nécessairement se former toutes les idées qui entrent en nous.

Aussi bien, la présence en l'animal de certains centres nerveux auxquels aboutissent les nerfs des sens externes vient donner une base positive à cette vue à priori. Puisque toutes les sensations éveillées en nous par le contact de notre corps avec les corps extérieurs, aboutissent finalement aux hémisphères cérébraux, sinon directement par l'entremise des nerfs crâniens, du moins indirectement par les parties conductrices de la moëlle, on comprend très bien que les sensations diverses que nous éprouvons s'associent entre elles dans la couche corticale de ces hémisphères, leur centre commun, et que, s'y associant, elles y déterminent la naissance d'une sensation totale,

consciente [1], c'est-à-dire la perception d'un objet.

Soit donc encore une perception éveillée en nous au contact présent d'une chose extérieure. Un certain ébranlement du nerf optique est suscité en nous par l'impression que produisent sur notre rétine les rayons d'un brun rougeâtre émis par un objet qui se trouve devant nous, et nous voyons une table d'acajou. Cela signifie, en terme de physiologie, que les centres supérieurs auxquels le nerf optique aboutit, ont réagi sous le coup de l'impression qui leur a été transmise. Vingt fois cette impression, ou toute autre que nous recevons par l'entremise des nerfs sensitifs, s'est éveillée en moi, au contact présent de la table d'acajou. A présent, quand une quelconque de ces impressions s'éveille en moi, elle trouve toutes frayées les voies de traverse qui la mettent en communication avec les impressions différentes que le contact présent de la table d'acajou tend à susciter, et, partant, je puis, par elle, atteindre un résultat que l'enfant pendant sa vie fœtale, voire même pendant les premiers moments de son existence parmi nous est dans l'impossibilité d'atteindre.

IV. A présent, voyons comment la question se pose en théorie. Quand s'éveille en nous une impression dont nous avons conscience, par exemple celle qu'on disait tout à l'heure, l'impression de froid que j'éprouve quand je pose la main à plat sur cette che-

[1]) Ou je me trompe ou le mot conscience signifie que le sujet sent *avec et à l'unisson* de l'organe impressionné (cum-sentire).

minée de marbre, cette impression ne va pas sans un certain contact de notre corps avec un corps étranger. Quelle importance faut-il attribuer à ce contact ?

Nous retrouvons ici, entre philosophes, la même divergence de vue, que nous avons constatée déjà à propos de la pensée et de la connaissance en général. Suivant les idéalistes, ce contact, ou pour mieux dire l'ébranlement nerveux qu'il provoque, est quelque chose de tout à fait distinct de la sensation proprement dite. S'il est nécessaire, c'est uniquement afin de mettre l'animal mieux à même de percevoir. Il est aisé de s'en assurer par ce qu'on a dit plus haut de leur théorie de la perception sensible. Ce n'est pas l'œil qui, d'après eux, perçoit la lumière et la couleur. Non ; l'œil est un organe, et ce qui constitue le véritable principe de la vision est quelque autre, extérieur et supérieur à tout organe. Si vous voulez rester dans le vrai, il faut dire que le principe de la vision, c'est la vue. Quant à l'œil, il est un simple instrument. Telle une lunette d'approche, par exemple : mes yeux étant trop faibles pour distinguer, de la digue où je me trouve, la | mâture d'un bâteau qui passe au large, je braque ma lunette sur le bâteau et de cette façon j'arrive à distinguer la mâture que tout d'abord je ne distinguais pas. Ainsi en est-il de la vue, faculté spirituelle exerçant son activité par l'organe de la vision, par l'œil. Pareillement, ce n'est pas l'oreille qui, d'après eux perçoit les sons. Non ; l'oreille est un organe, et ce qui constitue le principe de l'audition, considéré en soi, est supérieur à tout organe. Entre l'ouïe qui, elle, entend réellement,

et l'oreille, simple organe par lequel l'activité de l'ouïe s'exerce, il y a de nouveau toute la distance qui sépare un simple instrument, d'une cause réelle et principale. De même que l'œil n'est qu'une longue vue d'une certaine sorte, de même l'oreille n'est qu'un cornet acoustique d'une certaine sorte.

Mais, encore une fois, telle ne saurait être la théorie de ceux qui prétendent chercher l'origine première de nos connaissances dans les fonctions de notre organisme, telle n'est point la nôtre. Avec Aristote et St-Thomas d'Aquin [1], nous tenons qu'il existe deux espèces de changements, les uns purement physiques : tel le changement qui s'opère dans un corps doué d'une certaine température, quand un corps d'une température supérieure lui cède une partie de sa chaleur ; les autres, au contraire, psychophysiques : tel le changement qui s'opère dans le nerf optique, quand il reçoit l'impression que produisent sur lui les rayons colorés. En effet, comme l'observe St-Thomas, bien que recevant leur impression, le nerf ne la subit pas, comme il arrive quand un corps brut reçoit l'impression exercée sur lui par un autre corps. La couleur l'impressionne sans que, pour cela, il soit besoin que lui-même se colore. D'où cette consé-

[1] St-Thomas d'Aquin, *Somme théologique* 1ª q. 78 art. 3. « Est autem duplex immutatio, una naturalis, et alia spiritualis. Naturalis quidem, secundum quod forma immutantis recipitur in immutato secundum esse naturali, sicut calor in calefacto; spiritualis autem, secundum quod forma immutantis recipitur in immutato secundum esse spirituale ut forma coloris in pupilla, quæ non fit per hoc colorata.

quence, qu'il n'y a pas que la notion d'acte qui admette une distinction ; celle de changement ou d'acte matériel en admet une à son tour, et il faut, si l'on veut traduire en termes exacts ce que la réflexion nous suggère à ce sujet, distinguer des changements de deux espèces, les uns physiques et les autres psychophysiques, ou encore, et pourvu qu'on ne perde pas de vue le sens propre du mot changement, des changements matériels et des changements spirituels. Mais dès lors, c'est en vain que les idéalistes, déjà battus sur le terrain de la pensée et de la connaissance en général, prétendraient se raccrocher à la conscience. En effet, une fois posée la distinction qu'on vient de mettre en lumière, la théorie de l'évènement intérieur, par où la conscience débute et qui constitue la sensa- proprement dite, se présente d'elle-même. Cet évènement n'est encore, n'est toujours qu'une conséquence et un résultat. En d'autres termes, nous pouvons parfaitement admettre que, par delà le monde des sensations qu'atteint la conscience ordinaire, l'analyse puisse découvrir un monde obscur de sensations que la conscience ordinaire n'atteint pas. Car, visiblement, la propriété de tomber sous les prises actuelles de la conscience devient une propriété accessoire et qui ne distingue nullement, en elles-mêmes, les sensations qui en sont douées, de celles qui n'en sont pas douées. Toute sensation, que nous en ayons ou non la conscience actuelle, a sa face interne ou intérieure qui la rend apte à devenir consciente. Seulement de même qu'à un certain degré de petitesse, le changement matériel se conçoive encore, bien qu'en soi

il n'existe plus [1]), de même nous concevons encore le changement qui constitue la sensation, alors qu'en soi ce changement n'existe plus. Ce que nous entendons donc par sensation purement externe ou que la conscience n'atteint pas, c'est ce changement mais si petit, si faible, si nul, qu'en soi il n'existe pas, comme inversément nous entendons par sensation interne ou que la conscience atteint, ce même changement, mais ce même changement totalisant en quelque sorte un certain nombre de sensations que la conscience n'atteint pas, et qui, parce qu'il les totalise, a la grandeur, la masse et la consistance voulues pour être et subsister.

De fait, telle est la conclusion à laquelle on arrive quand on prend sur le vif, tel ou tel être que, de nos yeux, nous voyons sentir, et ici encore l'œuvre de la nature n'est ni moins belle ni moins admirable que lorsque, à d'autres endroits, elle nous a fait entrevoir comment nous pensions, et comment nous connaissions. Où notre science fût restée à court, la sienne est parvenue à lever tous les obstacles. — Il était impossible qu'un être simplement vivant atteignît à la perfection propre de la connaissance, et cependant il

[1]) St-Thomas d'Aquin, *De sensu et sensato*, lect. 15. « Corpus mathematicum est divisible in infinitum, in quo consideratur sola ratio quantitatis, in quo nihil est repugnans divisioni infinitæ. Sed corpus naturale, quod consideratur sub tota forma, non potest in infinitum dividi ; quia quando jam ad minimum deducitur statim propter debilitatem virtutis convertitur in aliud ». Cfr. Dupont, *Ontologie*, p. 205. Louvain, 1875.

fallait que les fonctions organiques participassent à la perfection de la connaissance pour que l'animal fût réellement investi de la puissance qui le caractérise. Voyez la simplicité du mécanisme. Quand une impression sensorielle est transmise par le nerf au centre nerveux auquel le nerf aboutit, ce centre réagit sur l'impression reçue et nous avons ce que, en termes de physiologie, on appelle un acte réflexe. Plus complexe ou moins complexe, il n'importe. Ce qui a lieu en tous les cas, c'est une manière de question déterminant une réponse. En langage physiologique, le courant qui de l'extrémité va au centre, détermine un courant inverse allant du centre à l'extrémité. A peu près comme il arrive quand, ayant téléphoné à mon correspondant quel est le prix du grain, le fil me transmet en réponse que le prix a haussé ou qu'il a baissé. Pareillement l'acte réflexe est une sorte de correspondance ; comme on dit vulgairement, l'animal qui entend ou qui voit accomplit un acte de la vie de relation. Entre l'objet qui l'a impressionné et son être qui, mû par cette impression, a réagi, il s'est établi un rapport, un lien ; son être s'est attaché à l'objet, il l'a saisi, il l'a aperçu [1]). — Simple organisme, il est cependant devenu le sujet de ce mode d'activité en apparence irréductible qui est la conscience, et cette difficulté pas plus que celles que nous avons vu tomber déjà, n'a pu arrêter le dessein de la nature de réali-

[1]) Per-cipere, capere, saisir, begrypen, begrif. On remarquera que toutes les langues emploient le même mot pour désigner l'acte originaire et fondamental de la connaissance.

ser l'être à la fois spirituel et corporel qui est l'animal que nous sommes. Non seulement elle a su lier l'idée à l'image et l'image à la sensation, mais, poursuivant jusqu'au bout son œuvre, elle a su lier à la fois l'idée, l'image et la sensation aux mouvements matériels dont notre organisme lui-même est le siége.

V. Nous pouvons vérifier de plus près la théorie que nous venons d'ébaucher. Il suffit, pour cela, de considérer de plus près les diverses sensations dont nous avons conscience. Et tout d'abord, celles d'entre elles qui nous apparaissent, avec le plus d'évidence, comme aptes à former l'une avec l'autre des composés ou des totaux, je veux dire les sensations de l'ouïe. En effet, l'expérience la plus vulgaire nous apprend que les sons ordinaires, sons musicaux ou autres et parmi ces derniers ceux qui composent les variétés innombrables du bruit, son d'un marteau, d'une vitre, d'un morceau de bois, du papier froissé, etc. sont non pas des sons simples, mais des composés de sons.

Livrée aux seules informations de la conscience, la psychologie est manifestement impuissante à expliquer les variations que notre sensation subit; tout ce qu'elle sait, c'est que les différentes espèces de sons se rapprochent plus ou moins l'un de l'autre, sans que personne puisse dire en quoi consiste ce rapprochement; par exemple le timbre, comme le bruit, est une chose qu'on ne définit pas [1]) « Le même *sol*, dit Taine, lorsqu'il est chanté avec la même force

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 177.

par une clarinette, une flûte, un violon, un cor, un basson, s'empreint, selon les divers instruments, d'un caractère spécial ; il est plus perçant dans le violon, plus éclatant dans le cor, plus doux dans la flûte, plus mordant dans la clarinette, plus étouffé dans le basson ». Mais, fait-il justement observer aussitôt après, « tous ces adjectifs ne le définissent pas ; ils indiquent seulement quelque analogie lointaine entre notre impression totale, et les impressions d'une autre nature ; ils sont de simples étiquettes littéraires comme les noms que nous employons à l'endroit des odeurs, lorsque nous disons que l'odeur de l'héliotrope est fine, celle du musc pénétrante, etc. Ces épithètes disent quelque chose de notre sensation, mais fort peu de chose ; en tous cas, elles ne nous disent pas les sensations élémentaires dont notre sensation est construite ».

Voyons cependant ce que l'observation nous enseigne touchant l'ébranlement nerveux qui est la condition de sa naissance. Le lecteur connait la théorie des physiologistes et des physiciens à cet égard. A la suite d'un déplacement très-brusque d'un corps, il se produit dans l'air ambiant une condensation des molécules qui se propage dans toutes les directions sous forme d'onde. Tout de même que, quand on agite l'eau avec un bâton, on voit des ondes se former qui se propagent dans toute la masse liquide. Les ondes aériennes, en pénétrant dans le conduit auditif, frappent le tympan et y déterminent des vibrations ; et ce sont ces vibrations qui, transmises aux nerfs de l'appareil acoustique, donnent naissance à la sensation de son.

Or, les recherches des physiologistes et des physiciens ont démontré que les vibrations sonores sont soumises à certaines lois, et justement ces lois correspondent aux différences des sons entre eux, tellement que, munis de leur théorie, nous pouvons expliquer toutes les variations que notre sensation de son subit.

Et, tout d'abord, nous savons par l'acoustique que les vibrations sonores peuvent être régulières et périodiques, de manière que le mouvement des molécules se reproduise dans des périodes de temps rigoureusement égales. C'est à ce genre de vibrations que correspond la sensation du son musical. Si les vibrations sont irrégulières et non périodiques nous avons la sensation d'un bruit. — A présent, considérons les sons musicaux. Nous savons par l'acoustique que chacune des vibrations qui les composent, a telle longueur d'onde et dure telle fraction de seconde : deux points de vue nouveaux qui nous expliquent deux rapports nouveaux sous lesquels les sons diffèrent. A l'amplitude de la vibration correspond la sensation d'intensité ; à la durée, la sensation de hauteur. — Enfin, une dernière remarque nous permet de nous rendre compte du timbre. « Une même note [1]) chantée par divers instruments, de timbre différent, n'est pas un son simple, mais un composé de sons dont le principal, le même pour tous les instruments, est la note fondamentale, et dont les autres, variables selon les divers instruments, sont des notes supplé-

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 182.

mentaires plus faibles, nommées harmoniques supérieures, constituées par des vibrations deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix fois plus rapides que celles de la note fondamentale. Ainsi, dans le piano, on entend facilement les six premières harmoniques de chaque note, mais non la septième et la neuvième. Le violon, sous l'archet, donne plus facilement les six premières harmoniques, mais les plus aiguës depuis la sixième jusqu'à la dixième y sont très-distinctes . Les tuyaux d'orgue couverts donnent un son creux qui provient de l'isolement des harmoniques impaires. La clarinette donne un son nasal où il n'y a pareillement que des harmoniques impaires, mais où dominent les plus aiguës. D'où il suit que les différences de timbre consistent en l'addition au son fondamental de différentes harmoniques ».

Cela posé, considérons d'abord les sons musicaux. La première qualité, en apparence simple que la conscience y démêle, est ce que nous appelons leur acuité ou leur hauteur. Deux sons produits par le même instrument peuvent être l'un plus aigu, l'autre plus grave. Cela signifie simplement que notre sensation est tantôt composée de sensations élémentaires plus courtes et d'une durée moindre, et que tantôt elle est composée de sensations élémentaires plus longues et d'une durée plus grande, et, en effet, l'observation constate qu'à mesure que le son devient plus aigu, les sensations élémentaires dont notre sensation est construite, tendent à se rapprocher davantage.

Soit un son très grave, par exemple l'octave infé-

rieure de l'orgue [1]. « On s'aperçoit que les sensations élémentaires, quoique formant alors un tout continu, ce qui est nécessaire pour que le son soit musical, y restent cependant distinctes jusqu'à un certain degré ». C'est la remarque déjà faite par Helmholtz [2]. « Plus le son est bas, mieux l'oreille y distingue les pulsations successives de l'air ». Et, en effet, à ce degré de gravité le son « est encore très voisin d'un bourdonnement, c'est à dire d'un simple bruit [3]. On y démêle les sensations élémentaires ; on reconnaît que chacune d'elles comprend un renflement et un abaissement ; on peut remarquer les limites de chacunes d'elles ; ces limites ne sont qu'à demi effacées. Si on la compare à la sensation élémentaire correspondante d'un son plus aigu, elle occupe plus d'étendue dans le temps. De plus, son maximum ou renflement est plus éloigné dans le temps du maximum ou renflement de la suivante. La sensation totale est ainsi composée de molécules plus grosses et de maxima plus espacés. A ce titre, elle est ce qu'on nomme un son large ou grave.

. . . . . .

Maintenant, dans le passage du grave à l'aigu, que deviennent ces sensations élémentaires dont nous avons conscience ? Il est clair que chacune d'elles dure de moins en moins longtemps et que son maximum est de plus en plus voisin du maximum de la

[1]) Taine, *Ibid.* I. p. 179.

[2]) Helmholtz, *Conférences scientifiques* de Bonn. (*Revue des cours scientifiques*, 10 fév. 1867), p. 78.

[3]) Taine, *Ibid.*

suivante; c'est pourquoi elle doit être de moins en moins distincte, et on finira par ne plus apercevoir en elle de maximum ni de minimum; ce qui arrive : à mesure que le son devient plus aigu, le nombre et la pluralité qui apparaissaient encore, quoique voilés, dans le son grave, disparaissent et s'évanouissent tout à fait. La conscience ne distingue plus même vaguement les petites sensations composantes; le son total paraît un et uni. — En même temps, il revêt une nouvelle apparence; il semble aminci et effilé. C'est que les minima plus resserrés et les molécules plus courtes de la sensation occupent moins de temps, quoique en même nombre. Par suite, pour la conscience, nos sensations de son se disposent en pyramide : à la base sont celles de son très grave, composées de sensations élémentaires plus longues et de maxima plus espacés; au sommet sont celles de son très aigu, composées de sensations élémentaires plus brèves et de maxima plus resserrés; c'est pourquoi les sons sont dits les uns plus hauts, les autres plus bas, et se superposent sur une échelle. — D'où l'on voit que les qualités de grave et d'aigu, de haut ou de bas, de large ou d'effilé, de vibrant ou d'uni, par lesquelles nous distinguons les divers sons de la gamme, sont constituées par les degrés de brièveté de la sensation élémentaire et par les degrés de proximité de ses maxima. Ici déjà la qualité se ramène à la quantité ».

Elle s'y ramène également aux autres points de vue. Deux sons également graves ou aigus peuvent être plus ou moins forts ou intenses. La réduction, sur ce point, est toute faite. En effet, nous venons de voir

que chacune des sensations élémentaires dont notre sensation est construite, est composée d'un maximum et d'un minimum. Les divers degrés de force ou d'intensité du son sont donc les divers degrés par lesquels la sensation élémentaire passe de son minimum à son maximum « et l'on sait que ces degrés ont pour condition nécessaire et suffisante les divers degrés de condensation de l'onde aérienne ».

Enfin, une dernière particularité de la sensation éveillée par cette onde, celle que les physiologistes appellent le timbre, nous permet d'expliquer la qualité en apparence irréductible qui différencie notre sensation à ce point de vue. En effet, nous savons que les différences de timbre consistent en l'addition au son fondamental de différentes harmoniques. Mais ces harmoniques ne sont elles-mêmes que des vibrations, semblables à celles qui constituent le son fondamental, mais dont l'acuité est un multiple de la sienne. Les mêmes lois qui s'appliquent au son fondamental s'appliquent donc aux sons complémentaires qui viennent s'y ajouter, en sorte que toutes les qualités quelconques qui différencient les sons entre eux, la hauteur du son, son intensité, son timbre, se réduisent finalement à des différences de degré ou de quantité.

Cela établi, il est facile d'expliquer les sensations de bruit et leurs diversités innombrables [1]. « Sans entrer dans le détail de chacune d'elles, l'acoustique nous montre leur mode général de formation. Comme les sensations des sons musicaux, elles sont des com-

[1]) Taine, *ibid*,, p, 184.

posés. Mais tandis que la sensation de son musical correspond à une suite de vibrations égales en longueur et vitesse, celles du bruit correspondent à une suite de vibrations inégales en vitesse et en longueur; d'où l'on conclut que dans le premier cas les sensations élémentaires sont semblables, et dans le second dissemblables; ce qui explique le nombre infini des sensations de bruit, et l'impossibilité de les grouper, comme celles de son musical, en une seule série; il n'y a pas de limites aux combinaisons des dissemblables; n'ayant pas de rapport fixe entre eux, ils ne produisent que le chaos ».

Ainsi, où la psychologie livrée aux seules informations de la conscience est impuissante, la psychologie, aidée des recherches des physiologistes et des physiciens trouve une explication. Ce qui provoque la sensation de son, c'est l'ébranlement du nerf acoustique ordinairement excité par la vibration de l'air extérieur; toutes les différences des sons entre eux sont une simple conséquence des particularités de cette sensation. D'où cette conséquence, qu'un son que nous entendons est un composé ou un total d'autres sons que nous n'entendons pas. En d'autres termes, l'analyse des sensations de l'ouïe prouve que par delà les sensations qu'atteint la conscience, il en est d'autres que la conscience n'atteint pas.

Et de fait, si simple et si réduite que notre sensation nous paraisse, elle est encore un composé ou total. « Soit une roue [1]) à deux mille dents

[1]) Expériences de Savart. Voyez Taine, *Ibid.*, p. 180 et les auteurs qu'il cite.

qui fait une révolution en une seconde; elle donne deux mille chocs en un seconde et partant deux chocs en une $^1/_{1000}{}^e$ de seconde; si on lui ôte toutes ses dents, sauf deux contigües, les deux chocs qu'elle donnera en tournant de nouveau n'occuperont que $^1/_{1000}{}^e$ de seconde. Or ces deux chocs forment un son déterminé et appréciable. Donc le son qu'elle donne en une seconde, lorsqu'elle est pourvue de toutes ses dents, comprend mille sons pareils, successifs et perceptibles à la conscience. En d'autres termes, la sensation totale qui dure une seconde est formée par une suite continue de mille sensations pareilles qui durent chacune $^1/_{1000}{}^e$ de seconde et qui sont toutes *perceptibles à la conscience*. Mais comme on vient de le voir, chacune de celles-ci comprend elle-même au moins deux sensations élémentaires successives, lesquelles, *isolées*, *ne tombent pas sous la conscience* et ont besoin, pour être perceptibles, de s'agglutiner deux à deux en un total ».

Tels les premiers éléments du son et il est aisé de voir que la même analyse s'applique au bruit: en effet, nous savons que ce qui distingue le son du bruit, c'est que notre sensation est composée tantôt de sensations semblables, tantôt de sensations dissemblables. La notion du bruit est donc essentiellement celle d'un composé, et il est bien clair que nul composé ne peut subsister sans ses composants. — Bref, il en est visiblement de l'observation intérieure à son premier stade, comme il en est de l'observation extérieure à son premier stade : elle ne saisit que des composés. De même que les corps

ordinaires de la nature sont constitués par des éléments plus petits que nos yeux ne saisissent pas, de même les sensations ordinaires dont nous avons conscience, sont des composés de sensations plus petites qui, prises isolément, échappent à nos prises. Elles sont cependant réelles, mais seulement à titre d'éléments. En d'autres termes, et pour achever notre comparaison, considérées à part, et sans la sensation qu'elles contribuent à former, il en est d'elles comme il en est des atomes, éléments premiers des molécules et ultérieurement, par les molécules, des corps de la nature ; si elles subsistent, c'est dans notre pensée seulement ; d'où cette conséquence que nous ne pouvons en avoir l'expérience ; nous pouvons les noter, en vain voudrions-nous les sentir.

VI. A l'analyse des sensations de l'ouïe vient s'ajouter l'analyse des sensations de la vue. — Nous savons par l'optique que ces sensations, tout comme celles de l'ouïe, ont pour condition première de leur naissance, la production de certaines ondes. Ce sont les ondes en lesquelles les physiciens font consister l'action de la lumière. En effet un accroissement de vitesse et une diminution de longueur dans les ondes suffisent, suivant les physiciens, pour déterminer toutes les variations que notre sensation de couleur subit. En raisonnant par analogie avec les sensations de l'ouïe, nous arrivons donc à poser pour les couleurs comme pour les sons, l'existence d'une sensation élémentaire.

Prenons, pour cette sensation, celle qui correspond au point du spectre où les ondes lumineuses

sont les plus lentes, c'est-à-dire, au sommet du rouge [1]). « A mesure que l'on descend dans le spectre, la sensation du rouge diminue; elle passe de son maximum à son minimum. Il y a donc une sensation élémentaire qui décroît à mesure que les ondes deviennent plus courtes et plus rapides. Mais il y en a plus d'une; car s'il n'y en avait qu'une, à mesure qu'on avancerait vers le violet, elle faiblirait avec le raccourcissement et l'accélération croissante des ondes, et le spectre tout entier ne présenterait que des degrés d'intensité du rouge, tandis que, de fait, au minimum apparent du rouge, nous voyons naître une seconde sensation distincte, celle du jaune. Il y a donc au moins deux sensations élémentaires de couleurs. — N'y en a-t-il que deux? S'il n'y en avait que deux, celle du rouge et celle du jaune, par exemple, celle du rouge ayant son maximum au sommet du spectre, et celle du jaune ayant son maximum au centre du jaune, la première décroissant par l'accélération et le raccourcissement des ondes, la seconde décroissant sitôt que la vitesse et la longueur des ondes sont au-dessous ou au-dessus du degré de vitesse et de longueur qui correspond au centre du jaune, on verrait, en descendant le spectre au-dessous de ce centre, le jaune s'affaiblir indéfiniment jusqu'au bout du spectre, sans subir aucun autre changement. Ce qui n'a pas lieu; car, au minimum inférieur du

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 191, d'après Helmholtz, *Physiologische Optik*, 2e partie. Les découvertes des physiciens en optique n'ont pas été moins fécondes pour les psychologues que leurs découvertes en acoustique.

ST MICHA COLLEGE

jaune on voit apparaître une nouvelle sensation distincte, celle du vert. »

Nous arrivons ainsi à poser, au début de la théorie des couleurs, l'action non pas d'une, mais de trois sensations élémentaires. — Pourquoi trois et n'y en a-t-il que trois? Un premier argument nous est fourni par l'analyse du spectre. En effet nous savons par la physique, que toute onde qui se produit, qu'elle soit lumineuse ou sonore, passe insensiblement de son minimum à son maximum et vice-versa. Or en raisonnant d'après cette loi, nous aboutissons logiquement à admettre trois sensations élémentaires, et trois seulement. La « première est à son maximum à peu près au centre du rouge : à mesure que l'on descend vers le violet et que les ondes deviennent plus courtes et plus rapides, son intensité diminue et approche du minimum. — La seconde est à son maximum à peu près au centre du violet : à mesure que l'on remonte vers le rouge et que les ondes deviennent plus longues et plus lentes, son intensité diminue et approche du minimum. — La troisième est à son maximum à peu près au centre du vert ; à mesure que l'on remonte vers le rouge ou que l'on descend vers le violet, c'est à dire à mesure que les ondes deviennnent d'abord plus longues et plus lentes, ensuite plus courtes et plus rapides, son intensité diminue et approche du minimum ».

Il y a plus. A l'analyse du spectre, nous donnant en effet trois sensations distinctes, la première passant insensiblement du maximum au minimum, la seconde du minimum au maximum, la troisième allant d'abord du minimum au maximum, puis du maximum au minimum, vient s'ajouter l'analyse de l'œil. Chaque

rayon qui le traverse, si simple qu'il soit, doit nécessairement y éveiller des sensations foncièrement multiples. En effet « si un rayon simple n'éveillait en lui qu'une seule sensation, elle aurait un maximum, un minimum et des degrés intermédiaires, rien de plus ; et, faute de pouvoir l'opposer à une autre, nous ne la remarquerions pas ; nous n'aurions pas l'idée de couleur ; les ondes lumineuses ne feraient, en croissant ou en décroissant de vitesse et de longueur, que rendre la sensation plus intense ou plus faible ; les objets ne différeraient que par leur teinte plus ou moins foncée ; ils ressembleraient aux diverses parties d'un dessin où toutes les différences sont celles du blanc, du gris et du noir ». C'est en effet ce que l'expérience constate. « Les personnes affectées d'achromatopsie, dit Wecker [1]), ne distinguent que les degrés du clair et du sombre ; elles ne voient les objets que tels qu'ils sont rendus par la photographie ». — Or, en étudiant de près les affections de la vue, on a constaté que certaines personnes n'ont pas la sensation du rouge ; d'autres n'ont pas celles du vert ; en prenant de la santonine on perd pour plusieurs heures la sensation du violet. Bien plus, partant de l'hypothèse des trois sensations, Helmholtz [2]) est parvenu à retirer chacune des sensations composantes, du composé ternaire « où les enfermait le cours ordinaire des choses et où la théorie seule les démêlait. »

[1]) Wecker, *Maladies des yeux*. II, p. 432, cité par Taine, *Ibid*, p. 194.

[2]) Helmholtz. *Physiologische Optik*. p. 369, 370. — Cfr Taine. *Ibid.*, p. 196.

A présent considérons de plus près les sensations élémentaires de couleur; avec elles, nous pouvons construire toutes les autres. D'abord [1], « en figurant par une courbe la croissance et la décroissance que subit chacune d'elles à mesure que l'on descend le spectre, on voit les trois variations différentes de leurs intensités respectives produire les diverses couleurs du spectre ». Par exemple, « les ondes les plus longues et les plus lentes, situées au sommet du spectre, excitent fortement la sensation élémentaire du rouge, et faiblement les deux autres; le produit est la sensation du rouge spectral. Plus bas, au point désigné par le jaune, les ondes, déjà moins longues et moins lentes excitent avec une force moyenne les sensations du rouge et du vert et faiblement celle du violet; nous avons alors le jaune spectral ». Ainsi de suite.

Cette première construction étant faite, il est aisé d'en faire une seconde, ultérieure : il suffit de comparer la distance qui sépare deux couleurs du spectre à la distance moyenne qui sépare deux couleurs dites complémentaires. On constate en effet par l'analyse que « plus leur distance surpasse la distance moyenne et approche de l'écartement extrême, plus la couleur produite par le mélange est voisine du pourpre qui est produit par l'écartement extrême; au contraire, plus elle reste au-dessous de la distance moyenne et approche de l'écartement nul, plus la couleur produite par le mélange est voisine de la couleur intermédiaire, dans laquelle l'écartement de deux couleurs spectrales composantes est nul ».

Enfin, et pour achever de construire toutes les

[1] Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 196.

variétés de couleur que nous percevons, il suffit de la combinaison des couleurs précédentes avec le noir, c'est-à-dire, en somme qu'il suffit encore des sensations primitives dont les couleurs spectrales sont issues. Car le noir n'est pas une couleur; il n'est point, comme les autres couleurs, une sensation définie de lumière, mais bien plutôt « le manque ou le minimum de toute sensation de lumière en un point donné et à un moment donné quand on compare ce point et ce moment à d'autres où la sensation de lumière est présente ». Et, en effet, « on constate par l'analyse prismatique que le gris est identique au blanc, le brun au jaune, le rouge-brun au rouge, le vert olive au vert quand le blanc, le jaune, le rouge, le vert sont faiblement lumineux. »

Ainsi, sur ce point encore, les données de la physiologie et de la physique nous permettent de trouver une explication que nous eussions en vain cherché sans leur aide. Les couleurs que nous voyons, de même que les sons que nous entendons, sont des composés, et de nouveau nous saisissons, par delà les sensations que la conscience atteint, la présence d'autres sensations que la conscience n'atteint pas.

A la vérité, ici s'arrête notre science. Nous ne pouvons pas, ainsi que nous l'avons fait pour les sensations de l'ouïe, remonter par l'analyse jusqu'à ces sensations primitives mêmes. Le nombre de vibrations lumineuses qui se succèdent en une seconde, même à l'endroit du spectre où elles se succèdent le plus lentement, est trop énorme pour que nous puissions arriver à des expériences aussi significatives que celles de la roue de Savart. Mais pour insaisis-

sables qu'elles soient, ces sensations n'en sont pas moins réelles. En effet « nous savons par les expériences de Wheatstone qu'une lumière comme celle de l'étincelle électrique suffit pour produire une sensation sur la rétine; que cette lumière est, pour ainsi dire, instantanée; qu'elle dure moins d'un millionnième de seconde; qu'ainsi une sensation de lumière qui dure une seconde est composée au moins d'un million de sensations successives. Le nombre n'a pu en être fixé; il est probablement beaucoup plus grand; peut-être, pour l'ondulation éthérée comme pour l'ondulation aérienne, il suffit de deux vibrations successives pour produire une sensation perceptible encore à la conscience; en ce cas, la plus courte sensation de lumière perceptible à la conscience serait composée, comme la plus courte sensation de son perceptible à la conscience, de deux sensations élémentaires imperceptibles à la conscience et douées chacune d'un maximum, d'un minimum et d'intermédiaire. — Sans pousser l'induction si loin le cas de l'étincelle électrique montre que la sensation de lumière, comme la sensation d'un son très aigu, est composée d'une suite continue de sensations très nombreuses, successives et semblables qui, pour nous, forment un bloc indécomposable et simple. Nouvelle preuve du travail sourd qui se passe au plus profond de notre être, hors des prises de notre conscience, et nouvel exemple des combinaisons latentes, compliquées, innombrables dont nous n'apercevons que les totaux ou les effets ».

VII. Il ne faut point s'attendre à une réduction

aussi avancée en ce qui concerne les sensations de l'odorat et du goût. Tout ce qu'on peut souhaiter désormais, ce sont certaines vérifications indirectes, du genre de celle qu'on a eue en dernier lieu pour les sensations de la vue. En effet, s'il existe encore des organes spéciaux par lesquels nous sentons, il n'existe plus d'agent extérieur spécial en rapport avec ces organes. Impossible de nous faire une idée précise de l'événement physique qui est cause de l'ébranlement du nerf. Nos traités de physique, qui contiennent de longs chapitres sur le son et la lumière, sont absolument muets sur l'action propre et spéciale de cet événement-là. Et, cependant, de ce seul fait, qu'il existe un organe spécial par lequel nous sentons, on peut indirectement conclure à la composition des sensations éveillées par son intermédiaire.

Pour cela, précisons tout d'abord quelles sont ces sensations. En effet, un grand nombre des sensations que nous attribuons à l'odorat n'appartiennent pas exclusivement à ce sens ; les nerfs olfactifs n'y contribuent que pour une part ; une autre part revient aux nerfs du goût et du toucher [1]). C'est ainsi qu' « on doit diviser en deux, toute sensation d'odeur piquante : elle renferme une sensation de tact nasal et peut-être n'est-elle rien d'autre : telle l'odeur d'ammoniaque qui est surtout un picotement comme en transmettent les nerfs non spéciaux ; l'ammoniaque en vapeur en produit un pareil sur la conjonctive. Ce picotement pourrait subsister quand même la sensation d'odeur

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 203.

proprement dite serait abolie ; certaines personnes, après avoir beaucoup prisé, deviennent insensibles aux parfums et à la fétidité, et cependant prisent toujours, parce qu'elles sentent encore le picotement du tabac ». Une remarque analogue s'applique aux sensations d'odeur appétissante ou nauséabonde, lesquelles se compliquent vraisemblablement d'une action des nerfs profonds du canal alimentaire, et aux sensations d'odeur fraîche ou suffocante, ces dernières provoquées en partie par un état spécial des voies respiratoires.

Pareillement, en ce qui concerne le goût, nombre de sensations que nous y rapportons sont, en partie, provoquées par des nerfs autres que les nerfs gustatifs. « D'abord, en beaucoup de cas, comme l'arrière-bouche communique avec le nez, le nerf olfactif fonctionne en même temps que les nerfs gustatifs. » A preuve, l'une ou l'autre de ces expériences que tout le monde a pu faire. « Vos yeux et vos narines étant fermés, faites déposer successivement sur votre langue diverses espèces de crêmes aromatiques, l'une avec de la vanille, l'autre avec du café, etc. ; vous ne percevez dans tous les cas qu'une saveur douce et sucrée, sans pouvoir jamais discerner les diverses substances employées ». En d'autres cas, l'action des nerfs gustatifs se complique d'une action des nerfs tactiles ; c'est le cas pour les saveurs âcres et irritantes ; « elles sont les sensations du tact, et non du goût. »

Il faut donc au préalable, séparer les sensations à étudier de toutes les sensations adjointes ; considérer

uniquement les sensations d'odeur ou de saveur proprement dites, c'est-à-dire, en ce qui concerne l'odeur, les diverses variétés de la sensation du parfumé ou du fétide, en ce qui concerne la saveur, les diverses variétés de la sensation du sucré ou de l'amer. Ainsi délimitées, les sensations d'odeur et de saveur se trouvent réellement réduites à l'action du nerf spécial qui les provoque.

A présent, considérons de plus près cette action. Bien que, sur ce point nous en soyons forcément réduits à des conjectures, tout nous dit que les sensations qu'elle éveille se prolongent beaucoup au-delà des prises de la conscience[1]. En effet « un corps n'a de saveur que s'il est en dissolution ; il a plus de saveur, s'il est remué et pressé sur la membrane gustative ; il faut de plus que cette membrane ne soit pas sèche, ni glacée par l'air froid. Enfin les nerfs gustatifs sont probablement protégés par une membrane colloïde, perméable, comme tous les colloïdes, aux substances non colloïdes, presque imperméable aux colloïdes, d'où il arrive que les substances colloïdes n'ont pas de saveur, et que les substances non colloïdes en ont une. Tous ces faits conduisent à cette conclusion que les molécules dissoutes du corps sapide pénètrent dans le tissu de la langue jusqu'au contact de ses papilles nerveuses, et que là, sous l'influence de la chaleur animale, elles forment avec nos liquides secrétés une *combinaison chimique*, variable avec la variation de ces liquides. — Pareillement un corps n'a d'odeur que

[1]) Taine, *Ibid*, p. 208.

s'il est à l'état gazeux : il faut en outre que la membrane pituitaire ne soit pas sèche ; de plus, on a constaté, que, pour être odorant, un gaz doit se combiner sur la membrane pituitaire avec l'oxygène. Tous ces faits conduisent à une même conclusion : c'est que les molécules du gaz se dissolvent dans l'humidité de la membrane pituitaire au contact des filets olfactifs, et là forment une *combinaison chimique* avec l'oxygène de l'air. — En sorte que l'action du nerf olfactif, comme celle des nerfs gustatifs, semble avoir une combinaison chimique pour antécédent immédiat.

Or, qu'est-ce qu'une combinaison chimique ? Les chimistes répondent qu'un corps homogène est composé de molécules toutes semblables et extraordinairement petites ; que chacune d'elles, si le corps n'est pas simple, est elle-même composée de plusieurs atomes différents, beaucoup plus petits encore, et situés les uns par rapport aux autres de façon à demeurer en équilibre ; qu'une combinaison chimique s'opère lorsque la molécule, recevant un atome d'une autre espèce, passe à un autre état d'équilibre ; qu'en ce cas les atomes quittent leurs positions respectives pour en prendre de nouvelles ; que ces déplacements d'atomes, s'opérant à des distances extrêmement petites, sont extrêmement petits ; que, ces atomes étant prodigieusement petits, on est obligé, pour expliquer leur force active, de leur attribuer, quand ils se déplacent, des vitesses prodigieusement grandes, et que partant chaque combinaison chimique distincte est constituée par un système distinct de déplacements prodigieusement petits et rapides dont nous ne pou-

vons aujourd'hui indiquer les éléments ni préciser le type ».

Tel est l'antécédent immédiat de l'action de chaque filet olfactif ou gustatif, et il est impossible de ne pas voir la conclusion qui se dégage de là quant aux sensations que cette action éveille. » Une molécule arrive au contact d'une fibrille olfactive ou d'une papille gustative ; il se produit dans la molécule un système de mouvements atomiques, et dans la fibrille une action correspondante suit ; une seconde molécule semblable arrive au même point ; un second système semblable de mouvements atomiques se produit et dans la même fibrille une action, une seconde action correspondante toute semblable suit. Les deux actions nerveuses semblables ont éveillé deux actions cérébrales semblables et deux sensations élémentaires semblables. Mais le nombre de ces sensations, de ces actions et de ces systèmes de mouvements qui se succèdent en une seconde est énorme, et la sensation totale d'odeur ou de saveur, comme la sensation totale de couleur, n'est que la somme de toutes les sensations élémentaires successives dont la suite occupe un certain temps. »

Ainsi, nous n'avons même pas besoin de recourir aux preuves plus complètes fournies par l'acoustique et par l'optique. N'eussions-nous, pour appuyer notre théorie, que les seules sensations des sens spéciaux, qu'encore nous devrions conclure que chaque sensation, qui arrive à la conscience, est un composé de sensations élémentaires, que la conscience n'atteint pas. Car, l'analyse que nous venons de faire du fonction-

nement des nerfs olfactifs et gustatifs, s'applique également à tout autre nerf qui, comme ceux-ci, est spécialement construit en vue de tel ou tel événement extérieur donné. En effet, tous ces événements, bien que divers en apparence, se réduisent au fond à un événement unique. L'unité des forces physiques, toutes réductibles au mouvement, est une thèse qui s'affirme davantage au fur et à mesure qu'avancent les recherches des physiciens. L'action des nerfs de chacun des sens spéciaux, doit donc, elle aussi, être considérée comme une action unique, mais susceptible de rythmes différents, conclusion que l'expérience confirme du reste, puisque, comme chacun sait, un seul et même événement extérieur, un coup de poing, par exemple, éveillera suivant le nerf excité, ici une sensation de lumière, là une sensation de bruissement ou de bourdonnement, plus loin une sensation de pure douleur. En sorte que, nous pouvons conclure, de ce que nous avons constaté pour un sens spécial, à ce qui se passedans les autres sens spéciaux, et que, pour ces sensations du moins, il n'y a pas de doute que l'événement que la conscience atteint soit le résultat d'un autre que la conscience n'atteint pas.

VIII. Restent les sensations du toucher dont la fonction, comme le mot le dit, est non pas celle d'un sens spécial, mais celle d'un sens général ; en effet, un certain tact ou contact est nécessaire à l'action de chacun des sens. Et tout de suite le lecteur voit la difficulté nouvelle que notre analyse rencontre. Bien que les sensations qu'il s'agit d'expliquer, soient plus

spécialement éveillées par les papilles nerveuses qui se trouvent dans le derme, elles sont éveillées d'une certaine manière, par toutes les extrémités nerveuses, où qu'elles se trouvent. Mais dès lors, la base que nous avions trouvée pour étudier les sensations des sens spéciaux, est une base qui nous manque. Nous ne nous trouvons plus ici en présence d'un organe spécialement construit en vue de tel ou de tel événement extérieur déterminé. Par suite, c'est en vain que, pour suppléer à la connaissance qui nous manque de cet événement, nous voudrions nous appuyer sur l'action de cet organe. Et cependant, par cela seul que nous sentons plus spécialement par les papilles nerveuses de la peau, nous pouvons nous convaincre que nos sensations sont des composés ou des totaux.

Le lecteur sait ce qu'il éprouve quand il touche un objet. Une impression de contact qui, si le contact s'accentue, devient pression. Contact et pression peuvent éveiller une impression de chaud ou de froid. Ajoutez l'impression de douleur, et vous aurez noté toutes les impressions que nous éprouvons par le toucher. Du moins aurez-vous noté les trois chefs principaux auxquels, suivant la conscience ordinaire, toutes ses impressions se ramènent. Montrons tout d'abord que ces trois espèces d'impressions prennent naissance, non seulement dans les extrémités nerveuses du derme, mais encore, d'une manière générale, dans toutes les extrémités nerveuses qui se trouvent dans notre corps.

A cet égard, Taine cite à bon droit les documents recueillis par l'étude des paralysies partielles. En

effet, ces documents montrent clairement qu'il existe deux groupes distincts de sensations tactiles, le premier comprenant les sensations des muscles, le second comprenant celles de la peau. L'un et l'autre peuvent être abolis par la paralysie ; mais l'observation des malades a montré que l'abolition de l'un d'entre eux n'entraîne pas nécessairement l'abolition de l'autre. Par exemple, certains malades ont complètement perdu la sensibilité musculaire [1]). « Dès qu'ils cessent de voir leurs membres, ils n'ont plus conscience de leur position, ni même de leur existence. Au lit, ils les perdent pour ainsi dire et sont obligés d'aller à leur recherche, ne sachant plus où ils sont. Ils font parfois effort pour étendre ou fléchir un membre déjà étendu ou fléchi. Ont-ils fait un mouvement, ils en ignorent l'étendue et souvent ne savent pas s'il a eu lieu. Si, lorsqu'ils ont eu l'intention d'en exécuter un, on les empêche, c'est tout à fait à leur insu, et ils croient l'avoir exécuté parce qu'ils en ont eu la volonté. On leur communique des mouvements passifs à l'aide d'un appareil électrique, sans qu'ils le soupçonnent. Leurs membres leur semblent privés de pesanteur. Qu'on leur plonge la main dans l'eau, ils savent que c'est un liquide à cause de l'impression cutanée, mais en agitant la main ils n'éprouvent pas cette molle résistance qui fournit la notion de fluidité aqueuse, et ils ne savent s'ils se remuent dans l'air ou dans l'eau. La pression, le pincement, le massage des muscles ne donnent lieu chez eux à aucune sensation distincte. Ils ne

[1]) Axenfeld, *Des névroses*, p. 339, d'après Taine, *Ibid.* p. 215.

perçoivent plus le passage d'un courant électrique. On peut impunément leur enfoncer un instrument piquant dans les chairs, à condition, bien entendu, qu'ils n'en soient pas avertis par la sensibilité persistante de la peau ». Et cependant ces mêmes malades ont conservé intacte la sensibilité de la peau ; ils peuvent très-bien apprécier les impressions cutanées de chatouillement, de contract, de pression passive, de température et de doulenr superficielle.

Chez d'autres malades, se présente le phénomène inverse ; ils peuvent encore apprécier très-bien l'état de leur peau, mais ne peuvent plus apprécier l'état de leurs muscles. Un ouvrier cité par Landry [1]) « avait les doigts et les mains insensibles à toute impression de contact de douleur et de température ; mais chez lui les sensations musculaires étaient intactes. Si, après lui avoir fermé les yeux, on lui plaçait un objet volumineux dans la main, il s'étonnait de ne pouvoir la fermer ; il avait la sensation d'une résistance, mais rien de plus ; il ne pouvait rien dire de l'objet, quelles étaient sa forme, sa grandeur, son espèce, s'il était froid ou chaud, piquant ou émoussé, ni même s'il y en avait un. On lui attacha avec un lacet et sans le prévenir, un poids d'un kilogramme au poignet ; il supposa qu'on lui tirait le bras ».

Voilà donc deux groupes de sensations éveillées par deux groupes de nerfs parfaitement distincts, aussi distincts que ceux du bras et de la jambe, par

[1]) Landry, *Traité des paralysies*, I, 195, 192, 199 d'après Taine, *Ibid*, p. 217.

exemple. Et cependant, dans chacun des deux groupes, ce sont les mêmes sensations que nous rencontrons. L'aspect qu'elles revètent, au regard de la conscience est le même. Elles sont, dans tous les cas, des impressions de contact ou de pression, de froid ou de chaud, de plaisir ou de douleur. « Considérez tour à tour, dit Taine, les innombrables sensations internes, agréables, pénibles ou indifférentes de la vie organique, celles qui constituent la faim, la soif et la plénitude, celles qui accompagnent la digestion, la respiration, la circulation, l'accouplement ou l'émission de la voix, celles que développent le vin, les médicaments, les diverses substances introduites dans la circulation, outre cela toutes les sensations spontanées, picotements, démangeaisons, frissons, toutes les douleurs variées et difficiles à définir qui servent de symptômes dans les maladies, toutes les sensations de tact spécial et plus délicat, comme celles qu'on rencontre à la conjonctive, sur la langue et dans l'intérieur des narines, toutes les sensations de tact général et émoussé, comme on en trouve à la surface d'une plaie d'amputation récente. Vous y verrez des sensations de contact, de froid ou de chaud, de plaisir ou de douleur, plus ou moins obscures, plus ou moins mal délimitées, plus ou moins irradiées, les mêmes en somme, mais diversifiées par leur emplacement, l'ordre de leurs phases et le degré de leur intensité ».

A présent, revenons aux sensations tactiles. On a distingué parmi elles des sensations de trois espèces : celles de contact, celles de froid et de chaud, celles

de douleur. L'expérience des maladies de la sensibilité générale prouve que ce sont là en effet des types distincts. Chacun d'eux peut être aboli isolément, les deux autres étant conservés [1]). — « En certains cas, la sensation de douleur est seule abolie. Les malades peuvent éprouver encore les autres sensations cutanées, celles de chaleur, de contact, de chatouillement, reconnaître l'attouchement d'un doigt, le frottement d'une barbe à plume, le contact d'une épingle ; mais, si au même endroit on enfonce l'épingle, la douleur ne se produit pas. « Je sens bien, dit l'un deux, que vous me piquez, que vous me pincez, mais vous ne me faites pas de mal. » Cela va si loin que parfois l'application d'un cautère rougi à blanc ne provoque aucune douleur. A l'hôpital Saint-Antoine, une jeune fille hystérique, ayant pris dans sa main une boule d'eau bouillante, ne s'aperçut que plus tard de grosses cloches levées sur sa main. — Chez d'autres malades, la sensation de chaleur ou de froid est la seule qui manque. « Je sens, dit alors le malade, la forme et la consistance du corps qui me touche, mais je ne saurais dire s'il est chaud ou froid. » — Chez d'autres enfin, la sensation de contact disparaît seule. Par exemple, le malade ne sent pas les petits corps qu'on lui met entre les extrémités de deux doigts ; cependant, dans les mêmes points, les piqûres, même les plus superficielles, sont très bien senties. » — D'autre part, chaque type de sensation peut subsister seul, les deux autres étant abolis. Certains malades, qui n'éprouvent plus les

[1]) Taine, *Ibid*, p. 221.

sensations de douleur ni de température, éprouvent encore sur les mêmes points celles de contact. D'autres, plus nombreux, n'éprouvent plus les sensations de douleur et de contact, mais seulement celles de température. D'autres enfin, qui éprouvent encore celles de douleur, n'éprouvent plus celles de température et de contact. Il est clair que chacun des trois types de sensation a des conditions propres qui, étant abolies ou conservées isolément, entraînent son abolition isolée ou sa conservation isolée ».

Maintenant quelles sont les conditions? Certains physiologistes ont voulu les expliquer par la présence de trois sortes de nerfs. C'est l'explication de la physiologie pure : elle est soutenue par Landry, Brown-Séquard, Lhuys. Mais, ainsi que l'observe Taine, l'hypothèse de trois sortes de nerfs est une hypothèse purement gratuite : « nulle vivisection, nulle observation micrographique n'est venue la confirmer ». Il faut donc en choisir une autre. Laquelle? L'hypothèse psychophysique, celle qui a recours, non pas à la différence matérielle des nerfs, mais à la différence des rythmes de l'action nerveuse. En effet, si rien ne prouve qu'il existe trois espèces de nerfs, tout prouve au contraire qu'il existe trois rythmes spéciaux de l'action nerveuse.

A cet égard, Taine cite à bon droit les expériences de Weber [1]). « Trempez dans l'eau froide un gros tronc nerveux, le nerf cubital, par exemple, à l'endroit

[1]) Taine, *Ibid*,. p. 224, d'après Weber, Tastsinn dans le *Handbuch der Physiologie* de Rud. Wagner.

où il fait saillie entre les deux os du coude; selon une loi bien connue, vous reportez dans l'avant-bras et dans les deux derniers doigts de la main la sensation que l'action nerveuse située aux environs du coude vous fait éprouver; or, cette sensation n'est point celle du froid; vous n'éprouvez que de la douleur. Par conséquent, lorsque vous avez une sensation de froid, ce n'est point l'action immédiate du froid sur le nerf qui vous la donne; car tout à l'heure vous ne l'avez point eue, lorsque le froid agissait immédiatement sur le nerf cubital. Pour que vous l'ayez, il faut que le froid agisse indirectement, c'est-à-dire à travers certains alentours du nerf, certains organes disposés pour cela; ce sont eux qui agissent immédiatement sur le nerf; le froid les modifie et *leur modification imprime au nerf un type spécial d'action qui éveille en nous la sensation spéciale de froid* ». — Même conclusion si l'on opère sur la sensation de pression. « Pressez avec le doigt le nerf cubital entre les deux os du coude; vous n'éprouverez pas dans les doigts et dans l'avant-bras une sensation de pression, mais une sensation de douleur sourde. Partant, la sensation de pression et le discernement de ses degrés si nombreux et si différents ne sont possibles, que lorsque la pression agit sur les organes du tact, et à travers eux, sur les extrémités des nerfs tactiles ; cette sensation ne naît point quand les nerfs tactiles sont directement comprimés ». En d'autres termes, la sensation de pression a pour condition, non pas la pression du nerf, mais une certaine modification que les agents extérieurs impriment aux

alentours du nerf, soit aux tubes qui le contiennent, soit au sang qui le baigne, soit à tout autre de ses accompagnements intérieurs.

Non-seulement les faits plaident en faveur d'une simple différence des rythmes, mais en poussant plus loin les expériences, nous pouvons arriver à nous faire une idée de la différence de ces rythmes. Comme tous les mouvements, les sensations qui constituent l'activité du toucher, ne diffèrent entre elles que par la vitesse, la grandeur et l'ordre de leurs éléments. Et tout d'abord [1]) « plus on s'approche d'une sensation vraiment élémentaire, plus la différence entre la sensation de température et celle d'un excitant mécanique semble s'évanouir. Par exemple, on distingue à peine la piqûre d'une fine aiguille et l'attouchement d'une étincelle de feu». — Autre preuve : «on sait que, portées à un certain degré, les sensations de chaleur et de froid, comme celles de pression, se changent en douleur pure». — Enfin «posez sur la peau un corps mauvais conducteur, par exemple, un papier percé d'un trou de deux à cinq millimètres de diamètre ; à travers ce trou touchez la peau, tantôt avec un excitant mécanique, comme une pointe de bois, un pinceau ou un flocon de laine, tantôt avec un excitant calorifique, comme le rayonnement d'un morceau de métal échauffé; les deux sensations, ainsi limitées à ce minimum d'éléments nerveux, sont si semblables que très-souvent le patient juge que celle du contact est une sensation de chaleur et que celle

[1]) Taine, *Ibid.*, p. 227 d'après les observations de Fick.

de chaleur est une sensation de contact. — Au contraire, lorsque les éléments nerveux sont en grand nombre, c'est-à-dire lorsque'un large morceau de peau subit les mêmes épreuves, la même confusion n'a pas lieu. » Bref, tout nous dit que les sensations tactiles ont leur source dans l'ébranlement du nerf et qu'elles n'ont point d'autre source.

Ainsi nous n'avons même pas besoin des sensations des nerfs spéciaux. Il nous suffit d'opérer sur les phénomènes de la sensibilité générale, je veux dire sur les sensations susceptibles d'être éveillées non par l'action d'un nerf en particulier, mais, d'une manière générale, par l'action de tous les nerfs. Réduits à ce minimum d'éléments utiles pour vérifier notre théorie, n'ayant plus ni le secours qui nous est fourni par les données de la physique sur l'action propre de l'excitant du nerf, ni le secours qui nous est fourni par les données de la physiologie sur l'action propre du nerf excité, encore pouvons-nous conclure que cette théorie est exacte. Elle est exacte parce qu'elle fait régner l'ordre et la lumière, là où sa rivale ne laisse que l'obscurité et le chaos. Alors que, sans elle, nous en serions réduits à l'affirmation brute de différences indéfinissables, nous arrivons, grâce à elle, à définir, avec précision, les diverses espèces de sensations qui sont comme les types auxquels se ramènent toutes les autres, et auxquelles toutes les autres peuvent en effet se ramener.

IX. Nous pouvons, à présent nous faire une idée précise de chacun de nos sens. Il faut laisser de côté

les expressions de force simple ou spirituelle et autres analogues qui signifient que le sens, pris en lui-même, est distinct de l'organe par lequel il opère. Elles sont bonnes seulement à titre d'expressions purement verbales, pour noter les distinctions que notre esprit conçoit entre les facteurs de la vie animale et ceux de la vie simplement végétative, mais ne répondent nullement à ce que le sens est en lui-même et dans la réalité. Tout ce que l'observation nous révèle à ce sujet, c'est un système de déplacements moléculaires se traduisant intérieurement par un système correspondant de sensations, et ce que nous appelons un sens n'est pas autre chose, pris en soi, qu'une forme de cette traduction.

Non pas, qu'on veuille bien le remarquer, que nous niions que la sensation considérée en soi, soit un phénomène distinct de l'action du nerf qui la provoque. Nous sommes pleinement d'accord avec les idéalistes pour soutenir qu'un phénomène de conscience, ne saurait être assimilé à un simple mouvement. Aussi bien, notre théorie admet parfaitement la réalité de cette distinction. Non seulement elle l'admet, mais elle l'exige. Car la notion d'un simple mouvement n'est point celle d'un acte ou action. Elle n'implique point l'existence d'un être en lequel le mouvement s'accomplit. Elle est une notion de pure mathématique, et il y a une distinction essentielle à faire entre le corps mathématique et le corps réel. Au contraire, c'est un corps réel qui, dans notre théorie, est le siège de la conscience. La vibration nerveuse est une vibration vitale. Seul cet être

subsistant en soi, qui est l'animal vivant, est en état de nous faire constater le mouvement qu'elle implique. Elle est donc manifestement quelque chose autre que ce que désigne la notion d'un mouvement, sans plus. Objectera-t-on qu'elle n'est cependant qu'un mouvement d'une certaine sorte et que, partant, entre l'être en qui elle s'accomplit et les simples êtres matériels, la différence n'est pas absolue? Nous en tombons d'accord. Suivant notre théorie, l'animal n'est point, comme l'homme, un composé de corps et d'esprit. Ce n'est point assez de la simple sensation pour que nous concluions à la spiritualité de l'âme. Mais nous faisons remarquer que la séparation absolue posée, par la psychologie de Descartes, entre le domaine du conscient et celui de l'inconscient, n'est justifiée par rien. Quantité de phénomènes vitaux qui passent habituellement inaperçus et qui, à ce titre, sont relégués dans le domaine exclusif de l'inconscient, peuvent entrer dans le champ de la conscience. Tels sont, par exemple, les phénomènes de la nutrition. Si la digestion est laborieuse, nous nous rendons fort bien compte, au malaise que nous éprouvons, du travail qui s'opère en nous. Inversément quantité de phénomènes qui sont habituellement remarqués et qui, à ce titre, sont des phénomènes conscients, peuvent accidentellement se trouver relégués dans le domaine de l'inconscient. Telles sont les sensations inconscientes proprement dites. Quantité d'exemples que le lecteur trouvera sans peine, celui du meunier qui, semble-t-il, n'entend plus le bruit de son moulin et qui cependant, au premier arrêt, s'éveille en sursaut, celui du pro-

fesseur qui, semble-t-il, ne voit plus le marronnier planté devant une fenêtre de la classe et qui, cependant, le jour où le marronnier a disparu, se trouve interloqué, permettront de mettre cette vérité hors de doute. En analysant bien, on trouvera que l'inconscience apparente n'est jamais qu'une conscience plus ou moins obscure qui, par son obscurité même, tranche plus ou moins nettement sur la conscience plus claire, dont la sensation est accompagnée ordinairement.

Qu'on ne dise donc pas, que notre théorie méconnaît une distinction qui est dans la nature des choses : autant et mieux que l'idéalisme, elle la sauvegarde et la défend. Mais où elle s'écarte absolument de l'idéalisme, c'est quand on prétend voir dans le sens un principe immatériel. Nous croyons fausse une pareille théorie et si nous ne nous trompons, notre minutieuse analyse en a péremptoirement démontré la fausseté. En effet, au lieu que le sens nous soit apparu comme un principe extérieur et supérieur aux organes, nous avons vu que son unique rôle et sa véritable fonction est de révéler intérieurement au sens intime ou à la conscience, les modifications que l'organe reçoit des corps intérieurs. Nous avons pu ainsi pousser la psychologie au-delà des limites auxquelles elle s'arrête d'ordinaire, faire comme les chimistes qui, opérant sur les corps auxquels s'arrêtent les recherches des physiciens, vont plus loin que ceux-ci, et montrent que toutes les différences des corps physiques proviennent des combinaisons diverses de leurs éléments. De même, en se plaçant à notre point de vue,

on voit que, si dissemblables que les sensations paraissent si nous comparons entre elles les sensations diverses d'un même sens, et *a fortiori*, si nous comparons entre elles les sensations de deux sens distincts, elles ne sont cependant point irréductibles puisque, comme les corps chimiques, elles ne diffèrent en réalité que par la durée, la proximité, la grandeur et le nombre de leurs éléments.

Il n'y a donc rien d'immatériel dans l'être qui en nous sent. Nos cinq sens sont simplement cinq formes diverses de l'activité nerveuse qui, comme autant de langues d'une certaine sorte, traduisent, au regard de la conscience, les évènements extérieurs avec lesquels notre corps entre en contact. Que si, suivant la conception que nous nous en faisons, ces cinq formes de l'activité nerveuse constituent autant de puissances distinctes, il ne faut voir là qu'une conséquence des organes divers par lesquels cette activité s'exerce. Tantôt, en effet, cet organe est spécial, construit en vue d'un évènement extérieur donné, à l'exclusion des autres. C'est le cas pour les quatre sens spéciaux. « Ce sont quatre langues spéciales, chacune appropriée à un sujet différent, chacune admirable pour exprimer un ordre de faits, mais un ordre de faits seulement [1]. » Tantôt, au contraire, cet organe n'est pas spécial, il est apte à être excité plus ou moins par n'importe quel évènement extérieur donné. C'est le cas pour le toucher. « Le toucher est une langue générale, appropriée à tous les sujets, mais

[1] Taine, *De l'Intelligence*, I p. 204.

médiocre pour exprimer les nuances de chaque sujet ».

Dès lors, il est aisé d'expliquer la hiérarchie de puissances que les sens forment entre eux. Il suffit d'évaluer pour chaque sens, les ressources de la langue qui le constitue [1]. — La plus riche est la vue. En effet, c'est elle qui possède le système de notations le plus exact et le plus précis. — Après elle vient l'ouïe. Si sa notation est moins psychologique que celle de la vue, elle se fait cependant sans altération visible de l'organe, et, en cela, elle participe de la supériorité propre de la notation visuelle. — Viennent ensuite l'odorat et le goût qu'à première vue on est tenté de placer sur la même ligne, mais qui, réflexion faite, doivent être non pas juxtaposés, mais superposés. En effet, l'altération de l'organe est moins visible en ce qui concerne l'odorat qu'en ce qui concerne le goût. — Enfin, tout au bas de l'échelle se place le toucher qui, comme le mot l'indique, ne peut interpréter un fait extérieur sans que ce fait se répercute dans l'organe par lequel il opère.

Ainsi nous saisissons, dans la sensation, le lien caché qui, en nous, relie le monde physique au monde moral. Comme l'image et comme l'idée, la sensation est un représentant ou substitut, le substitut intérieur du fait extérieur qui la provoque. Et avant de quitter

[1]) On trouvera la même classification, quoique légèrement différente, dans la *Somme théologique* de St-Thomas, 1ª q. 78 art. 3. La différence provient de ceci, qu'on a considéré l'excitant de l'odorat comme un événement chimique au lieu de le considérer, avec S. Thomas, comme un événement purement physique.

définitivement le terrain de la psychologie, pour aller sur un terrain différent, étudier les conditions physiques dont les évènements psychologiques dépendent, il convient de jeter un dernier coup d'œil sur l'économie à jamais admirable du procédé par lequel la nature a réalisé cette œuvre de ses mains qui est l'être pensant que nous sommes [1]. « Elle a d'abord institué la sensation, traduction plus ou moins délicate du fait extérieur ; puis la sensation survivante et capable de résurrection indéfinie, c'est-à-dire l'image qui répète la sensation et qui par suite traduit le fait même; puis le nom, sensation ou l'image d'une espèce particulière, qui, en vertu de propriétés acquises, représente le caractère général de plusieurs faits semblables, et remplace les sensations et images impossibles qui traduiraient ce fait isolé. Au moyen de cette correspondance, de cette répétition et de ce remplacement, les faits du dehors présents, passés, futurs, particuliers, généraux, simples, complexes ont en nous leurs représentants internes », en sorte que, bien qu'en fait nous ne puissions rien sans l'activité de nos organes, il nous est cependant donné d'atteindre à un effet auquel il semblait à tout jamais impossible qu'une créature corporelle pût arriver.

[1]) Taine, *Ibid.*, p. 236.

CHAPITRE III

Les conditions physiques des événements mentaux.

SOMMAIRE :

I. — L'événement physique extérieur. — Il n'est qu'une condition lointaine. — Chaque nerf a son jeu propre. — Le jeu de chaque espèce de nerf est différent. — Sensations consécutives. — La sensation est indépendante de l'événement extérieur. — L'événement extérieur pourrait faire défaut.

II. L'action du nerf. — Le nerf est un simple conducteur. — Indications de la physiologie relatives au courant nerveux. — La simple excitation des centres nerveux suffit pour provoquer la sensation. — Preuve par les hallucinations. L'action du nerf pourrait faire défaut.

III. Les centres sensitifs. — Influence exercée par leur action. — Le bulbe. — Jusque-là pas trace de sensibilité proprement dite. — Sensations provoquées par l'action de la protubérance. — Une action des centres sensitifs est la condition nécessaire et suffisante de la naissance des sensations intellectuelles. — Nudité des sensations ainsi provoquées. — Les centres sensitifs sont subordonnés. — Ils pourraient faire défaut.

IV. Les hémisphères cérébraux. — Indications de l'anatomie comparée relatives à l'action de ces centres. — Preuves fournies par les vivisections. — L'intelligence des animaux. — Expériences de Vulpian, Flourens, Landry. — Concordance des observations faites sur l'homme.

V. Nature propre de la cérébration. — L'action réflexe. —

La vie de l'animal complet ne saurait s'accommoder de l'uniformité du réflexe inconscient. — Les quatre circuits de plus en plus longs du courant nerveux. — La doctrine des localisations cérébrales. — Lumières apportées par la psychologie à l'étude du cerveau. — Complexité énorme des mouvements de la machine animale. — La machine animale est une machine vivante.

VI. La physiologie, à son tour, éclaire la psychologie. — Exemple de Charcot. — Explication de la propriété des images de renaître. — Explication des lois qui régissent leur association. — Le cerveau est l'organe de la pensée.

VII. La question des rapports du physique et du moral. — Si la théorie positiviste est inadmissible, l'observation condamne la solution adoptée par les idéalistes. — Les organismes vivants et la loi de la conservation de l'énergie. — La théorie physiologique du sommeil. — Il n'y a pas de différence radicale et absolue entre les différents genres d'êtres de la nature matérielle.

I. C'est la physiologie du système nerveux qui nous fait saisir sur le fait les conditions physiques dont dépendent les événements mentaux, et tout de suite on s'aperçoit que l'influence de ces conditions s'étend fort loin.

En premier lieu, il y a l'événement extérieur auquel nous venons à l'instant d'aboutir, « ondulation aérienne ou éthérée, action chimique ou volatile, pression mécanique, changement de température qui, par la dilatation ou le resserrement des parties vient agir sur le nerf [1]). Visiblement ce n'est là qu'une condition acces-

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 243, d'après les observations des physiologistes qu'il cite, notamment Helmholtz, *Handbuch der Physiologische Optik ;* Mueller, *Manuel de physiologie.*

soire et lointaine. Quoique le nerf soit construit de façon à traduire plus particulièrement les mouvements extérieurs d'un certain type, il a son type d'action propre ; c'est un ressort qui, de quelque façon qu'on la mette en jeu, a toujours le même jeu ». En d'autres termes, la physiologie du nerf prouve que « ses divers stimulants aboutissent au même effet ». Prenons par exemple, les observations faites sur le nerf optique. « L'événement qui l'ébranle a beau changer, son action nous donne, en tous les cas, une sensation de lumière. Une ondulation éthérée le frappe et nous avons les sensations de couleur. On l'excite en comprimant le globe de l'œil, et nous voyons ces cercles brillants qu'on nomme phosphènes. On le tranche dans une opération chirurgicale, et au moment de la section le patient voit de grandes masses soudaines de clarté. On introduit de la digitale dans le sang, et ce sang altéré provoque par lui des sensations de flamboyement ». Il en est de même pour les nerfs des autres sens.

Inversément, « l'événement extérieur a beau être le même : s'il met en mouvement des nerfs d'espèce différente, les sensations excitées seront différentes. La même action électrique éveille, selon le nerf qu'elle met en jeu, ici une sensation de lumière, là une sensation de son, ailleurs encore une sensation de choc et de picotement. Le même coup violent éveille une sensation de pression et de douleur par l'entremise des nerfs tactiles, une sensation de lumière par l'entremise du nerf optique, une sensation de son par l'entremise du nerf acoustique. Le même narcotique, introduit dans le sang, éveille des flamboiements en

agissant sur le nerf optique, des tintements en agissant sur le nerf acoustique, des fourmillements en agissant sur les nerfs tactiles. » Ainsi, « non seulement le nerf a son jeu propre, mais chaque espèce de nerf a un jeu différent ».

L'événement extérieur n'est donc qu'un simple excitant. Son rôle est de provoquer l'action du nerf, rien de plus. — Quant à cette action, elle a sa vertu qui opère par elle-même, et sans qu'il soit besoin des événements qui la provoquent. C'est ainsi, comme le fait observer Taine, que nous éprouvons, sans le concours de ces événements, « une quantité de sensations qu'on appelle subjectives ou consécutives. Elles sont nombreuses surtout pour la vue ; l'excitation du nerf optique, et partant la sensation des couleurs ou de la lumière dure après que l'ondulation éthérée a cessé de frapper la rétine ; en ce cas, les paupières fermées, ou l'œil tourné d'un autre côté, on continue à voir l'objet que l'on regardait d'abord ; selon les cas, l'image est incolore ou colorée, de couleur persistante ou de couleur changeante ; et ces illusions sont soumises à des lois connues par lesquelles s'expliquent une multitude de faits singuliers». D'une façon plus précise, s'il nous arrive de regarder pendant quelque temps un objet vivement éclairé, par exemple, une lampe allumée, l'excitation trop forte communiquée à la rétine continue à se produire après que nous avons cessé de regarder cet objet ; nous voyons se dessiner sur le mur ou sur le plafond une tache analogue à celle de la flamme de la lampe, et cette tache persiste plus ou moins longtemps, avec une

intensité plus ou moins grande. La même observation s'applique au sens de l'ouïe, de l'odorat, du goût, du toucher.

De fait, comme le fait encore observer Taine, « si l'état du nerf change, l'excitant a beau être le même, la sensation change de degré, ou même de qualité. Par exemple, si le nerf est devenu plus excitable, le moindre excitant développe en lui le plus grand jeu, et la sensation est d'une intensité terrible ; tel est le cas des malheureux qui ont une hyperesthésie des nerfs optiques, acoustiques ou tactiles. Si, au contraire, le nerf est devenu moins excitable, ou ne l'est pas du tout, les excitants les plus forts ne développeront en lui que des sensations faibles ou nulles ; ce qui arrive quand il est coupé, lié, engourdi par le froid, paralysé par une maladie. Si enfin, le nerf est devenu autrement excitable, son jeu, quoique provoqué par le même excitant, est différent et la sensation n'est plus la même ; dans l'indigestion ou la fièvre, les aliments n'ont plus qu'un goût terreux ou amer ». — Bref, l'événement extérieur n'est qu'accessoire ; il pourrait être supprimé ; si, en son absence, l'action du nerf se produisait selon le même ordre et avec la même régularité qu'en sa présence, tout nous dit que nous verrions encore s'éveiller en nous toutes les mêmes sensations, partant toutes les mêmes images et idées, que nous voyons s'y éveiller maintenant.

II. A l'évènement extérieur succède une condition nouvelle, l'action du nerf. En effet, comme on vient de le voir, la vertu de l'excitation périphérique est, elle-

même, conditionnée par l'ébranlement consécutif du nerf. — Avec elle, nous faisons un pas de plus. De la simple sensation, nous passons à l'image. Car l'image, nous le savons, n'est autre chose que la sensation spontanément renaissante, et, justement, c'est par l'entremise du nerf, que l'excitation périphérique est transmise aux centres nerveux qui spontanément la répètent. Voyons donc cette condition.

Encore une fois, elle n'est qu'une condition éloignée. Le nerf est un simple conducteur. Toute sa fonction et tout son office consistent à transmettre aux centres nerveux l'excitation venue du dehors. [1]) Et, tout d'abord, l'observation prouve que « s'il est comprimé, lié, coupé dans un endroit quelconque situé entre les centres nerveux et l'endroit cité, il n'y a plus de sensation; or, les centres nerveux sont intacts, le bout terminal du nerf agit comme auparavant, c'est donc le bout central qui a cessé d'agir; il agissait donc auparavant; donc lorsqu'à la suite d'une excitation terminale, une sensation s'est produite, le nerf a fonctionné dans tous ces segments et sur tout son trajet ». En d'autres termes « quand un nerf sensitif entre en action, un mouvement moléculaire se propage tout le long de son trajet, jusqu'aux centres nerveux ». Et en effet, « sur toutes les parties de son trajet, son action aboutit au même effet. Quel que soit le point qu'on irrite, la sensation finale est la même. Cela va si loin que parfois nos images associées

[1]) Taine, *Ibid*, p. 248, d'après les observations et les expériences des physiologistes qu'on a nommés plus haut.

situent la sensation en des endroits insensibles ou absents ».

Il y a plus. — « L'observation physiologique a révélé plusieurs caractères du mouvement moléculaire qu'elle nous signale. On constate que dans les nerfs, quoique d'ordinaire il se dirige vers les centres, il peut se diriger aussi vers les extrémités. Implantez le bout de la queue d'un rat dans la peau de son dos, puis, la greffe étant terminée, coupez la portion basilaire de cette queue environ à un centimètre de son origine ; après quelques mois, si l'on pince la queue greffée, l'animal souffre et se retourne pour mordre ; l'irritation du nerf, qui avant l'opération marchait dans le sens centripète, marche maintenant dans le sens centrifuge. — On constate en outre que le mouvement moléculaire est le même dans un nerf moteur et dans un nerf sensitif. Car, si on réunit bout à bout les fibres d'un nerf moteur périphérique comme l'hypoglosse et celles d'un nerf sensitif comme le lingual, d'un côté, très visiblement l'irritation du nerf sensitif se propage le long du nerf moteur et produit des contractions musculaires ; de l'autre côté, très probablement l'irritation du nerf moteur se propage le long du nerf sensitif et provoque de la douleur. — On établit enfin « que toute excitation portée sur un point quelconque de la longueur d'une fibre nerveuse se transmet immédiatement et simultanément dans les deux sens, centripète et centrifuge », et l'on a quelques indications sur la vitesse de cette transmission ». — D'où cette conclusion que « les phénomènes intimes provoqués par une excita-

tion dans les fibres nerveuses sont certainement identiques, que ces fibres soient motrices, sensitives ou sympathiques ». En d'autres termes, l'action d'un nerf, qu'il soit sensitif, ou moteur ou sensitivo-moteur, n'est, dans tous les cas, que le développement d'un courant, rien de plus. « Si l'effet final est différent, fait très bien observer Taine, c'est que les fibres nerveuses sont en rapport les unes avec les muscles, les autres avec telle ou telle partie des centres nerveux ; de même des fils semblables et qui sont le théâtre de phénomènes électriques semblables, produisent, suivant l'appareil qui les termine, tantôt un coup de sonnette, tantôt le déplacement d'une aiguille, tantôt le choc d'un bouton ».

Ainsi il n'y a pas que l'événement extérieur qui soit une condition accessoire. Il faut en dire autant de l'action du nerf. Et de fait, nous pouvons observer, avec Taine, [1]) que « beaucoup de sensations naissent en nous sans l'intervention des nerfs, par la seule excitation du centre nerveux. Telles sont les hallucinations proprement dites... La plupart du temps, on ne peut alors ni constater ni conjecturer aucune irritation du bout terminal ou d'une partie quelconque du trajet de nerf ». — Soient, par exemple, ces visions qui accompagnent le sommeil naissant. « En ce cas, on ferme les yeux, on écarte toutes les excitations du dehors ; on pacifie tous ses nerfs, et justement, dans cette immobilité universelle de tous les conducteurs qui d'ordinaire mettent l'encéphale en action, nos images faibles et vagues

[1]) Taine, *Ibid.*, p. 251.

ST. BASIL'S SEMINARY LIBRARY

deviennent intenses et nettes ; elles se changent en sensations ; nous rêvons, nous voyons des objets absents. Sauf l'absence des objets et l'inaction des nerfs, notre état est le même alors que dans la sensation ordinaire ; l'encéphale agit donc alors comme dans la sensation ordinaire et il agit seul puisque les objets sont absents et les nerfs inactifs ». En termes plus précis, le rêve qui se développe en nous quand notre imagination a été vivement frappée, a tous les caractères des sensations subjectives, suite ordinaire d'une excitation trop forte des extrémités périphériques ; les yeux fermés, nous continuons à voir un paysage enchanteur, une forme féminine pleine de grâce et la vision persiste plus ou moins longtemps, avec une netteté plus ou moins grande.

Plusieurs causes peuvent ainsi provoquer l'avènement de la sensation par le seul jeu des centres nerveux. C'est ce qui arrive, par exemple, quand le cerveau est enflammé par l'alcool, quand il est irrité par le haschich. C'est encore ce qui arrive, après un usage prolongé du microscope. « A mon sens, écrit M. Robin [1]), ce n'est pas la rétine qui, en l'absence de l'objet, continue et recommence à agir ; c'est le centre cérébral de perception visuelle ; ayant agi une première fois, il rentre de lui-même en action, deux ou trois fois encore. Je ne crois pas que les extrémités des nerfs de sensibilité des organes d'impression puissent s'ébranler spontanément de manière à

[1]) Taine, *ibid.*, p. 254.

transmettre au centre perceptif la forme, la couleur etc... d'un objet ; ce que peut faire au contraire le centre de perception par son retour spontané à un état antérieur d'activité, sous l'influence de quelque congestion temporaire des vaisseaux, comme en produit l'usage prolongé du microscope, ou l'introduction des alcaloïdes de l'opium, de la belladone, de l'absinthe ». De fait, « les observateurs ont enregistré plusieurs cas de malades en qui les nerfs étaient plus ou moins détruits, quoique les hallucinations correspondantes fussent parfaites ». — Bref, l'action du nerf elle-même est un accessoire ; elle pourrait être supprimée ; si, en son absence, l'action des centres nerveux se produisait selon le même ordre et avec la même régularité, qu'en sa présence, nous verrions encore s'éveiller en nous toutes les mêmes sensations, partant toutes les mêmes images et les mêmes idées, que nous voyons s'y éveiller maintenant.

III. Avec Taine, nous arrivons ainsi à poser, comme condition nécessaire et suffisante de la sensation et partant des divers événements qui en sont la suite, une certaine action des centres nerveux, « c'est-à-dire de l'encéphale ; en effet, c'est là qu'aboutissent tous les nerfs sensitifs, soit directement comme les nerfs crâniens, soit indirectement comme les nerfs rachidiens, par l'intermédiaire des parties conductrices de la moëlle ». Cherchons donc maintenant ce que la physiologie nous apprend touchant cette condition. Occupons-nous d'abord de l'action des centres sensitifs

Tout de suite on s'aperçoit que l'action qu'ils

exercent a une influence réelle et point une influence imaginaire seulement. — A cet égard, la signification des observations faites par les physiologistes est très nette. La pathologie et les vivisections ont clairement établi la dépendance de la sensation à l'égard de l'action des centres sensitifs [1]. « Si le lecteur veut regarder un encéphale préparé ou tout au moins les figures de quelque grand atlas anatomique, il verra qu'à sa partie supérieure, la moelle épinière se renfle en un bulbe nommé moelle allongée ou bulbe rachidien, par lequel commence l'encéphale. Qu'on retranche à un animal tout l'encéphale, sauf ce bulbe; cet animal exécute encore une quantité de ces mouvements systématiques et automatiques qu'on appelle réflexes, et que produisent les divers segments de la moelle sans l'intervention de l'encéphale. Par exemple, il avale les aliments, les muscles de sa face se contractent encore d'une façon expressive, il articule des sons vocaux, il exécute tous les mouvements respiratoires; mais il n'est plus capable d'éprouver des sensations proprement dites. Il crie, mais mécaniquement ; il ne souffre plus ». Donc, à ce premier stade, pas trace encore de la sensibilité proprement dite. Il faut, pour en saisir les premières manifestations, remonter au-delà du bulbe, jusqu'aux ganglions nerveux qui composent le massif encéphalique proprement dit.

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 255, d'après les expériences des physiologistes qu'il cite, notamment Vulpian, *Leçons sur la physiologie du système nerveux ;* Flourens, *Recherches expérimentales sur les fonctions du système nerveux ;* Longet, *Anal. et phys. du système nerveux.*

C'est, en effet, ce que les vivisections constatent. « Soit une section transversale en avant du bulbe : on isole par là le bulbe et la moelle du centre encéphalique, comme quand on enlève le cerveau et la protubérance annulaire ; c'est ce que je fais sur ce rat. Je pince maintenant une patte ; vous entendez un cri bref. Je recommence, nouveau cri semblable.... Remarquez bien les caractères de ces cris que vous venez d'entendre : ce sont des *cris réflexes* bien différents des cris qui sont des manifestations de douleur.... Au contraire, conservons de l'encéphale, non seulement le bulbe rachidien, mais encore la partie suivante, la protubérance annulaire dans lesquelles passent les faisceaux du bulbe.... Ce jeune lapin n'a plus ni cerveau proprement dit, ni corps striés, ni couches optiques ; il ne reste plus dans son crâne que la protubérance annulaire, le bulbe rachidien, le cervelet et les tubercules quadrijumeaux. Je pince fortement sa queue, vous le voyez immédiatement s'agiter violemment. Je pince une oreille, une lèvre : même agitation, mêmes cris. Ces cris peuvent-ils être considérés comme des phénomènes réflexes ? — En aucune façon, vous avez vu des animaux auxquels tout l'encéphale avait été enlevé, à l'exception du bulbe rachidien ; ces animaux criaient encore quand on les pinçait ; mais quelle différence entre les cris qu'ils jetaient et ceux qu'ils poussent lorsque l'expérience a laissé la protubérance en place ? Dans le premier cas, chaque excitation d'une partie restée sensible provoquait un cri bref, unique pour une seule excitation, toujours le même, compa-

rable à ces sons qu'émettent les jouets d'enfants lorsqu'on les presse en un certain point, dépourvu en un mot de toute espèce de signification. C'est bien là le cri réflexe. Mais ici, chez ce lapin, quelle différence ! Lorsque j'excite un point sensible, ce n'est plus ce cri bref, c'est un cri prolongé, indubitablement plaintif, et pour une seule excitation l'animal pousse plusieurs cris successifs, exactement semblables aux cris de douleur que jette le lapin encore intact lorsqu'il est soumis à une vive irritation. »

Ainsi, du bulbe à la protubérance, la transition est nettement marquée. L'animal qui, tantôt, ne nous apparaissait encore que comme un simple automate, nous apparait maintenant comme le sujet de véritables sensations. Et ce n'est pas tout. En poussant plus avant les expériences on s'aperçoit que, non seulement l'on passe du simple mouvement mécanique à la sensation, mais qu'en outre on provoque, l'un après l'autre, les divers phénomènes révélateurs de l'activité de chaque sens en particulier. — On vient de voir à l'instant que c'est une action de la protubérance qui est la condition nécessaire et suffisante des sensations tactiles. Elle est aussi la condition nécessaire et suffisante des sensations de l'ouïe. « Un certain bruit d'appel fait avec les lèvres, ou un souffle brusque imitant celui des chats en colère, excite, surtout chez le rat intact, une vive émotion. Voici un rat sur qui j'ai enlevé le cerveau proprement dit, les corps striés et les couches optiques. Vous le voyez, il est très-tranquille ; je fais avec les lèvres le bruit d'appel que j'ai indiqué, l'animal fait un brusque soubresaut. Chaque fois que j'ai fait le même

bruit vous voyez le même soubresaut». Voilà donc une action physique, celle de la protubérance qui, suivant toutes les apparences, est la condition nécessaire et suffisante non seulement d'une sensation organique, mais, en outre, d'une sensation qui, manifestement, appartient à la classe de celles que nous nommons intellectuelles. — L'observation n'est pas moins concluante, si l'on opère sur les tubercules quadrijumeaux ou couches optiques. « Voici un pigeon qui a les lobes cérébraux parfaitement enlevés, mais qui a gardé les tubercules quadrijumeaux; lorsque j'approche brusquement le poing, il fait un léger mouvement de tête comme pour éviter le danger qui le menace. La vue n'est donc pas abolie, il y a là un phénomène tout à fait analogue à celui que nous avons constaté chez le rat privé de ses lobes cérébraux, lorsque nous déterminions un sursaut brusque, au moyen de certains bruits produits d'une façon soudaine ».

A la vérité, « les sensations ainsi provoquées sont nues; elles n'ont point, comme dans l'état normal, cet accompagnement et ce revêtement d'images associées qui ajoutent à telle sensation de lumière, la notion de relief, de distance et des autres caractères de l'objet lumineux, à telle sensation de contact la notion d'emplacement et de forme, à telle sensation de son ou de saveur, la représentation du corps sonore ou savoureux ». S'il est vrai que l'animal sent encore, il est juste de remarquer qu'il ne perçoit plus. Du moins ses actes ne dénotent plus qu'il sent encore. Toute spontanéité a disparu de son action. « La poule ne becquette plus, le pigeon ne vole plus, la taupe ne fouit plus, le chat reste calme alors même qu'on l'irrite.

— Mais il ne faut pas oublier que, dans l'animal intact, et qui agit comme tel, ce ne sont pas les centres sensitifs seuls qui opèrent. Il faut y ajouter l'action des lobes ou hémisphères cérébraux. Tout ce qu'on peut conclure de cette diminution et de cette altération de la sensibilité, c'est donc que l'action des centres sensitifs est elle-même subordonnée à l'action de ces lobes. — Mais subordonnée ou non, elle n'en est pas moins réelle. Simples ministres, les centres sensitifs n'en appartiennent pas moins au gouvernement. Car nous savons que c'est sur le rapport de ses ministres que le chef du gouvernement décide. Sa manière de commander n'est pas celle d'un monarque absolu, mais bien plutôt celle d'un souverain constitutionnel. En d'autres termes, pour que l'animal puisse exercer l'activité qui lui est propre, il faut que les images, par lesquelles il l'exerce, soient, au préalable, apportées au cerveau par l'entremise de la sensation. — De fait, il suffit de voir l'autre face des expériences précédentes pour se convaincre que l'exercice de son activité dépend de l'action combinée des deux centres distincts. Par exemple, on a vu, par l'expérience du pigeon, qu'il suffit de laisser subsister les tubercules quadrijumeaux, tout le reste de l'encéphale étant ôté, pour laisser subsister la vue. « D'autre part, les lobes cérébraux étant intacts, si l'on blesse ou détruit les tubercules quadrijumeaux, l'animal devient aveugle, en gardant néanmoins toutes ses idées, ses instincts et toutes ses autres sensations ». Le centre supérieur ne saurait donc opérer seul. Il lui faut l'aide et le concours d'un centre inférieur. —

Bref, après avoir constaté que l'action des centres sensitifs est indiscutablement réelle, voilà que nous constatons que cette action elle-même n'est qu'accessoire ; elle pourrait manquer ; si, en son absence, les hémisphères cérébraux entraient en action de la même façon qu'en sa présence, tout nous dit que nous verrions encore s'éveiller en nous toutes les mêmes sensations, partant toutes les mêmes images et toutes les mêmes idées que nous voyons s'y éveiller maintenant.

IV. C'est donc l'action de ces hémisphères qu'il faut finalement considérer. — Et tout d'abord, il est aisé de voir que l'influence exercée par leur action n'est pas moins réelle que lorsqu'il s'agit des centres sensitifs [1]). « Si le lecteur veut regarder de nouveau un encéphale préparé il verra que, des angles antérieurs de la protubérance annulaire, partent deux grosses colonnes blanches nommées pédoncules cérébraux, dont les fibres se terminent dans de gros renflements appelés couches optiques et corps striés, organes intermédiaires entre les lobes cérébraux et la protubérance. En effet, de ces organes partent d'autres fibres qui se terminent dans les lobes cérébraux. Pour les lobes cérébraux eux-mêmes, ils constituent, surtout dans les animaux supérieurs, la grosse masse de l'encéphale. Dans l'homme, ils sont énormes et occupent de beaucoup la plus grande portion du crâne L'anatomie comparée fait déjà pressentir

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 260, d'après les physiologistes cités plus haut.

leur usage en montrant que, dans la série animale, leur volume s'accroît en même temps que l'intelligence ; on verra d'ailleurs que leur partie la plus importante est leur écorce, composée de substance grise ; et justement, par une rencontre non moins significative, à mesure que l'on monte l'échelle zoologique, cette surface augmente beaucoup plus encore que ce volume, par les renflements et les anfractuosités très-nombreuses qui la plissent et qu'on nomme circonvolutions. Dans l'homme lui-même, l'atrophie des lobes cérébraux et l'absence des circonvolutions sont toujours accompagnées d'idiotisme ; « au-dessous d'un certain volume et d'un certain poids, le cerveau a nécessairement appartenu à un individu frappé d'imbécillité... »; et d'une manière générale, si l'on compare entre elles les diverses races d'hommes, « le volume de l'encéphale est en rapport avec le degré de l'intelligence. »

« Toutes ces présomptions se confirment, ajouterons-nous avec Taine, si l'on opère sur des animaux vivants ». Il suffit de reprendre les expériences précédentes. — Nous avons vu que le retranchement des lobes cérébraux ôte à l'animal toute sa spontanéité. « Un pigeon ainsi opéré, se tenait très-bien debout ; il volait quand on le jetait en l'air ; il marchait quand on le poussait ; l'iris de ses yeux était très mobile ; cependant il ne voyait pas ; il n'entendait pas, il ne se mouvait jamais spontanément, il affectait presque toujours les allures d'un animal dormant ou assoupi, et, quand on l'irritait dans cette espèce de léthargie, il affectait encore les allures d'un animal qui se réveille. » Même constatation chez une poule qui avait

été opérée de même. « Je l'ai laissée jeûner à plusieurs reprises jusqu'à trois jours entiers, puis j'ai porté de la nourriture sous ses narines, j'ai enfoui son bec dans le grain, j'ai mis du grain dans le bout de son bec, j'ai plongé son bec dans l'eau, je l'ai placée sur un tas de blé. Elle n'a point odoré, elle n'a point bu, elle est restée immobile sur ces tas de blé et y serait assurément morte de faim, si je n'eusse pris le parti de la faire manger moi-même. Vingt fois, au lieu de grain, j'ai mis des cailloux dans son bec, elle a avalé les cailloux comme elle eût avalé du grain. Enfin, quand cette poule rencontre un obstacle sur ses pas, elle le heurte et ce choc l'arrête ou l'ébranle. Mais choquer un corps n'est pas le toucher ; jamais la poule ne palpe, ne tâtonne, n'hésite dans sa marche... Elle ne se remise plus, à quelque intempérie qu'on l'expose ; jamais elle ne se défend contre les autres poules ; elle ne sait plus ni fuir, ni combattre ; les caresses du mâle lui sont indifférentes ou inapperçues... Elle ne becquette plus ». Et l'observation est générale. Toute lésion profonde des lobes cérébraux enlève à la sensation la faculté de revivre spontanément, partant de s'associer, de créer des groupes fixes et de fournir aux opérations supérieures de la connaissance.

Par une conséquence inévitable, l'animal perd toute son intelligence : « les instincts manquent ». « Car les instincts sont constitués par des groupes d'images dont l'association est innée. Un castor enfermé dans un enclos du Jardin des Plantes, et qui ramasse des morceaux de bois et du mortier pour construire la digue dont il n'a pas besoin à Paris et

dont il a besoin en Amérique, est un animal en qui se développe un système spontané d'images ; de même un oiseau qui au printemps fait son nid ; à l'aspect de la paille, de la bourre, du duvet, les notions de leurs attaches et de leurs usages naissent en lui sans expérience préalable, sans tâtonnements, dans un ordre tout fait, par une sagesse qui n'est pas acquise. Peu importe que cet ordre soit, comme chez l'homme, l'effet d'un apprentissage personnel, ou, comme chez l'animal, le jeu d'un mécanisme héréditaire ; il est toujours un ordre de représentations, c'est-à-dire, d'images groupées ; partant si les images sont détruites, il est détruit ».

C'est en effet ce que l'observation constate. « Voici deux grenouilles, l'une saine, l'autre privée depuis plusieurs jours de ses tubercules cérébraux. Posées toutes les deux sur le plancher, la première s'enfuit aussitôt et cherche à se cacher. La deuxième, après un ou deux sauts, devient et reste immobile. Si je fais du bruit auprès de la première, parfois elle se retourne pour regarder d'où vient le bruit, parfois elle s'enfuit plus loin ; chez la deuxième, il se produit un léger soubresaut, mais elle ne bouge pas. Si je leur pince la patte, toutes deux s'enfuient en sautant, et se débattent si je les retiens. » — Les deux grenouilles sont mises dans un grand flacon plein d'eau. « La *grenouille saine* exécute aussitôt des mouvements multiples de natation et va se cacher au fond du bocal. Pendant ce temps *les mouvements respiratoires ont complètement cessé*. Au bout d'un temps, elle gagne la surface de l'eau et cherche à s'y maintenir pour

respirer ; mais, tout point d'appui lui manquant, elle s'épuise en efforts pour se soutenir. Quand je la repousse au fond, elle remonte peu après, et, si je l'en empêche, elle fait son possible pour remonter sur un autre point ».

Tout autre est le spectacle que presente la grenouille sans cerveau. « Au moment où je la place dans bocal, elle coule complètement à fond comme une masse inerte, sans chercher à nager. Cependant, quand je l'excite à l'aide d'une tige de bois, elle exécute très-bien les mouvements de rotation, mais au hasard, et sans but ; après quoi elle redevient immobile et coule à fond. Là, *les mouvements respiratoires continuent à s'exécuter comme dans l'air*, avec cette seule différence que le petit opercule membraneux des narines est complètement fermé. L'animal reste tranquillement au fond du bocal, sans chercher à gagner la surface pour respirer, sans témoigner le moindre malaise. Peu à peu, les mouvements respiratoires deviennent rares, saccadés, et la grenouille meurt asphyxiée, avant d'avoir fait aucune tentative pour respirer et sans avoir paru souffrir. — Ainsi la grenouille sans cerveau ne sait pas suspendre sa respiration, et aspirerait de l'eau si l'opercule des narines ne se fermait pas automatiquement au contact du liquide ; elle ne souffre pas de l'asphyxie, ne s'en doute pas, ne cherche pas à l'éviter. Rien, il me semble, ne démontre mieux que cette expérience, et l'absence réelle de perception, et l'absence de tout phénomène intellectuel, et l'absence de la volonté. J'admets avec M. Flourens que le cerveau proprement dit est le

siège exclusif des perceptions, de la volition et de tous les phénomènes intellectuels. »

En résumé toutes les expériences concordent pour établir que la condition première et essentielle de l'activité intellectuelle ou psychique, est une certaine action des hémisphères cérébraux, ou plutôt de leur écorce grise : car ici, comme ailleurs, la substance blanche n'est que conductrice ; et les données de l'anatomie et de la physiologie humaine sont d'accord sur ce point avec les vivisections. — D'une part, nous savons par l'anatomie que c'est à cette écorce qu'aboutissent tous les nerfs périphériques, d'où cette conséquence, que c'est là qu'aboutissent les diverses sensations, c'est-à-dire, en somme, les matériaux divers avec lesquels sont formées nos images, et ultérieurement, la faculté que nous avons de nous représenter les choses. — D'autre part, c'est cette écorce dont les circonvolutions augmentent l'étendue, et comme on l'a vu plus haut, l'anatomie comparée prouve que, dans la série animale, l'intelligence augmente avec les circonvolutions. — Enfin, la pathologie cérébrale a démontré que toute altération étendue, toute excitation morbide de cette écorce engendre nécessairement un trouble plus ou moins profond des fonctions intellectuelles. A preuve, les cas de démence ou de folie provoqués par une commotion cérébrale violente ou encore par l'abus de l'alcool. Au contraire, aucun trouble de ces fonctions ne se manifeste, si la lésion se trouve localisée dans les centres inférieurs, ou si, atteignant le cerveau, elle n'y occupe qu'une zone peu étendue. A preuve,

les apoplexies cérébrales qui, tout en paralysant l'individu, ne lui ôtent cependant en rien l'usage de sa raison. — Bref, la physiologie du système nerveux prouve que nous ne pouvons assigner de limites à l'influence exercée par la matière sur l'esprit. Non seulement cette influence existe pour les événements mentaux en leur état primaire et tel que, par elle-même, la physiologie nous permet de le concevoir, mais elle existe pour ces mêmes événements en leur état secondaire, et tel que, seule, la psychologie nous permet de le concevoir. Sensation consciente ou image spontanément renaissante, la condition physique dont l'événement dépend, est clairement désignée. Pour ce qui est de la sensation, elle est une certaine action de la protubérance, des tubercules quadrijumaux, et en général de quelque centre primaire de l'encéphale. Pour ce qui est de l'image, elle est cette même action, mais répétée et propagée par les éléments de l'écorce grise cérébrale. En sorte qu'il n'est point d'événement mental si caché, si complètement situé, en apparence du moins, hors de toutes les prises de l'observation extérieure, que les mouvements propres du mécanisme cérébral ne permettent, en réalité, de saisir et de mesurer.

V. Il nous sera facile, à présent, de montrer que c'est par la vertu propre de ces mouvements que l'animal arrive à exercer la puissance qu'il a de connaître, c'est à dire, suivant la définition des psychologues, de se représenter les choses extérieures. — Et tout d'abord, c'est par elle qu'il arrive à recueillir les impressions

qu'il reçoit des objets, à les discerner entre elles, bref, à percevoir les choses qui l'impressionnent.

En effet, il n'y a de cérébration proprement dite, que du moment que l'action moléculaire des centres inférieurs provoque, dans l'animal, une réaction synergique que l'action de ces centres, laissés à eux-mêmes, est impuissante à faire naître. Le cerveau est donc, de sa nature, un organe répétiteur et multiplicateur. Au lieu qu'il soit constitué par un centre spécial, ajoutant son action à celle des centres inférieurs, sa véritable raison d'être se trouve dans la fédération nécessaire de ces centres. Par suite, dans le centre supérieur qu'il constitue, chaque action des centres inférieurs aura son retentissement et son écho. Tout de même que cela se passe dans un service postal bien organisé. Lettres et dépêches, avant d'être remises à leurs destinataires, sont transmises des bornes postales qui les reçoivent à un bureau central d'expédition. Pareillement, dans l'organisation des correspondances compliquées auxquelles il préside, le cerveau fait fonction de bureau d'expédition. Muscles et organes seront donc ainsi disposés, par rapport au courant qui les innerve et qui les meut, que c'est du cerveau que partira l'action coordinatrice qui adapte leurs mouvements aux excitations venues du dehors.

Disposition que nous pouvons arrêter d'avance, parce que, d'avance, nous pouvons affirmer que la machine sera telle que le veut sa fonction, et de fait le rôle que notre disposition assigne au mécanisme cérébral jette de vives lumières sur toute cette partie

de la physiologie animale en général, et de la physiologie humaine en particulier [1]). — « Il y a dans l'animal vivant un autre centre que l'encéphale ; c'est la moelle épinière ; cette moelle, comme l'encéphale, renferme une substance grise qui, comme celle de l'encéphale, est un point d'arrivée pour des excitations transmises et un point de départ pour des excitations renvoyées ». En d'autres termes, il n'est point absolument nécessaire, pour que l'animal exécute un de ces mouvements qui caractérisent son activité propre, qu'il y ait intervention de l'encéphale ; it suffit de l'intervention de ce centre beaucoup moins compliqué, qui est la moëlle ; et de fait, l'action des nerfs moteurs que la moëlle met en jeu, « revêt, en certaines cas, toutes les apparences d'une action intentionnelle ».

A cet égard, les observations faites sur des animaux à qui on avait, au préalable, en levé l'encéphale, ont révélé des faits aussi curieux que frappants. « Chez ce triton, on a, par une section transversale, enlevé la tête et la partie antérieure du corps avec les deux membres correspondants. Je pince la peau des parties latérales du corps ; il y a, comme vous le voyez, un mouvement de courbure latérale produisant une concavité du côté irrité, et il est facile de voir que ce mouvement a pour résultat d'éloigner la partie irritée du corps irritant. Or, c'est là, le mouvement qu'exécutent les tritons encore intacts soumis à la même irritation... S'ils ne réussissent pas par ce moyen, ils cherchent à se débarasser de l'agent d'irritation par un

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, I, p. 286.

autre procédé que ce triton mutilé va pareillement mettre en œuvre. Vous voyez, en effet, se produire un mouvement du membre postérieur du côté irrité. » Des observateurs ont même pu constater des faits analogues chez l'homme. « Boyer ayant été obligé de briser la tête d'un fœtus pour compléter un accouchement et ayant ainsi vidé complètement le crâne, vit ce fœtus teter le doigt qu'il lui avait introduit entre les lèvres ».

Cependant il est aisé de voir que ces actions, auxquelles suffit la moëlle, sont en réalité fort peu de chose en comparaison des actions infiniment plus complexes que comporte la vie de l'animal, et en particulier la vie de l'homme complet. Non seulement il faut, comme c'est le cas pour l'enfant qui crie ou qui tete la contraction suivant un certain ordre, de toute une série de muscles distincts, mais il faut la contraction de ces muscles suivant toute une série indéfinie d'ordres distincts, et visiblement, pour ce nouvel office, la moëlle est insuffisante. Chacun des réflexes dont elle est le siège représente, il est vrai, un mécanisme fort savant, mais dont le jeu, si savant soit-il, s'exécute toujours de la même façon. Il suffit de voir l'uniformité avec laquelle la vie opère, quand elle n'a besoin, pour opérer, que de l'action d'un de ces réflexes. Tant que l'encéphale n'intervient point, nous ne constatons que des actions pour ainsi dire mécaniques, dont l'inconscience aveugle est manifestement incapable de pourvoir aux nécessités de la défense et de la conservation de l'animal complet. « Ainsi le contact de l'air et des vésicules pulmonaires

provoque nécessairement, par une action réflexe du bulbe, un système alternatif et toujours le même de contractions musculaires : ce sont les deux temps du mouvement respiratoire. Ainsi, par une autre action réflexe du bulbe, le contact d'un aliment et en général d'un corps quelconque avec les parois du pharynx fait contracter tour à tour, et toujours de la même manière, d'abord les muscles constricteurs du pharynx et les glosso-pharyngiens, puis les muscles circulaires et longitudinaux de l'œsophage, ce qui opère la déglutition. Dans les deux cas, le jeu de la machine animale est aussi savant, mais aussi aveugle que celui d'une machine ordinaire ; quand l'impulsion est donnée, le mouvement s'exécute bon gré mal gré, avec un effet utile ou nuisible, peu importe ; quand les parois du pharynx sont en contact avec un objet, la déglutition s'accomplit, bon gré mal gré, quel que soit l'objet, fût-ce une fourchette ; la fourchette descend, saisie comme par une pince, et va plus bas perforer l'estomac ». — Par delà les réflexes dont le siége est dans la moëlle, il faut donc admettre l'existence, en l'animal complet, d'un mécanisme qui lui permette de varier de mille façons les mouvements qu'il exécute, et ainsi de pourvoir efficacement aux nécessités de sa défense et de sa conservation.

Ce mécanisme, ce sont précisément les réflexes dont le siége est dans l'encéphale ; ce sont les centres, dits psycho-moteurs, dont la physiologie nous signale la présence dans l'écorce grise du cerveau. De là, tout d'abord, l'importance plus considérable des lobes cérébraux à mesure que l'animal devient plus parfait.

C'est qu'au fur et à mesure, la complexité des mouvements nécessités par l'adaptation de l'être à son milieu, devient plus grande. Et en effet, on voit le courant nerveux qui va d'une racine à l'autre de la moëlle, décrire un circuit d'autant plus long, que le mouvement qu'il provoque est moins aveugle et uniforme. — Tantôt, de la racine postérieure, le courant va directement à la racine antérieure. C'est le cas, quand le réflexe consiste en une simple action mécanique, tel le réflexe rotulien, par exemple. — Tantôt, de la racine postérieure, le courant remonte jusqu'à la moëlle allongée ou bulbe et en redescend jusque dans la racine antérieure. En ce cas, l'action purement mécanique du réflexe qu'on vient de dire, reçoit une première atteinte. Ainsi, suivant la passion qui le possède, on voit, chez l'homme, la respiration se précipiter ou se ralentir. — Tantôt, de la racine postérieure, il remonte dans la moëlle allongée, puis dans les ganglions de la base, pour redescendre dans la moëlle allongée, puis dans la racine antérieure. En ce cas, l'empire naissant de l'animal sur ces actes se trouve encore accentué. Nous passons de la vie purement organique à la vie des sens. — Tantôt enfin, de la racine postérieure, le courant remonte dans la moëlle allongée, puis dans les ganglions de la base, puis dans l'écorce cérébrale, pour descendre de là dans les ganglions de la base, puis dans la moëlle allongée, puis dans la racine antérieure. En ce cas, l'empire que l'animal a besoin d'exercer sur ses mouvements est complet. En quelque point du tronc, des membres, de la tête que l'excitation se produise, l'animal est apte à y donner la réponse qui convient.

D'autre part, si l'on observe les progrès accomplis par l'animal à mesure que ses mouvements deviennent plus volontaires et plus libres, on constate un développement correspondant des fonctions de l'écorce. C'est que, plus le service postal s'étend, plus il convient d'organiser solidement le bureau central d'expédition. Et, en effet, on voit le territoire de l'écorce cérébrale se peupler de bureaux d'autant plus nombreux, que les correspondances avec le dehors sont plus difficiles et plus nombreuses. — A cet égard, les découvertes des physiologistes, relatives aux localisations cérébrales, nous paraissent pleinement concluantes. Non pas, qu'on veuille bien le remarquer, que nous entendions prendre la doctrine des localisations au pied de la lettre et soutenir, avec Gall, qu'à chacune des fonctions de la vie propre de l'animal correspond une portion nettement déterminée de l'écorce du cerveau. On verra plus loin des faits précis prouvant au contraire qu'une portion de l'écorce peut suppléer l'autre. Aussi bien telle n'est point la portée des découvertes auxquelles nous faisons allusion. Tout ce que ces découvertes signifient, c'est que d'un animal inférieur à un animal supérieur, le cerveau assume des fonctions qu'il ne remplissait pas auparavant. Telles les fonctions de la parole. Broca ayant observé ce fait assurément étrange d'un individu qui, tout en ayant des idées très-saines et très-suivies, ne trouve, pour les exprimer, que le même mot absurde, put se convaincre, par une série de recherches bien suivies, que le trouble provenait d'une lésion existant au pied de la troisième circonvolution frontale gauche du cer-

veau du patient. — D'autres faits ont permis de généraliser la conclusion qui se dégage des recherches de Broca. A l'aphasie vient fréquemment s'ajouter l'agraphie; l'individu comprend l'écriture, mais il ne trouve plus l'innervation motrice nécessaire pour écrire lui-même ; ou bien encore ce sont les images motrices de la vue qui manquent : l'individu a beau voir les caractères à mots imprimés, ces mots ne lui disent plus rien ; il est atteint « d'alexie », et pour chacun de ces troubles fonctionnels divers, l'anatomie pathologique tend pareillement à démontrer l'existence d'une lésion en une circonvolution donnée [1]. — Bref, les fonctions diverses que suppose le langage trouvent dans le cerveau, si l'organisme le requiert, un moteur approprié.

Ainsi l'anatomie et la physiologie concordent pour attribuer au cerveau le rôle que, d'avance, notre psychologie lui assignait. — Réduites aux seules ressources de l'observation extérieure, ces deux sciences ne pouvaient nous apprendre que fort peu de chose sur ce que nous cherchions. « Une boule mollasse, pesant de deux à trois livres, recouverte d'une sorte d'écorce anfractueuse, grisâtre à la surface, blanchâtre au-dessous, à l'intérieur des couches et noyaux mal circonscrits, çà et là quelques fentes et cavités dans un mélange de portions blanches et de portions grises [2] », voilà l'encéphale pour notre œil nu. A la vérité nous avons le microscope, mais « ce qu'il nous

[1]) William James, *Principles of Psychology*, Tome I, chap. 2.
[2]) Taine, *Ibid*, p, 291.

apprend est fait pour nous décourager autant que nous instruire ». Comment suivre, à travers l'enchevêtrement prodigieux des cellules et des fibres le courant qui s'y propage par plusieurs centaines et plusieurs milliers de chemins ? Mais voilà que notre psychologie rattache à l'action de ces cellules et de ces fibres la direction des mouvements dont la machine animale est le siège, et du coup nous pouvons « conduire l'analyse au-delà des notions que le microscope nous fournit ».

C'est qu'en effet le nombre énorme de cellules et de fibres qui s'enchevêtrent dans le cerveau est nécessaire à la machine pour lui permettre de modifier de mille façons le jeu qui lui est propre. Soit un mouvement absolument élémentaire, comme sont ceux que suffit à produire la seule action de la moëlle. « Si l'on prend le tronçon postérieur d'une grenouille, et si l'on dépose une goutte d'acide acétique sur le haut de la cuisse gauche ou sur la portion adjacente du dos, on voit la patte postérieure gauche se fléchir de façon que le pied vienne frotter le point irrité. Pareillement, sur un homme décapité dont l'électricité avait ranimé la moëlle épinière, le Dr Robin, ayant gratté avec un scalpel la paroi droite de la poitrine, vit le bras du même côté se lever et diriger la main vers l'endroit irrité, comme pour exécuter un mouvement de défense ». Voilà certes des mouvements très-simples, puisque même en l'absence de la vie ils arrivent encore à s'exécuter ; et cependant « de pareils mouvements supposent la contraction d'un grand nombre de muscles distincts et différents d'emploi,

extenseurs, fléchisseurs, abducteurs, adducteurs, pronateurs, supinateurs, rotateurs, en dedans, rotateurs en dehors, ensemble et tour à tour, chacun à son rang et à son moment dans la série des contradions successives ». Jugez de combien de façons diverses il faut que la machine modifie son jeu, pour engendrer les mouvements de toutes sortes que nous voyons se produire chez l'animal intact.

D'autre part, chaque modification de son jeu tend à créer dans l'animal une aptitude nouvelle ; car la machine animale est une machine vivante, c'est-à-dire, comme on l'a vu, une machine qui se forme elle-même. Par suite, si dans l'amas innombrable des cellules et des fibres enchevêtrées, le courant nerveux se propage par plusieurs milliers de chemins, c'est que cette circulation en tout sens est nécessaire à la machine, pour lui permettre de s'assimiler les modifications successives de son propre jeu. Il importe, en effet, de noter qu'il n'existe pas plus de mouvements innés qu'il n'existe d'idées innées. Même les mouvements les plus élémentaires ont besoin d'être appris. « Dans le décapité du Dr Robin, le mouvement exécuté par le bras et la main droite était un mouvement de défense, qu'un nouveau-né ne sait pas encore faire». Jugez quel apprentissage il a fallu, pour arriver à exécuter les mouvements de toutes sortes que nous voyons se produire chez l'homme intact. — Bref, anatomie et physiologie, tout s'explique ; « la nature a tracé tous les chemins pouvant être utiles ; parmi ceux-ci la pratique a aplani, achevé, abouché, isolé les plus utiles, et aujourd'hui le courant nerveux suit la voie que la nature, jointe à la pratique, lui a préparée ».

VI. La vertu propre des mouvements moléculaires du cerveau ne se borne pas à nous rendre compte de la seule perception extérieure. — On vient de voir que la notion, que la psychologie nous donne, de la structure et du fonctionnement de la machine animale, jette les plus vives lumières sur cette partie obscure et embrouillée de la physiologie, qui traite du mécanisme cérébral. Mais il n'y a pas que la notion, que la psychologie nous donne, de la machine animale. Psychologie et physiologie s'entr'aident mutuellement, et le « flambeau que la première prête à la seconde, lui est aussitôt restitué plus brillant ». En d'autres termes, éclairée par la notion qu'on vient de dire, la physiologie vient à son tour éclairer de la plus vive lumière, la structure et le fonctionnement de notre machine intellectuelle.

Soit la perception du timbre que j'ai sur ma table [1]). « Lorsque je vois mon timbre, que je le presse et que je le fais résonner, il part de mon œil une impression visuelle qui est conduite au lobe occipital ; de l'oreille, une impression auditive qui va au lobe temporal ; des extrémités de mes doigts, des impressions tactiles qui vont chacune à leur centre cérébral respectif. Par cela même que ces impressions agissent ensemble elles provoquent dans le cerveau une réaction synergique qui se traduit psychologiquement par une association de sensations visuelle, auditive et tactile ; les qualités objectives que ces sensations associées

(1) Mercier, *Cours de Psychologie*, p. 179. « C'est à peu près l'exemple, devenu classique, de la cloche de Charcot.

appréhendent, nous apparaissent en conséquence comme formant dans la réalité un tout, et c'est sous cet aspect d'un tout, caractérisé par autant de notes qu'il y a de qualités perçues, que l'objet, le timbre, nous apparaît. »

On aperçoit ici très-nettement le procédé par lequel l'animal arrive à associer ses sensations spontanément renaissantes, à les discerner entre elles, c'est-à-dire, en somme, à percevoir à nouveau ou à se représenter les choses qui l'ont impressionné. — Par cela même qu'une sensation donnée ne peut se transformer en perception qu'à la faveur de la réaction synergique qu'elle provoque dans le cerveau, les diverses sensations associées dans la perception d'un objet ne peuvent manquer de laisser après elles les images des qualités perçues : car ces images, nous le savons, ne sont autre chose que des copies ou des échos des sensations par lesquelles l'objet nous est primitivement apparu, et justement, l'action cérébrale a ceci de particulier, qu'elle reproduit ou répète l'action des centres inférieurs, Il s'en suit que les diverses images composant toutes ensemble la représentation de l'objet une première fois perçu, auront une tendance naturelle à s'associer ; la sensation que répète l'image visuelle venant à être réveillée, celles que répètent l'auditive et la tactile auront une tendance à revivre de concert avec la première. Par exemple, si j'entends à distance résonner un timbre que je ne vois pas, à l'image éveillée par ma sensation auditive s'associeront naturellement une image visuelle et une image tactile, et j'imaginerai l'objet-timbre, un instru-

ment qui a telle forme pour la vue et le toucher et qui sert à sonner. De même la vue du timbre me rappelera sa forme tactile et la sonorité. Supposé enfin que dans l'obscurité je le prenne en main, ma perception tactile me fera ressouvenir de sa forme visuelle et du son qu'il émet.

Cela posé considérons toujours à la suite de Taine [1]), les connaissances que l'animal peut acquérir par le pouvoir qu'il possède de se représenter ou d'imaginer un objet. « Nous savons, par la psychologie, que toutes ces connaissances se réduisent à des images associées, que toutes ces associations ont pour cause la propriété que les images ont de renaître, et que ces images elles-mêmes sont des sensations qui renaissent spontanément. Tout cela est d'accord avec la doctrine physiologique ». Et tout d'abord nous comprenons la propriété qui distingue l'image de la sensation proprement dite, je veux dire la propriété de l'image de renaître spontanément. C'est qu'en effet le cerveau est le répétiteur des centres sensitifs.

A cet égard, les observations relatives à ce que Flourens a appelé la doctrine de l'homogénéité, nous paraissent concluantes. Non pas, sans doute que nous songions à contester, contrairement à la doctrine des localisations, que les fonctions diverses de l'activité animale occupent une aire plus ou moins nettement délimitée de l'écorce cérébrale. Nous avons nous-même tiré argument de ce fait, en nous occupant du cerveau au point de vue de ses

[1]) Taine. *De l'Intelligence*, p. I. p 274.

fonctions purement physiologiques. Tout ce que nous voulons dire, et telle est, croyons-nous, la portée vraie de la doctrine de l'homogénéité, c'est que, au point de vue des fonctions intellectuelles, une portion de l'écorce peut suppléer l'autre. On connait l'histoire de «l'Américain à la barre de fer». Taine cite plusieurs exemples tout aussi remarquables, notamment celui d'un nommé Vacquerie, qui vivait en 1821. «Il était hémiplégique du côté gauche, mais ses fonctions intellectuelles étaient intactes. A l'autopsie, on découvrit une sérosité qui avait remplacé l'hémisphère droit; la substance cérébrale de ce côté avait disparu ». « Non seulement, ajoute le même auteur, un hémisphère supplée l'autre, mais une province quelconque du cerveau, pourvu qu'elle soit assez grande, supplée l'autre; la preuve en est qu'une province quelconque peut manquer sans qu'aucune des facultés de l'esprit fasse défaut», et en effet, l'observation des cas pathologiques n'a pas moins bien établi cette seconde suppléance que la première. « Un officier avait reçu une balle qui, entrée par une tempe, était ressortie par l'autre ; le blessé, qui mourut très-rapidement, trois mois plus tard, fut observé jusque-là, et, pendant tout ce temps, non seulement il jouissait de l'intégrité de son intelligence, mais encore il apportait dans le commerce de la vie un enjouement et une sérénité peu ordinaire ». Les vivisections concluent dans le même sens. « Une grenouille à qui l'on n'avait laissé qu'un fragment de ses lobes postérieurs, environ un huitième du cerveau entier, avait gardé l'attitude d'une grenouille saine ». Bref, « le cerveau est une sorte de polypier,

dont tous les éléments ont la même fonction. Combien faut-il de cellules et de fibres pour faire un de ces éléments, nous ne pouvons le dire avec précision; mais chacun de ces éléments, par son action, suffit à susciter toutes les images normales, toutes leurs associations, partant toutes les opérations de l'esprit. »

A présent, soit une excitation transmise à l'écorce cérébrale. L'action qu'elle y éveille se propagera à travers les éléments similaires mutuellement excitables dont cette écorce est composée. « Concevez une série de cordes vibrantes disposées de telle façon que l'ébranlement de la première se communique de corde en corde jusqu'à la dernière et de celle-ci revienne à la première : l'exemple est grossier, mais clair. Telle est l'action qui parcourt les éléments similaires de l'écorce ; elle dure ainsi, en l'absence de toute excitation extérieure, s'effaçant, renaissant et à travers une suite d'extinctions et de résurrections indéfiniment survivantes. Telle est aussi l'image », et il suffit en effet de se reporter à son histoire pour saisir sur le fait l'extrême mobilité de l'action qui lui donne naissance. De Quincey raconte qu'une de ses proches parentes étant tombée dans une rivière et ayant manqué périr, revit en un moment sa vie entière déployée et rangée devant elle simultanément comme dans un miroir, et qu'elle se trouva la faculté également soudaine d'embrasser ensemble le tout et chaque partie [1]. Ces résurrections presque instantanées de

[1] De Quincey. *Confessions of an opium eater*, p. 83, cité par Taine, *Ibid.* Note III.

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE

tout un monde d'événements imaginaires se présentent fréquemment dans tous les cas où l'imagination est dans un état de vive surexcitation. L'imagination n'a même pas besoin d'être surexcitée ; il suffit que, n'étant plus tenue en bride par l'ascendant que lui imposent les sensations extérieures, elle suive toutes les fantaisies de son humeur vagabonde. C'est ce qui arrive dans « la rêverie, et mieux encore dans le rêve complet. Plusieurs observateurs ont constaté sur eux-mêmes la faculté de vivre mentalement, pendant un rêve de quelques minutes, une vie de plusieurs années et de plusieurs centaines d'années ».

Nous arrivons ainsi à comprendre, outre la propriété qu'ont les images de renaître, les diverses lois qui régissent leur association. — Nous savons, par la psychologie, que ce qui suscite à tel moment telle image plutôt que telle autre, c'est un commencement de résurrection, soit par similitude parce que l'image ou la sensation antérieure contenait une portion de l'image ressuscitante, soit par contiguïté, parce que la terminaison de l'image antérieure se confondait avec le commencement de l'image ressuscitante. Tout cela est d'accord, encore une fois, avec la doctrine physiologique. « Une action se produit dans les centres sensitifs proprement dits, protubérance ou tubercules quadrijumeaux ; elle y éveille la sensation primaire ou brute. Une action exactement semblable se développe par contre-coup dans un élément cortical des lobes cérébraux et y éveille la sensation secondaire ou image. La première action est incapable, et la seconde est capable de renaître spontanément ; par-

tant, la sensation brute est incapable et l'image est capable de renaître spontanément.... Posez maintenant que, par une excitation nouvelle des centres sensitifs, une action différente vienne à se produire dans un des éléments corticaux ; selon la loi de communication, elle devra passer tour à tour dans les autres éléments et nous devrons avoir une image différente qui, comme la première, devra durer en s'affaiblissant et en se reformant tour à tour. Mais le même élément cortical ne peut à la fois dans deux états différents, ni partout produire à la fois deux actions différentes. Les éléments corticaux seront donc sollicités en deux sens différents, et comme les deux actions sont incompatibles, une seule se propagera ».

Or, il est à remarquer que chacune d'elles correspond à un mouvement, en un certain sens, de la machine animale. Tel est, en effet, le point de vue physiologique. Si l'animal se meut tantôt de telle façon, et tantôt de telle autre façon, c'est que le courant nerveux se propage tantôt par tel chemin, et tantôt par tel autre chemin. Nous pouvons donc dire, en nous plaçant à ce point de vue, que celle des deux qui se propagera est celle des deux qui adapte le mieux le jeu de la machine animale à l'excitation venue du dehors. Car nous savons que, si l'action corticale est nécessaire, au point de vue physiologique, c'est que l'animal a besoin de régler ses mouvements à lui-même sur les mouvements des choses qui l'entourent. Mais précisément telle est aussi la conclusion à laquelle nous arrivons en partant du point de vue psychologique. Car, visiblement, la résurrection partielle de l'image, condition,

au point de vue psychologique, de sa résurrection totale, n'a d'autre résultat que d'ajouter à sa force, c'est-à-dire, en somme, à son effet moteur.

En effet, il ne paraît pas douteux d'une part, que l'animal ait réellement besoin d'imaginer ses mouvements pour les exécuter, On s'en assure aisément par l'affinité qu'il y a entre un mouvement imaginé et ce même mouvement exécuté. Comme l'a fort bien vu M. Fouillée, « toute image d'un mouvement est ce mouvement même préparé et déjà commencé [1] ». De là, les faits bien connus, que l'on a souvent classés sous la dénomination un peu vague d'instinct d'imitation. De là aussi, la possibilité, pour les animaux de se communiquer l'un à l'autre leurs impressions. De là enfin, ce qu'on a appelé, du nom d'un expérimentateur qui eut son heure de célébrité, le Cumberlandisme : lire les pensées, pour Cumberland, c'est tout simplement éprouver l'action motrice des images représentées dans l'imagination du sujet en expérience.

D'autre part, si l'on considère ce qui caractérise la prépondérance d'une image sur ses rivales, on constate que cette prépondérance n'est pas autre chose, en réalité, que la prépondérance de son effet moteur. A cet égard, rien de plus significatif que la comparaison des états par lesquels une image passe successivement suivant que sa tendance à dominer avorte ou aboutit [2]. Appelée enfin hors des coulisses sur le devant de la

[1]) Fouillée, *La philosophie des idées forces*, cité par Mercier, *Cours de Psychologie*, p. 188.

[2]) Taine. *Ibid.*, p. 276, 277, 278, 279.

scène elle ne s'est pas plus tôt installée au premier plan de notre théâtre mental que « tout de suite elle se transforme en impulsion, en expression, par suite en contraction musculaire ». Si c'est une simple image, comme toute image a son effet moteur, le mouvement pensé confine au mouvement effectif et nous sommes tentés de nous mouvoir en effet. Si c'est une idée, comme toute idée est une parole mentale, la pensée confine à l'articulation effective et nous sommes tentés de parler en effet. « Spontanément l'impression aboutit à l'expression, et pour peu que l'image soit vive, nous avons de la peine à ne pas glisser de l'une dans l'autre. Quand l'image est absorbante au point d'exclure les autres, il n'y a pas moyen d'enrayer; bon gré, mal gré, le geste et la physionomie la traduisent ». — Bref, comme l'a fort bien vu Taine, il y a une correspondance exacte entre l'action corticale et l'image mentale. « Grâce à certaines conditions favorables ou défavorables, une action corticale prend ou perd la première place dans notre cerveau. Grâce à ces mêmes conditions une image mentale prend ou perd la première place dans notre esprit ». Les lois qui régissent l'activité de notre cerveau sont donc les mêmes que celles qui régissent l'activité de notre esprit et, par suite, nous tenons dans le mécanisme cérébral le véritable organe par lequel l'animal arrive à exercer la faculté qu'il a de connaître et de penser.

VII. Ainsi tombe également la dernière et célèbre objection soulevée par l'idéalisme contre la psycholo-

gie expérimentale. Comme la notion de la sensation est celle d'un événement qui se passe dans un corps réellement existant, il faut admettre une distinction essentielle entre ce que nous appelons un mouvement moléculaire du cerveau, véritable action, et ce qui n'est rien en soi qu'un simple déplacement de molécules. Partant de là, les idéalistes soutiennent que la sensation n'a rien de commun avec l'activité des êtres matériels. Avec Descartes ils observent que l'être qui sent porte le principe de son activité en lui-même; il n'est point, comme les êtres que nous percevons par nos sens, une simple portion de l'étendue, et ils le définissent en niant de lui tout rapport avec l'étendue. Ils disent donc que cet être a son existence propre et à part; ils admettent une substance en rapport avec son existence et, tirant la conclusion des prémisses posées, placent une séparation absolue, entre la monde des sens et celui de la conscience.

En réalité cette séparation n'existe que parce qu'il leur plait de la créer. — Certes il y a autre chose dans l'animal que ce que nous y découvrons en nous fiant au seul témoignage de nos sens. Il y a ce qu'y découvre notre raison, je veux dire un être doué d'une certaine activité, et ce n'est pas une des moindres satisfactions de ceux qui soutiennent, contre les positivistes, la valeur de l'idée [1], que l'impuissance avérée

[1] Le lecteur trouvera un exposé très clair de l'idée fondamentale de la philosophie dite positive dans l'ouvrage de M. Halleux, *Les principes du positivisme contemporain*. Louvain, 1895.

de la science réduite à la seule connaissance des faits. Car l'*ignorabimus* qui a lugubrement retenti lors des assises scientifiques tenues naguère à Leipzig, est encore présent à la mémoire de tout le monde : reprenant une thèse déjà développée dans un discours resté célèbre de J. Tyndall, du Bois-Reymond, un des chefs assurément des naturalistes assemblés en Congrès, est venu à son tour exprimer l'impuissance de la psychologie réduite à la mécanique des atomes. Et qu'on n'objecte pas que le problème qu'il déclare insoluble est du domaine exclusif de la métaphysique! L'activité propre de l'animal se manifeste d'une certaine manière à nos sens, cela n'est pas douteux, et, dès lors, l'objection manque de base. Ou le savoir humain n'existe pas, ou il nous est donné de rechercher la cause des faits que nous saisissons.

En vain Taine apporte à la cause comprise l'appui de sa grande autorité [1]). Il ne suffit pas que Leibnitz et Malebranche aient adopté une solution « qui n'est point conforme aux méthodes de l'induction scientifique ». On peut très bien répudier la solution de Malebranche et de Leibnitz et cependant ne pas admettre la solution positiviste [2]). Il s'agit de savoir comment un simple agrégat d'atomes, n'ayant aucune existence en soi, n'étant une substance d'aucun genre peut être la source et le principe d'une activité. Or, ce mystère là nous pouvons dire d'avance avec les auteurs que nous avons cités plus haut, que ni Taine, ni personne ne parviendra à l'éclaircir. « Admet-

[1]) Taine, *De l'Intelligence*, L. IV, ch. 2.

[2]) Fonlaine, *De la sensation et de la pensée*, p. 12 et suiv.

tons, dit Tyndall [1]), qu'une pensée définie correspond simultanément à une action moléculaire définie dans le cerveau. Eh bien! nous ne possédons pas l'organe intellectuel, nous n'avons même pas apparemment le rudiment de cet organe, qui nous permettrait de passer par le raisonnement d'un phénomène à l'autre. Ils se produisent ensemble mais nous ne savons pas pourquoi. Si notre intelligence et nos sens étaient assez perfectionnés, assez vigoureux, assez illuminés pour nous permettre de voir et de sentir les molécules mêmes du cerveau; si nous pouvions suivre tous les mouvements, tous les groupements, toutes les décharges électriques, si elles existent, de ces molécules; si nous connaissions parfaitement les états moléculaires qui correspondent à tel ou tel état de pensée ou de sentiment, nous serions encore aussi loin que jamais de la solution de ce problème : Quel est le lien entre cet état physique et les faits de la conscience? L'abime qui existe entre les deux classes de phénomènes serait toujours intellectuellement infranchissable. Admettons que le sentiment *amour*, par exemple, corresponde à un mouvement en spirale dextre des molécules du cerveau, et le sentiment *haine* à un mouvement en spirale senestre. Nous saurons donc que, quand nous aimons, le mouvement se produit dans une direction, et que, quand nous haïssons, il se produit dans une

[1]) J. Tyndall, *Les forces physiques et la pensée* (*Revue des Cours scientifiques*, années 1868-1869, n° 1). Non moins nettes et précises sont les déclarations de du Bois-Reymond, *Die Grenzen der Naturerkennens*, Leipzig, 1884.

autre ; mais le *pourquoi* resterait encore sans réponse ».

Il ne faudrait donc pas s'imaginer que, parce que nous répudions certaines distinctions faites par des métaphysiciens, nous voulions nier toute métaphysique. — Mais cette réserve étant faite, l'erreur des idéalistes, elle aussi, est certaine. En effet posée leur distinction du monde des sens et du monde de la conscience, toute unité disparaît de l'action des êtres de la nature. Animaux, plantes, corps inorganiques, sont autant de genres d'êtres radicalement distincts. Or l'observation prouve au contraire que chez tous les êtres de la nature, le mode d'exister est le même : s'il y a une distinction, c'est dans le degré d'être seulement.

Rien de plus significatif, à cet égard, que l'application faite par les savants contemporains de la loi de la conservation de l'énergie aux phénomènes de la conscience et de la vie. Le lecteur connaît la portée générale des expériences de Hirn [1]. « Un homme était placé dans une chambrette bien fermée, où l'on mesurait la chaleur dégagée et les quantités d'acide carbonique produit ou d'oxygène consommé. Par ce procédé, appliqué dans différentes conditions de travail et de repos, il fut constaté que l'augmentation de chaleur ne correspondait pas toujours à l'augmentation de l'oxygène consommé. Quand l'individu en expérience exécutait un certain travail, on constatait plus d'oxygène absorbé que de chaleur dégagée ». Les expériences de Hirn furent contrôlées et con-

[1] Cité par le R. P. Castelein, *Psychologie*, p. 461.

firmées par celles d'une foule d'autres savants, si bien que c'est aujourd'hui une thèse admise que la machine organique en travail, se comporte en tout comme une machine ordinaire. A un mouvement produit correspond une certaine chaleur dépensée, et malgré que le corps vivant soit incontestablement supérieur en nature aux corps inorganiques, les phénomènes vitaux sont néamoins soumis aux mêmes lois que les phénomènes non-vitaux.

Il y a plus. Supposons un cas dans lequel, les muscles étant au repos, les combustions musculaires cessent ou du moins se ralentissent. C'est ce qui arrive dans le sommeil. Suivant la conclusion qui se dégage des expériences qu'on vient de rappeler, l'oxygène apporté par le mouvement respiratoire n'étant plus employé pour les désassimilations musculaires, devra trouver un autre emploi. Car la loi de la conservation de l'énergie est formelle : rien ne se crée, rien ne se perd, les forces se transforment, rien de plus. Le dormeur qui consomme l'oxygène qu'il respire devra donc l'utiliser pour quelque opération nouvelle, n'existant point pendant la veille, bref, nous pouvons supposer que la fatigue que produit la veille, le sommeil est appelé à la détruire.

La physiologie du sommeil est venu confirmer cette vue théorique. « Des substances qu'on pourrait appeler ponogènes, dit Preyer [1], se forment réellement et s'accumulent dans le muscle pendant qu'il

[1]) Preyer, *Les causes du sommeil*, (*Revue des cours scientifiques*, année 1877, nº 50).

est en travail ». Et en effet, « tandis que, dans les muscles au repos, la réaction est neutre avec une légère tendance à l'alcalinité, elle est acide dans les muscles tétanisés ». En d'autres termes, l'altération ou pour mieux dire l'intoxication musculaire se traduit au dehors par sa réaction chimique. Bien plus « Ranke a démontré, par un grand nombre d'expériences, que les substances qui prennent naissance au sein des muscles tétanisés, injectées dans un muscle frais et intact, le rendent incapable de fonctionner, l'épuisent. Ce sont, en particulier, l'acide lactique et la créatine et non l'acide carbonique qui possèdent ces propriétés pronogènes. Par le lavage de ces muscles à l'aide de liquides indifférents, leur aptitude fonctionnelle se rétablissait, ou du moins l'épuisement était en grande partie combattu ; le muscle pouvait de nouveau fournir du travail, c'est-à-dire, soulever des poids qu'il était incapable de soulever pendant l'épuisement. ». Bref, non seulement les phénomènes vitaux ne sont pas soustraits aux lois qui régissent les phénomènes non-vitaux, mais on voit ces mêmes lois étendre graduellement leur empire sur les manifestations répétées les plus mystérieuses de la conscience et de la vie.

Il n'y a donc pas de séparation radicale entre les différents genres d'êtres de la nature, et de fait nous devons nous refuser absolument à admettre une séparation de ce genre, entre les diverses classes de phénomènes que le spectacle de leur activité nous révèle [1]). Nous pouvons suivre les évènements moraux

[1]) Taine, *Ibid*, p. 332.

indiqués par les actions réflexes, jusqu'au bas de la série animale, même en des animaux, comme le polype d'eau douce, en qui l'on ne découvre aucune trace du système nerveux ». Nous pouvons les suivre plus loin encore. « Car chez plusieurs plantes comme la sensitive et le sainfoin oscillant du Bengale, chez les anthérozoïdes des cryptogames et chez les zoospores des algues, on rencontre des actions réflexes tout à fait semblables à celle que produit le tronçon d'une grenouille décapitée ». Les deux règnes se confondent donc par leurs degrés inférieurs, et ils se confondent si bien que « plusieurs groupes, entre autres les vibrions, ont été classés tantôt dans l'un et tantôt dans l'autre ». En somme « le système nerveux n'est qu'un appareil de perfectionnement et l'événement moral, dont il est la condition et dont son mouvement est le signe est un groupe compliqué et organisé dont les éléments et les rudiments peuvent aussi se rencontrer ailleurs». La même remarque s'applique à l'appareil de la vie comparé à la masse amorphe qui constitue le corps inorganique. « Ce que nous appelons la vie est une action chimique plus délicate, d'éléments chimiques plus composés ». Bref, « des plus hautes opérations des lobes cérébraux jusqu'aux phénomènes les plus élémentaires de la physique, on ne trouve que des mouvements mécaniques d'atomes, transmissibles sans perte d'un système à l'autre » avec cette seule réserve que, leur complexité variant, ils atteignent, dans le système supérieur, à un résultat auquel, dans le système inférieur, ils n'atteignent pas.

LIVRE QUATRIÈME

L'IDENTITÉ DU MOI
ET DE NOTRE INDIVIDU PHYSIOLOGIQUE

CHAPITRE I

Inanité du positivisme

SOMMAIRE :

I. Objections soulevées par les positivistes contre les êtres métaphysiques. — Conception de l'activité des êtres dont la valeur dépend de la réalité de l'être en soi. — Sens du mot pouvoir. — Nous définissons la nature des êtres par les pouvoirs que nous leur attribuons. — Nécessité de la métaphysique.

II. La substantialité du moi. — Méprise dans laquelle tombent les positivistes. — L'argument de la planche. — A un crochet peint sur le mur, on ne peut attacher qu'une chaîne également peinte sur le mur.

III. La science de l'âme. — Doctrine d'Aristote et de Saint Thomas. — Y a-t-il rien dans cette doctrine, que la science nous défende d'admettre? — La science proprement dite ne s'occupe que des phénomènes. — Loin d'être condamnée par elle, la doctrine d'Aristote et de St-Thomas nous donne la clef de tous les progrès qu'elle a réalisés.

IV. Portée réelle des reproches dirigés par les positivistes contre la science de l'âme. — La science du moi. — Psychologie expérimentale et psychologie métaphysique. — La science de l'âme concilie les deux points de vue.

I. Jusqu'ici nous ne nous sommes occupés que d'examiner la valeur du témoignage de la conscience qui nous atteste que nous pensons. Il faut à présent nous occuper de l'être dont nous affirmons l'existence sur

la foi de ce témoignage. Voyons tout d'abord comment cette question se rattache à la précédente.

Suivant les psychologues de l'école purement expérimentale, la psychologie est faite du moment que l'on a rattaché l'une à l'autre les diverses classes de faits que nous révèle le spectacle de l'activité humaine. Quant au premier principe de cette activité, inutile de s'en occuper. Considéré en soi et abstraction faite des fantômes que la métaphysique place entre notre pensée et lui, l'être que chacun de nous appelle soi-même se confond avec ses événements. Ainsi parlent Herbart et Wundt en Allemagne; les disciples de Hume en Angleterre ; Taine et Ribot en France. Sans doute, nous croyons bien saisir un principe d'opération dans le pouvoir que nous avons de penser, mais si l'on scrute avec soin le sens du mot pouvoir, on s'aperçoit que ce mot désigne simplement une particularité de certains faits. Quand donc, nous disons que nous avons le pouvoir ou la puissance de penser, cela ne signifie pas que le moi est un être ou substance d'une certaine sorte. Nous voulons simplement désigner par là, une certaine particularité de ses événements. Nous disons que le moi à la puissance de penser, comme nous disons que la graine de pavot à la puissance de faire dormir. Bref, s'il faut s'occuper encore des mots pouvoir, puissance, force et autres analogues qui, dans l'opinion des philosophes, sont appelés à jouer un si grand rôle en psychologie, c'est uniquement afin de montrer que pris en soi et indépendamment des faits que le spectacle de l'activité des êtres nous révèle, la puissance et la force ne sont pas.

C'est là une notion de la philosophie qui peut paraître exacte si, partageant l'illusion des positivistes on perd de vue la conception de l'activité des êtres dont la valeur dépend de la réalité de l'être en soi, mais qui manque totalement de fondement, dès qu'on détermine avec soin quelle est cette conception. — Je suppose que nous n'admettions point qu'il existe un principe vital dans les êtres vivants. Ceux-ci ne seront plus, dès lors, que l'assemblage des faits que nous révèle le spectacle de leur activité. Telle est en effet la thèse des positivistes « Les faits seuls sont réels; au-delà il n'y a que des fantômes engendrés par les mots ». Quelle en sera la conséquence? C'est que nous ne trouverons plus rien, dans le spectacle de la vie, qui nous permette d'expliquer comment les faits que ce spectacle nous révèle concourent à faire exister un être supérieur à celui des corps non-vivants. En effet le spectacle de la vie, bien interprété, aboutit à nous mettre en présence des mêmes faits que ceux que nous saisissons dans la nature inanimée. Comme on l'a vu plus haut, ce que nous appelons la vie est une action chimique plus délicate d'éléments chimiques plus composés. Nous devrions donc bannir de notre conception du vivant toute idée d'une fin pour laquelle l'être agit.

De fait, je pense ne pas me tromper en affirmant que la conception qui sépare la science purement expérimentale de la philosophie, est la conception qui sépare partisans et adversaires de la finalité dans la nature. Comme les anciens philosophes grecs, dont la

doctrine nous a été conservée par Aristote [1]), les positivistes contemporains estiment que dans la nature tout arrive par accident. « La pluie nourrit le froment? Pur accident »; elle aurait aussi bien pu avoir pour effet de le faire pourrir. Il ne faut donc voir en cela ni intention, ni dessein, non plus qu'en l'appropriation d'un être aux exigences de sa nature. « Les dents poussent fatalement, celles de devant incisives et commodes pour diviser, les molaires plates et utiles pour broyer. Mais tout cela ne résulte pas d'une intention, c'est seulement une bonne rencontre. Et l'on peut dire la même chose de tous les organes où l'on croit reconnaître une cause finale. Partout où les choses sont advenues comme s'il y avait adaptation intentionnelle, elles se conservent parce que le hasard les a avantageusement disposées. Partout ailleurs les produits de ce même hasard ont péri et périssent, comme Empédocle le dit des monstres mi-partie hommes et mi-partie bêtes ».

Cela étant, soit donnée la conception de la nature d'un être, conception que nous exprimons par les mots puissance ou pouvoir. — Il ne faudrait pas croire à une contradiction sous ce rapport entre la doctrine des métaphysiciens et celle des positivistes. En effet, quand Aristote définit la puissance ou le pouvoir, il l'entend non du mot, mais de la chose que le mot désigne. Au contraire, c'est du mot qu'il s'agit dans les définitions données par les positivistes, dans celle de Taine par exemple [2]). Nous pouvons donc

[1]) *Physique*. II, 7.

[2]) Taine, De *l'Intelligence*, I, p. 339, 340

fort bien admettre cette définition. Toutefois il importe, en l'admettant, de ne pas se méprendre sur sa portée.

La définition, telle que Taine nous la donne, comprend un double élément, la liaison de deux faits, et la constance de cette liaison. Or c'est la constance de la liaison qu'à proprement parler nous voulons désigner par le mot pouvoir. Par exemple, il ne suffit pas qu'en une circonstance donnée l'ordre d'un citoyen de mettre un homme à mort ait été suivi de la mise à mort de cet homme, pour que nous ne puissions dire que ce citoyen avait le pouvoir de mettre à mort. Il se pourrait en effet que son ordre ait été un abus de pouvoir ; ce qu'il faut, c'est que régulièrement et toujours un pareil ordre de sa part ait été suivi d'une mise à mort. De même, il ne suffit pas qu'un cheval tire une fois un chariot pour que nous puissions dire que ce cheval a la force de tirer ce chariot. Il se pourrait en effet que l'effort du cheval fût au-dessus de ses forces. Ce qu'il faut c'est que régulièrement et toujours, le cheval, en tirant, fasse avancer le chariot. Point ne suffit donc un simple acte, ou, ce qui revient au même, la simple rencontre de deux faits. Ce qu'il faut c'est la rencontre constante. Du reste, tous les exemples donnés par Taine à l'appui de sa définition impliquent également la nécessité de cette constance.

Il est facile, d'après cela, de montrer que nous nous formons réellement une conception de la nature d'un être par le pouvoir ou la puissance que nous lui attribuons. — En effet ce qui prouve

précisément que dans la nature tout n'arrive point par hasard, c'est la constance avec laquelle les faits que nous rapportons à l'activité d'un être se représentent ensemble. En vain essaie-t-on de soutenir que cela encore est un effet du hasard. C'est le hasard, dit-on, qui a créé la disposition avantageuse qui fait que les dents en cisailles sont régulièrement accompagnées d'un tube digestif court. Soit, mais on nous permettra de ne pas croire à ce hasard, ne fût-ce que pour être autorisé à croire à l'autre, au hasard véritable, à celui qui réunit accidentellement les faits que nous ne rapportons pas à l'activité d'un être déterminé. Car enfin on ne saurait m'empêcher de croire que ce qui arrive par hasard, n'arrive pas naturellement. Si c'est par hasard qu'un promeneur attrape une tuile sur la tête, nul ne dira que c'est par hasard que cette tuile, abandonnée à elle-même, est tombée vers le sol ! Or spontanément nous croyons que ce qui n'arrive point par hasard, arrive intentionnellement, et de fait toutes les objections des mécanistes contre la conception finaliste de l'activité des êtres tombent à faux.

Je vise un but et je tire un coup de fusil. Les mécanistes diront que j'ai atteint le but parce que j'ai contracté les muscles de mon doigt, lequel, en bougeant, a fait tomber le chien, lequel en tombant a enflammé la poudre, laquelle, en s'enflammant a chassé le plomb etc... Mais tout cela n'empêche pas que, si j'ai atteint le but, c'est à moi, qui ai voulu l'atteindre, que cet effet est dû. En d'autres termes, la dépendance de mon acte à l'égard d'une cause finale ne diminue en

rien sa dépendance à l'égard d'une cause efficiente. Seulement elle explique comment toute une série de faits, indépendants en soi, je veux dire toute la série indéfinie des faits que l'analyse démêle dans l'acte d'un homme qui tire un coup de fusil vers un but déterminé, se sont coordonnés pour produire un même effet final. Lors donc que, transportant hors de nous-mêmes la conception du mode d'agir que nous donne la finalité évidente de nos propres actes, nous disons que les êtres de la nature agissent pour une fin, cela signifie simplement que les faits que nous offre le spectacle de leur activité se coordonnent pour aboutir à un même effet final. Cela ne signifie en aucune façon, comme les positivistes le prétendent, que nous cherchons dans une volonté divine que nous ne connaissons pas, l'explication des faits que seul l'examen de leur activité peut nous donner.

Ainsi, s'il est vrai que « les mots pouvoir et force ne désignent par eux-mêmes, aucune essence mystérieuse et occulte » il n'en est pas moins vrai que nous nous formons une certaine conception de la nature d'un être par le pouvoir ou la force que nous lui attribuons. — Par malheur, les positivistes, pour qui l'être en soi n'est rien, ne sauraient admettre que nous avons une conception de cette nature. Par une conséquence inévitable la notion de puissance n'a d'autre valeur à leurs yeux que celle d'une entité verbale, et, réfléchissant à faux, ils étendent leur condamnation à toute notion dérivée de celle-là. Dites-vous que l'âme humaine est un principe d'action, vous admettez l'existence, répondent-ils, « d'une

substance vide ». Dites-vous que ce principe d'action est de nature spirituelle, il n'y a rien d'étonnant, répondent-ils, à ce que, « ayant vidé la substance de sa réalité, vous n'y trouviez plus que le néant ». Impitoyablement, ils proscrivent toute notion qui se rapporte à la représentation de l'être en soi. — Et cependant, pour le savant, savoir ce qu'est cet être importe davantage que de connaître tous les faits amassés par l'expérience. Que si, depuis Kant, cette conception de la science a cessé de prévaloir c'est que, depuis Kant nous nous sommes habitués à une conception de la philosophie qui supprime tout rapport entre la science et elle. Le quelque chose intime et primordial qui est l'être de toutes choses, ne nous est plus apparu que comme le rêve de l'esprit qui s'interroge lui-même, et celui-là nous a semblé le plus fort parmi les philosophes dont le rêve était le plus étrange et le plus beau. Soit, mais rêve pour rêve, ma raison est plus satisfaite du rêve d'une intelligence créatrice ayant disposé avec ordre et mesure toutes choses, que de celui d'un univers sans principe et sans fin. Est-ce que les positivistes ne rêveraient pas un peu et même beaucoup lorsqu'avec Héraclite ils conçoivent le monde comme un fleuve qui s'écoule, ou qu'avec Taine ils se représentent les êtres sous l'aspect d'une infinité de fusées qui s'élancent, brillent un moment et puis retombent dans la noirceur du vide?

II. La vraie notion de la psychologie étant ainsi mise au jour, le lecteur comprendra sans peine la valeur des notions psychologiques que les positivistes s'évertuent

à déclarer illusoires. Et, tout d'abord, c'est en vain qu'ils prétendent nier l'existence d'un premier principe de l'activité humaine. Écoutons l'argumentation de Taine [1]. « Soit une sensation de saveur, puis une douleur dans la jambe, puis le souvenir d'un concert. Je goûte, je souffre, je me souviens. Dans tous ces verbes se trouve le verbe *être*, et tous ces jugements contiennent le sujet *je*, lié par le verbe *être* avec un participe qui désigne un attribut. Or, en tout jugement, le verbe *est* énonce que l'attribut est un élément, un fragment, un extrait du sujet inclus en lui, comme une portion dans un tout; c'est là tout le sens et tout l'office du verbe *être;* et il en est de même ici que dans les autres cas. Donc le verbe énonce ici que la sensation de saveur, la souffrance, le souvenir du concert sont des éléments, des fragments, des extraits du moi. Nos événements successifs sont donc les composants successifs de notre moi. Il est tour à tour l'un, puis l'autre. Au premier moment, comme l'a fort bien vu Condillac, il n'est rien que la sensation de saveur; au second moment, rien que la souffrance; au troisième moment, rien que le souvenir du concert ». Là-dessus notre auteur remarque que c'est évidemment « par une illusion d'optique que nous créons une substance vide qui est le moi pris en lui-même »; et, redressant notre erreur sur ce point, il conclut que cette substance « n'est rien autre ni de plus que la somme de ses événements ».

La méprise est évidente. Nous ne soutenons nulle-

[1] Taine, *Ibid*, p. 342.

ment que le quelque chose un, stable, permanent, identique, toujours le même que nous concevons comme étant la source des événements passagers et transitoires, est le moi pris en lui-même. Nous soutenons qu'à moins d'admettre que la conception de ce quelque chose a un fondement dans la réalité, les événements que le spectacle de l'activité du moi nous révèle, ne sauraient être tenus pour réels. Avons-nous tort? Taine lui-même est obligé de nous donner raison. — Ayant invoqué à l'appui de sa thèse l'autorité de Condillac, il continue : « Non pas que le moi soit un simple total ; car le verbe *est* qui joint le sujet à l'attribut, énonce non seulement que l'attribut est inclus dans le sujet comme une portion dans un tout, mais encore que l'existence du tout précède sa division. Quelle que soit l'origine d'un jugement, toujours l'attribut est par rapport au sujet un fragment artificiel par rapport à un tout naturel. L'esprit extrait le fragment, mais, au même instant, reconnaît que cette extraction ou abstraction est purement fictive et que, si le fragment existe à part, c'est qu'il l'y met ». Donc si l'on veut être exact, il ne faut pas s'en tenir à la thèse que le moi est un simple total. « C'est seulement pour la commodité de l'étude que nous séparons nos événements les uns des autres ; ils forment effectivement une trame continue où notre regard délimite des tranches arbitraires ». — Mais, dès lors on se demande en vain comment Taine peut soutenir que les faits seuls sont réels. En effet, les tranches arbitrairement délimitées dans la trame continue de nos événements qui constituent les faits,

ne sauraient évidemment suffire pour expliquer la continuité de cette trame même, pas plus que, dans l'exemple de la planche, les triangles, les losanges, les carrés marqués à la craie ne sauraient suffire pour constituer la planche même. Par delà ces figures qui la divisent, il faut de toute nécessité admettre l'existence du bois sur lequel les figures sont tracées. Pareillement, par delà les tranches arbitraires que notre regard délimite dans la trame de nos événements, il faut de toute nécessité admettre l'existence d'un principe d'action auquel nous rapportons ces événements.

De fait, ainsi que les adversaires du positivisme le font justement observer, la réalité du moi étant niée, par hypothèse, nous ne saurions admettre la réalité de nos événements. Je goûte, je souffre, je me souviens. Voilà autant d'événements distincts sans doute, mais que cependant nous rapportons tous à un seul et même être, *je* ou *moi*. Cherchez tant que vous voudrez, vous n'arriverez pas à concevoir un acte du moi qui ne se présente à vous comme une manifestation passagère d'une activité qui demeure. Partant si cette activité, prise en soi, n'est rien, ses manifestations qui, en définitive, ne sont que par elle, ne sauraient davantage être quelque chose « A un crochet peint sur le mur, dit Taine, reprenant la parole d'un anglais, on ne peut suspendre qu'une chaîne peinte sur le mur ». La sagesse anglaise ne doit pas servir qu'au positivisme. Il est un crochet, l'activité du moi et une chaîne qui s'y trouve attachée, les faits que le spectacle de cette activité nous rend

manifestes. Si l'on veut que ces faits soient autre chose qu' « une chaîne peinte sur le mur », il faut bien admettre que l'activité dont ils dépendent est elle-même autre chose qu' « un crochet peint sur le mur ».

III. L'existence de l'âme étant ainsi établie, il est aisé d'entendre ce que la science de l'âme nous enseigne touchant sa nature. Suivant la forte doctrine d'Aristote et de St-Thomas, les êtres matériels se distinguent en ceci des êtres spirituels qu'ils sont des composés. Voyons, tout d'abord, ce que cela signifie [1]).

Soit l'exemple bien connu de la statue d'Apollon. Qu'est-ce que cette statue ? Un bloc de marbre dans lequel le sculpteur a taillé la figure d'Apollon. En d'autres termes, pour définir l'être de la statue, nous avons recours à une double cause : la matière, c'est le marbre ; et la forme, c'est la figure d'Apollon. — Ces deux principes sont-ils réductibles l'un à l'autre ? Non, « car bien que je ne puisse concevoir une statue sans matière, je puis concevoir une même forme de statue dans des matières différentes. On peut reproduire le même Apollon, la même forme, en taillant le marbre, en sculptant le chêne, en coulant l'airain. » — D'autre part, « que l'on coule l'airain en Apollon ou en Minerve, en colonne ou en table, il reste toujours un morceau d'airain ». Donc ni la forme n'est réductible à la matière, ni la matière à la forme. — Et cependant, bien

[1]) De Regnon, *Métophysique des Causes*, livre IV. Paris, 1886.

qu'ils soient distincts, les deux principes ne sont nullement indépendants. « Le bloc de marbre ne peut être actuellement matière d'une statue à moins qu'il n'y ait actuellement une statue et par conséquent à moins qu'il n'y ait actuellement une forme de statue ». Pareillement, cette forme ne peut être actuellement forme de statue à moins qu'il n'y ait actuellement une statue et par conséquent à moins qu'il n'y ait actuellement une matière de cette statue. — Les deux principes, bien que distincts, sont donc mutuellement dépendants, et, à ce titre, on peut dire que la chose, qu'ensemble ils constituent, est essentiellement un composé.

Maintenant au lieu de cet être de facture humaine qui est une statue, soit un être de la nature, non plus l'Apollon que le sculpteur a taillé dans le marbre, mais telle ou telle personne en chair et en os que le sculpteur a représentée. Si le lecteur veut bien se rappeler ce que nous avons dit plus haut de l'identité foncière des différents genres d'êtres de la nature [1], il verra que notre définition de l'être de la statue est également applicable à cet être nouveau, seulement elle a besoin, pour être vraie, de subir une épuration. — Dans l'exemple de la statue, la forme, ne fait en somme, que façonner un être déjà existant. En d'autres termes, la forme est purement accidentelle. Au contraire, quand il s'agit d'un être de la nature, elle est substantielle. Il faut concevoir la personne humaine

[1]) Voyez plus haut, livre 3, ch. 3, VII.

[1]) S. Thomas d'Aquin, *Somme théol.*, 1ª q, 75 art. 5, 2 et 6.

comme existant déjà, pour qu'elle puisse recevoir n'importe quelle modification venant la façonner. — De même, dans l'exemple de la statue, la matière ne fait, en somme, que recevoir une modification à une forme qu'elle a déjà. En d'autres termes, la matière est, par elle-même, une chose déterminée. Au contraire, quand il s'agit d'un être de la nature, elle est une chose indéterminée. Il faut concevoir la personne humaine comme absolument dénuée de toute forme, pour que la forme qui la caractérise puisse réellement lui donner l'être qui la constitue. — De façon que, au lieu de concevoir la matière et la forme comme les agents d'une simple transformation accidentelle, il faut, au contraire, les concevoir comme les agents d'une transformation substantielle, et que les êtres de la nature sont non seulement des composés, mais des composés substantiels.

Tel est le sens de la doctrine thomiste sur la composition substantielle des corps et partant aussi sur la simplicité ou immatérialité des esprits. Car les deux notions sont corrélatives. — L'âme humaine est spirituelle. Cela signifie simplement que le principe premier de l'activité qui nous est propre, et que chacun de nous appelle son âme, participe de la perfection inhérente à la nature des formes subsistantes par soi. Etant tel, ce principe a une existence indépendante de celle du corps auquel il est uni. Car nous savons, par ailleurs, que ce corps, comme tous les corps de la nature, est une substance matérielle. Comme toutes les substances matérielles, il peut se transformer substantiellement « cesser d'être

ce qu'il est, pour commencer à être ce qu'il n'est pas ». Partant l'âme qui lui est unie ne partage point la destinée qui est la sienne. Par delà le tombeau, où tout finit pour lui, elle peut encore exister et agir, et de fait, le désir que nous portons en nous-mêmes, d'un bonheur sans limites, proteste énergiquement contre la doctrine sans espérance, qui borne à la terre le résultat de nos efforts et le prix de nos douleurs.

Y a-t-il rien, dans cette doctrine, que la science défende d'admettre ? Laissons-là les considérations sentimentales, puisque aussi bien rien ne démontre à priori que la science soit faite pour nous consoler. La question est de savoir ce qu'il faut penser des vues d'Aristote et de S. Thomas sur l'essence et la nature des corps. — Les chimistes disent que l'hydrogène est un corps d'une autre nature que l'oxygène. Cela signifie simplement que, considéré au point de vue des réactions qu'il provoque, l'hydrogène a une manière de se comporter qui est autre que celle de l'oxygène, cela ne signifie rien de plus. Pareillement les chimistes disent que le plomb est un corps d'une autre nature que le fer. Cela signifie simplement que, considéré au point de vue des actions qui le modifient, le plomb a une manière de se comporter qui est autre que celle du fer, cela ne signifie rien de plus. En aucun cas, le mot nature n'est pris dans le sens où l'entendent les philosophes.

Ce que nous disons de la chimie en tant qu'elle s'occupe des corps en général, nous pouvons également le dire des sciences qui s'occupent de telle

ou telle activité corporelle en particulier. — Les botanistes disent que les légumineuses fructifient en gousses. Ce serait une erreur grossière de voir, dans cette phrase, la définition d'une espèce, au sens philosophique du mot. En réalité, il n'y a là qu'un procédé de classification, plus ou moins heureux et commode, et qui consiste à placer dans un compartiment distinct tous les végétaux caractérisés par la fructification en gousses, rien de plus. — De même les zoologistes font un ordre à part des animaux qu'ils appellent les vertébrés. Cela signifie simplement que tous les représentants de l'ordre des vertébrés sont caractérisés par la présence d'une certaine charpente intérieure, composée de pièces liées ensemble, et mobiles les unes sur les autres, cela ne signifie rien de plus. On tomberait dans le plus grossière des erreurs, si l'on s'imaginait trouver là la notion d'un genre ou d'une espèce, au sens philosophique du mot.

Il faut donc bien avoir devant les yeux cette vérité malheureusement trop oubliée que la science ne s'occupe que des phénomènes ; que *l'essence n'est point son objet* ; que dès lors, peu importe que nous n'arrivions point, par elle, à saisir ce que nous nous représentons par la définition de cette essence. Tout ce que le savant est en droit de demander, c'est que cette définition ne soit pas en contradiction avec l'hypothèse qui lui sert à expliquer les phénomènes. Or, à cela nous répondons hardiment qu'elle sort victorieusement de l'épreuve, soit qu'on la considère sous le rapport de la matière, soit qu'on la considère sous le rapport de la forme. — Et tout d'abord, c'est en vain

que les atomistes prétendraient lui opposer l'hypothèse à laquelle ils arrivent quand, munis des formules astronomiques et, par elles, de tous les faits physiques, mécaniques ou chimiques, ils essaient de concevoir les particules dernières de la matière. En effet, des masses plus grandes auxquelles s'appliquent les calculs des astronomes, aux masses plus petites auxquelles s'appliquent leur calculs à eux, l'analogie est évidente, et la logique de l'hypothèse veut que nous concevions les atomes non pas comme de petites masses solides, mais comme de purs centres géométriques par rapport auxquels les attractions, puis les répulsions croissent avec la proximité croissante [1]). Il est donc bien clair que l'atomisme chimique ne saurait trouver un démenti à son hypothèse dans la conception philosophique de la matière première.

Mais, dira-t-on, il y a la conception de la forme substantielle. — Sans doute, il est contraire au principe fondamental de la conservation de l'énergie qu'aucun corps chimique se transforme substantiellement. Mais la question n'est pas là. Il s'agit de savoir si la chimie, en étudiant les corps, ne fait pas abstraction de leur forme spécifique. — Je réponds qu'il n'est pas douteux qu'elle en fait abstraction. En effet, la seule notion que nous retrouvions commune à l'activité des êtres matériels, quels que soit le genre et l'espèce auxquels ils appartiennent est celle d'un mouvement. Or, la

[1]) Cfr. Taine, *Ibid.*, p. 349 et les auteurs qu'il cite. A consulter aussi Dr Braig, *La matière*, (*Compte rendu du Congrès scientifique des Catholiques*, 3e section) Paris, 1891.

logique veut que, en toutes choses, nous procédions du plus connu au moins connu, et il est bien clair que la science manquerait à cette règle en admettant, dans la nature, des distinctions que, par elle-même, la notion du mouvement ne comporte pas. En refusant de reconnaître dans l'univers matériel, aucune autre réalité que la masse inerte et le mouvement dont elle est le substrat, la physique moderne, loin de rompre avec la définition scolastique de l'essence des corps n'a donc fait, en somme, que marcher résolument dans la voie que, d'avance, si pas directement par une initiation impossible, du moins indirectement par la théorie de la connaissance qu'elle sert à fonder, cette définition lui avait tracée [1]).

IV. Le lecteur peut apprécier à présent, à leur juste valeur, les reproches dirigés par les positivistes contre la science de l'âme. En réalité, tous ses reproches s'adressent à la science du moi. En effet, il ne s'agit pas, comme dit Taine [2]), « de savoir com-

(1) Autant que j'en puis juger, cette justification de la théorie de la matière et de la forme, est neuve, l'habitude constante des modernes qui l'ont défendue, étant de l'opposer à la théorie atomique, comme une hypothèse meilleure à une hypothèse moins bonne. Mais outre qu'il me paraît passablement osé de vouloir en remontrer à la chimie moderne au nom de la chimie du moyen-âge, je crois que c'est fausser la pensée d'Aristote et de S. Thomas qu'attribuer à leur théorie le caractère d'une hypothèse sur la nature des forces physiques ou chimiques. J'espère du reste trouver l'occasion de m'expliquer plus longuement sur ce point.

2) *De l'Intelligence*, I, p. 350.

ment une substance inétendue, appelée âme, peut résider dans une substance étendue, appelée corps, ni comment deux êtres de nature si différente, peuvent avoir commerce entre eux ». « Ce sont là, ajoute Taine, des questions scolastiques qui tombent avec les entités scolastiques qui les suggèrent ». On se demande en vain chez quel philosophe scolastique, le positiviste français a trouvé les définitions qu'il donne de l'âme et du corps. La vérité est que ce sont là des définitions appartenant en propre non pas à ceux qui, comme les scolastiques, assignent pour objet à la psychologie l'étude de l'homme, mais à ceux qui lui assignent comme objet l'étude du moi ou, comme s'expriment Maine de Biran, Jouffroy et Garnier, l'étude du principe intelligent. Quant à ceux qui, adoptant une manière de voir tout-à-fait autre, placent la source de la puissance de penser non pas dans le moi, mais dans l'homme, les définitions qu'ils donnent tant de l'âme que du corps sont telles que toutes les objections des positivistes tombent à faux.

Sans doute, St-Thomas d'Aquin ouvre ses recherches sur l'âme en posant que l'âme n'est pas un corps, c'est-à-dire, ainsi qu'il s'en explique ailleurs, une substance étendue. Mais autre chose est affirmer que l'âme n'est point une substance étendue, autre chose est la définir en affirmant qu'elle est une substance inétendue. Tout ce que l'affirmation thomiste signifie c'est qu'avec le concept d'âme ou encore, suivant la définition bien connue du Philosophe, d'acte premier ou de forme du corps vivant, nous sortons

du concept pur et simple de forme corporelle. La preuve, c'est l'argument dont cette affirmation est étayée [1]). Point d'appel à la conscience que nous avons de penser. On se contente d'alléguer que tous les corps de la nature ne vivent pas. C'est plus tard seulement, quand il s'agit de l'âme *humaine*, qu'on allègue que l'homme peut, par son intelligence, connaître tous les corps.

Sans doute encore, St-Thomas appelle corps la substance étendue. Mais, ainsi qu'on l'a vu, l'étendue considérée comme attribut de la substance corporelle n'est pas ce qui constitue son essence. Elle est simplement la première de ses propriétés. Par delà l'étendue, il y a l'être que nous jugeons étendu. Et cet être, nous l'avons vu, il le définit en disant qu'il est un composé de matière et de forme.

Pour nous qui, avec S. Thomas, et conformément aux définitions qu'il donne de l'âme et du corps, tenons que l'âme est au corps comme la forme à la matière, il ne s'agit donc nullement de savoir comment deux êtres de nature aussi différente que l'âme et le corps peuvent avoir commerce entre eux. Cette manière de poser la question part de cette fausse supposition que nous concevons l'âme et le corps comme deux êtres subsistant à part l'un de l'autre et entre lesquels il existe des relations récipoques. Or ce n'est point ainsi que nous les concevons. Ce qui subsiste, suivant nous, ce n'est ni l'âme seule, ni le corps seul, mais un composé des deux.

[1]) Voyez *Somme théol.* 1a q. 75 art. 1 et 2.

Telle est, en effet, la supériorité évidente de la théorie de la matière et de la forme sur toutes celles qui lui disputent l'explication de la nature humaine, que seule elle sauvegarde l'unité de cette nature. Toutes les autres aboutissent cette conséquence que l'homme est en réalité une simple juxtaposition de deux êtres distincts. Pas n'est besoin d'insister en ce qui concerne la théorie de ceux qui ont comparé l'âme et le corps à deux horloges indépendantes et se sont bornés à demander comment il se fait que ces horloges marchent d'accord. Il est clair qu'il ne suffit pas que deux êtres agissent de concert pour que l'on puisse dire que ces deux êtres n'en font qu'un. Mais il ne suffit pas davantage que ces deux êtres concourent à produire ensemble une même action. C'est, comme le lecteur sait, une autre théorie par laquelle on a essayé d'expliquer l'unité de la nature humaine. Au lieu de considérer l'âme et le corps comme deux êtres agissant de concert, on a admis une certaine union intrinsèque, provenant de ce que l'âme est unie au corps comme l'agent qui le meut. Mais cette union, pour réelle qu'elle soit, ne saurait davantage passer pour être substantielle. Il ne suffit pas, que le pilote fasse mouvoir la barque, pour que l'on puisse dire que la barque et le pilote ne font qu'un. De sorte que, en dehors de l'explication, qui nous est fournie par la théorie de la matière et de la forme, il n'y a d'autre moyen d'expliquer l'unité de la nature humaine que d'admettre ou bien que l'homme est un simple organisme dont la pensée est une fonction, ou bien qu'il est un pur esprit dont le corps est l'instrument, ce qui, dans les deux cas, revient en somme à nier le problème qu'il s'agit de résoudre.

Mais précisément parce que la théorie de la matière et de la forme est seule à nous permettre d'aborder le problème, il est souverainement injuste et faux de mettre sur la même ligne ceux dont elle est la théorie et n'importe quel philosophe, ayant professé une théorie sur le même objet. Qu'on s'élève contre les « entités scolastiques » tant que l'on voudra. Encore faut-il, lorsqu'on voudra définir les questions que ces entités suggèrent, qu'on ne les définisse pas en termes tels que, dans la philosophie scolastique, elles n'ont plus de sens. Peut-être alors les préventions nées au contact de philosophes qui n'ont de scolastique que le nom, viendront-elles à tomber et plus d'un positiviste comprendra-t-il que pour être une science expérimentale la psychologie n'en soulève pas moins la question de substance. — En attendant, notons précieusement cette vérité que telle que les scolastiques la définissent, la psychologie concilie évidemment les deux points de vue. D'une part, elle n'est point seulement une science expérimentale, sinon il faudrait admettre, dans chaque être vivant, autant d'âmes diverses qu'il y a d'opérations vitales diverses, supposition manifestement absurde, autant que d'admettre que n'importe quel facteur de la vie en est le principe déterminant. Et d'autre part, elle n'est point non plus une simple spéculation métaphysique sur le moi, sinon il faudrait admettre que le moi seul vit, supposition encore absurde autant que d'admettre que nous atteignons, par la conscience, les éléments mêmes de nos connaissances. Bref, la science de l'âme se tient à

égale distance de la psychologie purement expérimentale pour laquelle il n'y a que les faits, et de la psychologie métaphysique pour laquelle les faits ne sont rien. Elle veut que la psychologie commence par contrôler la valeur du témoignage de la conscience qui nous atteste que nous pensons et, pour cela, qu'elle remonte avec la physiologie jusqu'aux sensations et aux mouvements moléculaires qui sont la condition de leur naissance. Mais, d'autre part, elle veut que, vérification faite du témoignage de la conscience, nous nous demandions quel est l'être dont nous affirmons l'existence sur la foi de ce témoignage, et, pour cela, que nous recherchions, non plus simplement en psychologues, mais en philosophes, comment il se fait que, dans l'homme, esprit et corps ne font qu'un.

CHAPITRE II

La théorie métaphysique de l'union substantielle

SOMMAIRE :

I. — Position de la difficulté. — La pensée n'est pas une force indépendante du corps. — Elle n'est point davantage une fonction organique. — Il s'agit de savoir si, par delà les formes inférieures, il en existe une qui domine la matière au point d'être apte à exister par soi.

II. — Argument qui nous est fourni par la théorie de la matière et de la forme. — Il revient à l'argument qui nous est fourni par le récit de la Genèse sur la création de l'homme. — L'histoire naturelle ne s'occupe de la vie que comme phénomène. — Le philosophe ne peut qu'applaudir aux vues de Darwin sur la place de l'homme dans la nature.

II. — Erreurs diverses que la psychologie spiritualiste condamne. — Argument fondamental du matérialisme. — Suivant l'époque et suivant l'individu, sa valeur démonstrative a paru plus ou moins grande. — Sa valeur démonstrative est en réalité nulle. — Caractère propre de la connaissance intellectuelle. — Il existe un rapport nécessaire entre la faculté et son objet.

IV. — Egalement erronée est la thèse des philosophes classiques. — La simplicité de l'âme prouvée par la sensation. — L'argument tiré de la pensée n'a pas plus de valeur. — Il s'agit de savoir si l'esprit comme tel n'est pas la forme du corps. — Le véritable sujet de la pensée. — Il existe un rapport nécessaire entre la nature d'un être et les facultés dont il est le sujet.

V. Notion définitive de l'être que chacun de nous appelle soi-même. — Fausses défluitions de l'homme. — La définition scolastique. — Elle explique le résultat auquel la recherche des éléments de nos connaissances nous a fait aboutir.

I. Reste à rechercher la solution que la philosophie nous donne en réponse à la question dont nous venons d'examiner les fondements. Posons tout d'abord la difficulté dans toute sa force. Ce qui subsiste, suivant le témoignage de la conscience, ce n'est ni le corps seul, ni l'âme seule, mais un composé des deux. A cet égard, les déclarations des partisans de l'union substantielle sont aussi nettes que possible. « Il n'est pas plus exact de dire que c'est l'âme seule qui pense, observe Aristote [1], qu'il n'est exact de dire que c'est l'âme seule qui tisse ou qui bâtit ». Comment donc expliquer que la pensée soit réellement une activité spirituelle?

Dira-t-on qu'elle est indépendante du corps? Non, ce serait oublier que l'esprit et le corps ne font qu'un. Aussi bien, comme le fait justement observer Mgr Mercier [2], « deux êtres subsistants peuvent être aussi rapprochés qu'on le voudra, agir l'un sur l'autre aussi intimement et de la façon qu'on le voudra, ils n'en resteront pas moins deux êtres subsistants, c'est-à-dire, une juxtaposition, un agrégat accidentel de deux substances; jamais on n'en fera une unité réelle; leur union sera et restera extrinsèque, et on peut défier qui que ce soit de la concevoir autrement ».

Dira-t-on que la pensée est une simple fonction organique? Non, pas davantage; ce serait oublier qu'une substance matérielle ne peut être le principe d'une force

[1]) Aristote, *De l'âme*, L. 1. Cfr. S. Thomas, *Summa Theol.*, 1ª q. 75 art. 2 ad 2.

[2]) Mercier, *Cours de Psychologie*, p. 425.

spirituelle. Aussi bien, on aura beau faire, si l'on n'admet point que la pensée est une activité distincte de celle de notre organisme, on ne parviendra pas à fonder le spiritualisme. On arrivera, je le veux bien, à la notion d'un quelque chose inétendu ; on n'arrivera point à celle de substance immatérielle. Or c'est cette dernière notion seule qui permet de conclure à l'existence d'une âme immortelle [1].

Il s'agit donc, en somme, de montrer que la théorie de la matière et de la forme fonde une relation de dépendance entre l'âme et le corps, tout en sauvegardant cependant l'indépendance essentielle de l'esprit à l'égard de la matière, et l'on comprend que, devant cette nécessité de concilier des données en apparence contradictoires, beaucoup de spiritualistes se soient contentés d'affirmer avec Malebranche et Leibnitz, qu'il y a là, comme dit Taine, « une harmonie préétablie, l'accord artificiel de deux horloges indépendantes, un ajustement extrinsèque et venu d'en haut, bref un décret spécial de Dieu ». Mais pour nous qui, tout en admettant la réalité d'une Cause Première, ne saurions confondre son action avec celle des causes secondes, la difficulté reste entière, et le lecteur voit nettement quelle elle est. Il s'agit de savoir si, par delà la hiérarchie de formes dont les êtres de la nature nous offrent le spectacle suivant qu'ils sont ou des minéraux, ou des

[1] C'est pourquoi S. Thomas, dans sa démonstration (*Summa Theol.* 1a q. 75) ne se borne pas à cette question « Utrum sit corpus? ». On peut du reste voir par la comparaison des articles 1 et 3, qu'incorporel, c'est-à-dire, inétendu n'est pas un synonyme, dans sa pensée, de spirituel.

végétaux, ou des animaux, il en existe une autre, supérieure, qui domine la matière tellement que, bien que ne faisant qu'un avec elle, elle soit capable d'agir, et partant d'exister par soi. En est-il bien ainsi?

II. « Je lasserais la patience de mes lecteurs, écrit St-Augustin [1]), si je voulais vous exposer, ô mon Dieu ! de combien d'erreurs vous m'avez tiré sur le sujet de cette matière ; car j'ai été longtemps sans pouvoir comprendre ce que c'était, parce que ceux qui se mêlaient de me l'expliquer ne le comprenaient pas eux-mêmes, et que, de me le représenter, comme je faisais, sous un nombre infini de formes, c'était me représenter toute autre chose que ce que c'est. Car quoique ce que je me représentais ne fût qu'une confusion de diverses formes bizarres, et qui ne pouvaient que donner de l'horreur, c'était toujours quelque chose de formé ; et je croyais que ce qu'on appelle être informe, n'était pas de n'avoir aucune sorte de forme, mais de n'en avoir que d'extraordinaires, et de capables de blesser l'imagination et les sens, si elles venaient à paraître. Ainsi ce que je me figurais comme informe, ne l'était pas par la privation de toute forme, mais seulement par comparaison avec d'autres choses d'une forme plus agréable.

Cependant la droite raison voulait que, pour me faire quelque idée de ce que j'appelais informe, je le dépouillasse absolument de toute forme ; mais c'est de quoi je n'étais pas capable ; et j'aurais plutôt cru

[1]) *Confessions*, L. XII, ch. 6.

que ce qui n'avait aucune sorte forme n'était rien du tout, que j'aurais compris qu'entre le néant et ce qui a déjà quelque forme il pût y avoir quelque chose qui ne fût ni l'un ni l'autre, mais qui, étant absolument destitué de toute forme, ne fût que ce qui approche le plus du néant.

Je cessai pourtant enfin de consulter sur cela mon imagination qui, étant pleine des idées des corps, dont il n'y en a aucune qui n'ait quelque sorte de forme, ne faisait que me présenter ces sortes d'images qu'elle variait en une infinité de manières ; et je vins à considérer de plus près cette mutabilité des corps, qui fait qu'ils cessent d'être ce qu'ils étaient, et qu'ils commencent d'être ce qu'ils n'étaient pas. Et il me vint dans l'esprit que, quand les choses passaient d'une forme à une autre, ce passage ne se faisait pas par le néant, mais par quelque chose d'existant, quoique absolument informe. Cela ne me paraissait pourtant encore qu'une conjecture ; et je voulais une connaissance certaine et non pas des conjectures et des soupçons.

Mais quoique je n'aie ni le temps ni la force de dicter tout ce que vous m'avez développé sur cela, et qu'il y eût comme j'ai dit, de quoi lasser la patience des lecteurs, mon cœur ne laisse pas, mon Dieu ! de vous en bénir et de vous en rendre grâce.

Qu'est-ce donc que cette matière ? C'est ce qui fait que les choses sujettes à changer sont capables de nouvelles formes qui leur surviennent quand elles changent. Et cela, qu'est-ce ? Est-ce un esprit ? Est-ce un corps ? Est-ce quelque espèce d'esprit ou quelque

espèce de corps ? Je dirais que c'est un néant qui est quelque chose, ou un être qui n'est rien, si l'un ou l'autre pouvaient se dire. Car il fallait que ce fût déjà quelque chose pour être capable de ces formes que nous voyons et qui distinguent présentement les différentes espèces de choses ».

Ainsi, c'est la forme qui donne au corps sa réalité, et la matière, considérée en soi et à titre d'entité distincte, est un être qui n'est rien [1]. Cela posé, on entrevoit la raison pour laquelle la forme peut dominer plus ou moins la matière. En effet, celle-ci n'a d'autre raison d'être que l'impuissance de la forme à subsister par soi. Elle est un simple substratum, rien de plus. Or on conçoit que la forme se rapproche plus ou moins de ce degré de perfection où elle est subsistante par soi et, partant, n'a plus besoin de ce substratum. Et de fait, à mesure qu'on remonte l'échelle des êtres, on constate que l'activité corporelle a des points de contact plus nombreux avec celle des esprits. Au plus bas degré, qui est représenté par les minéraux, la ressemblance n'existe que sur un point : esprit et corps agissent. Elle est double au degré supérieur représenté par les végétaux : non seulement la plante agit, mais elle vit. Elle est triple au degré encore supérieur représenté par les animaux : non seulement l'animal vit, mais il connait.

Maintenant concevons l'indépendance de la forme corporelle poussée aussi loin que possible. Elle est

[1] Μήτε τί, μήτε ποσόν, μήτε ἄλλο οὐδὲν ἐστιν, dit Aristote.

telle chez l'homme : car non seulement l'homme est un animal, mais c'est le plus parfait des animaux. Non pas, sans doute, qu'il n'existe pas d'animaux qui surpassent l'homme en vigueur physique. Il faut dire au contraire, avec Pascal, que « l'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature », ou encore, avec un ancien, que « la nature a placé sur la terre les animaux pourvus de tout ce qui leur était nécessaire, vêtus, armés et guidés par un instinct sûr ; mais marâtre plus que mère, elle a jeté l'homme tout nu sur la terre nue ». Mais peu importe cette infériorité, qui n'existe qu'au point de vue physique. L'animal ne tient point la place éminente qu'il occupe dans la hiérarchie des êtres corporels de la vigueur plus ou moins grande de ses muscles, mais de la puissance qu'il a de sentir. Or, à cet égard, il est certain que l'homme manifeste une délicatesse d'impression qui ne se rencontre chez aucun autre animal. Il parle! En d'autres termes, ainsi qu'on l'a montré plus haut, spontanément, à l'aspect de différents objets semblables, il se forme en lui une certaine tendance correspondante à ce que ces objets ont de commun et seulement à ce qu'ils ont de commun. Aussi bien comme l'observe S. Thomas [1]), de l'animal à l'homme la nature a bouleversé ses formes anatomiques : le quadrupède s'est dressé sur ses pattes de derrière, la main s'est formée, et à la place du museau capable seulement d'aboyer, la bouche est devenue l'organe approprié de l'émission des sons articulés.

[1]) *Somme théologique*, 1ª q. 91 art. 3 ad 3.

Il faut bien admettre, dirons-nous avec St-Thomas, qu'arrivée à ce degré suprême de la perfection, la forme a achevé d'asseoir sa domination sur la matière, et en effet l'âme humaine est le principe d'une opération immatérielle. Non pas, sans doute, que nous puissions arriver, sans chercher, à connaître l'essence des choses. Nous savons au contraire que le peu de science que nous pouvons acquérir, nous devons l'acquérir progressivement et au prix de longs efforts. Mais que nous l'acquérions de telle façon ou de telle autre, il n'importe. Toujours est-il que, par la science, nous communiquons avec ce qui est nécessaire, immuable, absolu : voilà le fait. Ce fait demande sa raison suffisante, et comme il n'est pas possible d'admettre que cette raison ce soit l'existence de l'être mortel qu'est notre corps il faut bien admettre qu'à notre corps est uni un autre être, lequel ne meurt pas.

Tel est, en substance, l'argument que la philosophie nous fournit, le même, en somme, que celui qui nous est fourni par le récit de la Genèse sur la création de l'homme [1]. Mais pouvons-nous encore parler d'une création de l'homme en présence de ce que l'histoire naturelle nous apprend touchant l'origine des espèces ? — Les naturalistes disent qu'il n'y a pas de différence radicale entre le crâne d'un homme et celui d'un gorille. Cela signifie simplement que si l'on compare entre elles les différentes races d'hommes, on

[1] St Thomas d'Aquin, *Ibid.* 1ª q. 91, art. 3. « Sed contra est quod dicitur Gen. 2, 8, quod Deus ipse inspiravit in faciem hominis spiraculum vitæ ».

constate que du crâne humain le moins vaste au crâne humain le plus vaste, la différence est plus grande que du crâne du gorille au crâne de l'homme. Cela ne signifie, en aucune façon, que le crâne de l'homme n'appartient pas à un être d'une autre nature que le gorille. De même, les naturalistes disent que l'« opposabilité » du pouce chez l'homme n'empêche pas que le gorille, comme l'homme, ait des pieds et des mains. Cela signifie simplement que, quelles que soient les différences entre la main et le pied de l'homme d'une part, et d'autre part ceux du gorille, ces différences sont moindres, que celles que nous constatons sous le même rapport, entre le gorille d'une part, et les singes inférieurs d'autre part. Cela ne signifie en aucune façon que l'organe, que nous appelons la main de l'homme, n'appartient pas à un être d'une autre nature que le gorille. Dans les deux cas, la différence dont il s'agit concerne uniquement la forme extérieure. Tout ce que l'on veut dire, c'est qu'on aurait tort, au point de vue scientifique, de faire un règne à part des individus appartenant à l'espèce *homo*.

La même remarque s'applique à la doctrine des naturalistes en tant qu'elle concerne l'égalité foncière de l'homme et des animaux au point de vue psychique. C'est une « ratiocination » tirée du sens naturel, dit Montaigne [1]), que celle du renard qui

[1]) Montaigne, *Essais*, *II*, 12. Il s'agit du renard que les Thraces envoyaient sur les rivières gelées afin qu'il expérimentât l'épaisseur de la glace.

colle son oreille contre la glace, avant de s'y aventurer. Cela signifie simplement que l'acte de ce renard, à le supposer vrai, a toutes les apparences d'un acte réfléchi et raisonné, cela ne signifie rien de plus. Les chiens, dit M. Romanes [1], ont une notion générale de principe de causalité. Cela signifie simplement qu'il est des cas dans lesquels un chien se comporte avec un si parfait discernement des causes, qu'il ne se comporterait pas autrement s'il était capable de s'élever à la notion abstraite du principe de causalité, cela ne signifie rien de plus. L'intelligence dont il s'agit n'est autre chose qu'une certaine prudence extérieure qu'à raison de sa ressemblance avec celle que la raison nous inspire, nous appelons du même nom qu'elle. Que si, trompé par le langage, un naturaliste s'avisait d'y voir la faculté que nous avons d'abstraire et partant de saisir l'universel, les faits l'auraient vite détrompé. N'est-il pas évident, pour ne citer qu'un exemple en passant, que les orangs outangs qui, d'après le récit de l'anglais Purchas [2], « viennent s'asseoir autour des feux allumés

[1]) *Revue des cours scientifiques*, n° du 4 Janvier 1879. « J'avais un chien d'arrêt qui avait très peur du tonnerre. Un jour, dans la maison que j'habitais, on versait sur le plancher d'un fruitier une provision de pommes et ces fruits produisaient dans leur chute un bruit assez semblable à celui d'un tonnerre lointain. Mon chien parut frappé de terreur, mais dès que je lui eus montré la cause véritable du bruit qui l'effrayait, il reprit toute sa gaieté ordinaire ».

[2]) Cité par Huxley, *La place de l'homme dans la nature*, trad. de E. Dailly, p. 102.

par les nègres », s'ils étaient en état de comprendre cette action de faire du feu dont ils semblent fort apprécier les effets, ne resteraient pas là, immobiles, jusqu'à ce que les feux s'éteignent, n'ayant pas, comme dit Purchas « l'intelligence de rapprocher les tisons ? »

Nous devons donc répéter ici ce que nous avons dit plus haut, à savoir que la science ne s'occupe que des phénomènes, que l'essence n'est point son objet et que, partant, peu importe que l'histoire naturelle n'arrive point, par elle-même, à nous faire saisir la nature de l'homme. Tout ce que le naturaliste est en droit de demander c'est que la définition de la nature humaine ne soit pas en contradiction avec l'hypothèse qui lui sert à expliquer les phénomènes dont il s'occupe. Or, à cela nous pouvons encore une fois répondre que cette définition sort victorieusement de l'épreuve, soit que nous la considérions sous le rapport du corps qui fut « formé du limon de la terre », soit que nous la considérions sous le rapport de l'esprit qui vint « animer la face » de ce corps. — Et tout d'abord, c'est en vain que les évolutionnistes prétendraient lui opposer l'hypothèse à laquelle ils arrivent quand, munis de la loi darwinienne de la sélection et, par elle, de tous les faits que nous révèle l'histoire des formes de la vie, ils essaient de résoudre le problème de l'origine des espèces. En effet, de la loi darwinienne de la sélection à la loi newtonnienne de l'attraction, l'analogie est certaine, et la logique de l'hypothèse veut que nous considérions les diverses espèces de végétaux et d'animaux, non pas comme des corps capables de se mouvoir eux-mêmes, mais

comme des corps dont tout le mouvement vient du dehors. Comment, dès lors, le darwinisme pourrait-il trouver un démenti dans le récit de la Genèse touchant la création de l'homme en tant que corps?

Soutiendra-t-on qu'il est contredit par le récit de la Genèse touchant la création de l'homme en tant qu'esprit? Sans doute, il est contraire au principe de l'évolution d'admettre une différence radicale entre l'homme et les animaux. Mais la question n'est pas là. Il s'agit de savoir si l'histoire naturelle, en étudiant l'homme, ne fait pas abstraction de cette différence. Or à cet égard, pas de doute possible. Ecoutez ce que dit Huxley, répondant à l'objection de matérialisme [1] : « Peut-on dire, en vérité, que le poëte, le philosophe et l'artiste, dont le génie est la gloire de son temps, est déchu de sa haute dignité à cause de la probabilité historique, pour ne pas dire à cause de la certitude, qu'il est le descendant direct de quelque sauvage nu et brutal, dont l'intelligence suffisait à peine pour le rendre un peu plus rusé que le renard, et un peu plus dangereux que le tigre? Ou bien est-il forcé d'aboyer et de marcher à quatre pattes à cause de ce fait tout à fait indubitable qu'il a été, à un moment donné, un œuf qu'aucune faculté ordinaire de discernement ne pouvait distinguer de celui d'un chien? De ce que la plus légère étude de la nature de l'homme nous montre comme fonds toutes les passions égoïstes et tous les appétits sauvages de quadrupèdes, le philanthrope et le saint doivent-ils donc

[1] Huxley, *Ibid.*, p. 248.

cesser de mener une noble vie ? Est-ce que l'amour maternel, enfin, est un sentiment vil parce que les poules le possèdent ? Est-ce que la fidélité est une bassesse parce qu'un chien nous aura prouvé son attachement ? Le sens commun de la masse du genre humain répondra sans hésiter à ces questions. La portion saine de l'humanité, se trouvant forcée d'échapper au véritable péché et à la dégradation, abandonnera les spéculations dépravées aux cyniques et aux puritains qui, en désaccord sur tout autre point, se confondent par leur aveugle insensibilité au noble aspect du monde visible, et par leur inaptitude à apprécier la grandeur de la place que l'homme y tient ». Peut-on dire plus clairement que, quelle que soit la descendance que l'histoire naturelle nous assigne, nous sommes hommes et femmes et pas seulement une meilleure espèce de singes ?

De fait, il serait cent fois vrai que nous ne sommes pas seulement une meilleure espèce de singes, qu'encore le philosophe devrait applaudir aux vues de Darwin sur la place de l'homme dans la nature. Non seulement le darwinisme se justifie de lui-même par la conception infiniment féconde dont la science de la nature lui est redevable, mais nous pouvons dire qu'il se justifie d'avance par la notion même du phénomène que l'histoire naturelle se propose d'étudier. En effet, la seule notion que nous concevions commune à toutes les formes de la vie est celle de certaines conditions extérieures dont la vie dépend : sans eau, pas de vie ; sans air, pas de vie ; sans chaleur, pas de vie. Or, encore une fois, la logique veut qu'en toutes choses nous procédions du plus connu au moins connu, et il

est bien clair que la science de la nature violerait cette règle en admettant des distinctions que par lui-même, le phénomène de la vie ne comporte pas. En déclarant qu'il ne faut admettre d'autre facteur des formes animales et végétales que l'influence du milieu, Darwin, loin de rompre avec les enseignements traditionels de la philosophie, ne faisait donc, en somme, encore un fois, que marcher résolûment dans la voie que, d'avance, la philosophie lui avait tracée.

III. Nous pouvons à présent faire justice des diverses erreurs qui tendent à nous ôter la claire vue de la vérite capitale que nous enseigne la psychologie spiritualiste. — Et tout d'abord, rien n'empêche que la faculté de penser soit réellement une faculté spirituelle. Ce qui semble surtout s'y opposer, c'est que, dans l'état d'union avec le corps, qui est, pour l'âme, sa condition actuelle, les sens soient appelés à lui fournir l'aliment de son activité. Au fond, si l'on considère de près les arguments du matérialisme, c'est à cette dépendance de l'intelligence à l'égard des sens que tout revient. On ne conçoit pas qu'une faculté qui, considérée en soi et dans l'être qui en est la source, est indépendante de la matière, lui soit néanmoins soumise pour l'exercice de son activité.

Suivant l'époque et suivant l'individu, la valeur démonstrative de cette dépendance a paru plus ou moins grande. — On connait l'argumentation superficielle [1]) des matérialistes du XVIIIe siècle. « Que

[1]) Le mot est du Dr Cazelles, dans sa traduction du livre de Moleschott, *Kreislauf des Lebens*, préface p. XIV.

fallait-il à Canus Junius, à Senèque, à Pétrone, demande La Mettrie [1]), pour changer leur intrépidité en pusillanimité ou en poltronnerie? Une obstruction dans la rate, dans le foie, un embarras dans la veine-porte ». Là-dessus notre auteur signale une quantité de faits qui démontrent, en effet, l'influence du physique sur le moral, et, tirant la conclusion des prémisses posées, il affirme que si l'homme est supérieur au singe, c'est uniquement à la façon dont « le pendule planétaire de Huyghens » est supérieur à « une montre de Julien le Roi ». Le baron d'Holbach, Priestley, Cabanis, Voltaire lui-même ne se montrent pas plus difficiles sur le choix des preuves. N'ayant à lutter qu'avec des adversaires qui ont malheureusement divisé l'homme en deux substances distinctes, l'observation la plus élémentaire de l'homme réel suffit pour rendre sans réplique les railleries de leur verve moqueuse.

Les spiritualistes revenant peu à peu à une philosophie plus sérieuse, sauf en France, où l'influence de Descartes est toujours vivace, les matérialistes contemporains ne se bornent plus à invoquer les rapports du physique et du moral, mais à cette différence près, Moleschott, Büchner, K. Vogt ne raisonnent pas autrement que leurs devanciers. Que le lecteur veuille bien passer en revue tous les arguments que le matérialisme peut tirer de leurs travaux; qu'il y ajoute ceux qui lui sont fournis par les travaux des positivistes. Des écrivains récents se sont occupés de les

[1]) La Mettrie, *L'homme machine*, p. 15.

réunir en faisceau, et leur œuvre, celle de plusieurs d'entre eux du moins forme sans conteste, un ensemble imposant [1]). Je ne pense qu'il y trouve plus ni autre chose, si on excepte certaines déclamations que rien ne justifie, que ce que nous n'avons nous-même cessé d'affirmer au cours de l'analyse que nous avons essayé de faire du mécanisme de la pensée. Lecture faite, on reste convaincu qu'il n'est pas de pensée si haute, de conception si abstraite, qui ne se rattache à l'activité cérébrale par l'intermédiaire des mots ou signes qui lui servent de support, rien de plus.

Soit donc cette origine cérébrale de l'activité intellectuelle. En vérité, c'est abuser de la bienveillance du lecteur de partir de là pour affirmer que la pensée est une fonction organique comme la contraction musculaire ou la sécrétion de la bile. Laissons là la démonstration de la spiritualité de l'âme que certains spiritualistes prétendent nous imposer en se basant sur la soi-disant simplicité de la sensation. Aussi bien ce qu'il faut démontrer ce n'est point la spiritualité de l'âme des animaux, mais la spiritualité de l'âme humaine. Nous admettons que l'activité cérébrale suffit à expliquer tous les actes prétendûment simples que nous saissisons chez la bête. Suffit-elle à expliquer la puissance que possède l'intelligence humaine de saisir l'universel et l'absolu : voilà la question !

Je réponds hardiment que personne, non, personne,

[1]) Voyez, par exemple, E. Ferrière, *L'âme est la fonction du cerveau*, 2 vol. Paris, 1883.

n'a réfuté l'argument que nous tirons du caractère propre de la connaissance intellectuelle. — Certes, on a pu élever des doutes sur la valeur du témoignage de la conscience qui nous dit que nous sommes des êtres pensants. Nous ajouterons même que l'affirmation de certains philosophes, que le moi est un être dont toute l'essence est de penser, n'a pas peu contribué à fortifier ces doutes. Ce pur esprit qui a besoin de sa ration quotidienne de viande [1]) et de légumes, est fatigué après quelques heures de travail, se couche le soir et se lève le matin, sue en été et grelotte en hiver, pour ne pas parler d'une foule de choses encore plus ridicules, tout cela, il faut bien en convenir, justifie singulièrement l'exclamation ironique de Gassendi s'adressant à Descartes. Comment croire un témoin qui est en contradiction aussi flagrante avec le témoignage irrécusable qui nous est fourni par ailleurs sur les faits au sujet desquels il dépose ? — Mais il ne s'agit plus, pour le moment, des doutes que peut suggérer la valeur du témoignage de la conscience. Nous avons montré que, loin de se trouver dans la situation d'un témoin isolé dont la déposition est contredite par tous les éléments de l'instruction, la conscience se trouve au contraire dans la situation d'un témoin bien appuyé, dont les dires peuvent être vérifiés

[1]) « Cette viande des esprits », dit Malebranche, en parlant de la vérité. N'en déplaise aux admirateurs de Malebranche, mais je suis porté à croire que si le maître n'avait eu, pour se nourrir, d'autre viande que celle des esprits, il n'eût point laissé les pages d'un style admirable et d'une grande hauteur de vues que nous lui devons.

point par point. La même conscience qui nous atteste que nous pensons et que, partant, nous sommes des esprits, nous atteste encore que nous sentons et que nous vivons et que, partant, nous sommes des corps. A tout le moins, si l'histoire de la formation de notre pensée que nous avons essayé d'écrire tant bien que mal sous sa dictée, n'est point absolument démonstrative, elle vaut tout autant que tant d'autres histoires, écrites sous la dictée de l'observation extérieure, et auxquelles notre raison ne refuse pas son assentiment.

C'est donc en vain qu'on allèguerait qu'elle nous trompe et nous illusionne, comme c'est en vain qu'on allèguerait que la raison, qui reçoit son témoignage et doit l'interpréter, est, elle aussi, prompte à se tromper et à s'illusionner. — La valeur de la doctrine des facultés peut être révoquée en doute, nous le savons. Veut-on même que de la façon dont certains philosophes l'ont comprise, elle n'est qu'un vain et stérile jeu de mots, nous n'en disconviendrons pas. Si cette affirmation que l'homme est un être qui pense n'a d'autre fondement que ce soi-disant principe que tout acte suppose une puissance correspondante, nous dirons également bien que l'homme est un être qui joue au whist, fume des cigares de la Havane, et dépense douze mille livres sterling par an pour sa toilette. Comment ajouter foi à des raisonnements qui aboutissent à de pareilles inepties? — Mais, encore une fois, il ne s'agit plus des doutes que peut suggérer la valeur de la doctrine des facultés. Nous avons montré que, loin d'être inepte, la définition que la métaphysique nous donne de l'être que chacun de nous appelle soi-

même, est en conformité parfaite avec les données de la psychologie expérimentale. D'une part, cet être n'est point un pur esprit et d'autre part, cet être n'est point seulement un corps. A tout le moins, si la théorie métaphysique que nous avons bâtie sur le fondement de ces données n'est point absolument démonstrative, elle vaut tout autant que tant d'autres théories, qui ne sont pas métaphysiques, et que cependant nous n'hésitons pas à admettre.

Au point où nous en sommes arrivés, il ne s'agit donc plus que d'une chose, c'est de savoir s'il y a un rapport nécessaire entre la faculté et son objet. Or si le lecteur veut se donner la peine de réfléchir un instant, il verra que cela est hors de doute. [1]) Car c'est par le rapport de la faculté avec son objet, et par ce rapport seulement, que l'être est capable de l'opération que la faculté implique et sans laquelle elle ne serait point. Supposez que l'objet soit d'un ordre supérieur à la faculté, qu'il soit, par exemple, immatériel et la faculté matérielle. L'opération ne pourra joindre et atteindre l'objet de la faculté, pas plus que ma main ne peut toucher un plafond qui me dépasse de six pieds. Partant l'objet sera pour la faculté comme s'il n'était pas, l'opération demeurera éternellement empêchée. A moins donc de nier la faculté de penser, il faut bien admettre que cette faculté est spirituelle, et de fait, la notion que nous avons de la justice, de l'honneur, de la vertu, du droit, du devoir, toutes ces idées de choses qui sont manifestement suprasensibles, attestent élo-

[1]) R. P. Coconnier, *L'âme humaine*, p. 125.

quemment la présence en nous-mêmes d'une puissance qui, tout en étant engagée dans l'organisme, le dépasse, et qui le dépassant, prouve par le fait même que, si nous sommes des êtres matériels, nous ne sommes cependant pas que cela.

IV. L'erreur des matérialistes, venant ainsi à tomber, nous voyons par le fait même en tomber une autre, non moins dangereuse. C'est celle de ces spiritualistes qui, ne trouvant pas moyen d'expliquer autrement leur croyance en l'existence d'une âme spirituelle et immortelle, ont imaginé au sein de l'être qui est l'homme que voilà, un second être, distinct du premier, qu'ils appellent notre esprit. Conception qui, au début de la philosophie spiritualiste, et avant qu'Aristote eût établi avec une profondeur de vues qui n'a guère été surpassée [1], l'unité nécessaire de la personne humaine, eut pour elle l'adhésion des plus illustres penseurs. Telle est en effet la portée de la doctrine platonicienne des idées [2]). Tandis que, suivant Aristote, l'objet propre et immédiat de l'activité de notre intelligence, ce sont les choses que nous percevons par les sens, Platon soutient l'existence de certaines entités suprasen-

[1]) Il faut faire exception cependant pour les vues auxquelles sont arrivés les théologiens, et spécialement S. Thomas d'Aquin, en approfondissant le sens des dogmes catholiques. Voir, à ce sujet, Mr Dupont, *Ontologie*, thèses XLIII, XLIV, XLVII et XLVIII, et *Théodicée*, thèse II. Louvain 1875 et 1885.

[2]) S. Thomas d'Aquin, *Somme théol.*, 1a q. 84 art. 1.

sibles, correspondantes aux idées abstraites que nous avons de ces choses. Ni Platon, ni aucun des représentants de la tradition platonicienne à travers les âges, ne conçoivent qu'une force qui a besoin du corps pour exercer son activité, puisse cependant être le principe d'une opération qui dépasse la portée des forces corporelles.

Au fond si l'on étudie de près les arguments des spiritualistes exagérés contre lesquels nous nous défendons, on voit que c'est à cette transcendance de l'opération mentale que tout revient. — Le lecteur connaît l'argumentation frivole d'un grand nombre de philosophes classiques de ce siècle. « C'est un fait, disent-ils [1]), que nous percevons par nos sens, d'une perception totale et une, des êtres matériels : livres, tables, fenêtres, etc. Or, une telle perception ne peut avoir pour sujet ou pour cause un être composé de parties. Dans ce cas, en effet, ou bien chacune des parties connaîtrait l'objet tout entier, et nous aurions plusieurs connaissances totales du même objet, ce qui n'est pas ; ou bien chaque partie aurait une connaissance partielle, et chacune n'ayant que sa portion de connaissance, la connaissance totale et une ne serait nulle part, ce qui contredit l'expérience ; car l'expérience prouve que nous avons des connaissances totales. Voudra-t-on supposer un centre où chaque partie apporte sa contribution de connaissances, il

[1]) Garnier, *Traité des facultés de l'âme*, tome 1er p. 5 cités par le R. P. Coconnier, *L'âme humaine. Existence et nature*, p. 107.

faut que ce centre soit simple : car s'il a des parties, la même difficulté se représente ; s'il est simple, comme c'est lui qui est l'âme, notre thèse est prouvée ». En vérité, on ne confond pas plus naïvement la notion de ce qui est inétendu, laquelle est applicable à la fois à l'âme de l'homme et à celle des animaux, avec la notion de ce qui est immatériel ou simple, laquelle n'est applicable qu'à la seule âme humaine. — Moins naïfs sont ceux de nos spiritualistes qui ont appris au commerce des maîtres de la philosophie scolastique à distinguer les deux notions ; mais, tout en ayant appris à les distinguer, bon nombre d'entr'eux, ne font en somme que reprendre, sur nouveaux frais, la thèse de ceux qui les confondent. Ecoutez le R. P. Coconnier[1]) : « Aux matérialistes qui nous disent avec Priestley que c'est une règle rigoureuse de la logique de Newton, de ne pas multiplier les causes sans nécessité ; et que, partant, nous devons accepter la doctrine d'une seule substance dans l'homme, jusqu'à ce qu'il soit démontré que les propriétés de l'esprit sont incompatibles avec celles de la matière, nous devons prouver que cette incompatibilité existe : et c'est ce que nous allons faire, en établissant d'abord que l'âme humaine est immatérielle et ensuite qu'elle est spirituelle ». C'est bien l'énoncé de la thèse de l'âme esprit, par opposition à l'autre, celle de S. Thomas qui est celle de l'esprit forme du corps. Or quels arguments l'auteur de la thèse donne-t-il pour l'établir ? Que le lecteur veuille

[1]) *Ibid.*, p. 106.

bien passer en revue ce qu'il dit de la pensée considérée dans son objet, qui est universel, dans son acte qui est abstrait, dans la puissance qui est le principe de cet acte, et qu'à bon droit il déclare capable de retour sur soi. Ce sont les mêmes arguments que ceux dont se sert S. Thomas pour établir sa thèse à lui. L'auteur prouve que la connaissance intellectuelle suppose une opération qui dépasse la portée des puissances matérielles, rien de plus.

Soit donc cette transcendance de l'opération mentale. Vainement voudrait-on conclure de là que l'âme qui en est le principe, forme une substance distincte du corps qu'elle anime. Ecartons l'erreur dans laquelle versent ceux qui pensent que le mode d'exister en soi est le même dans la substance spirituelle que dans la substance matérielle. Il ne s'agit pas ici de la distinction qui existe entre les deux genres de substances. N'est-il pas possible que l'âme humaine communique au corps humain la réalité dans laquelle elle subsiste : voilà la question !

Je réponds hardiment que personne, non, personne, n'a jamais répondu à l'argument que nous tirons de ce fait que la pensée est l'apanage de l'être en chair et en os qui est l'homme que voilà [1]). — A la vérité, jusqu'ici, ce fait n'est point encore définitivement établi. Veut-on même qu'il ne sera définitivement établi que lorsque nous aurons montré par quelles constructions successives la psychologie remonte des mouvements moléculaires du cerveau aux manifes-

[1]) Socrates intelligit, dit S. Thomas.

tations les plus hautes de l'activité intellectuelle, nous en tombons d'accord. Aussi bien, n'étant pas de ceux qui nient la valeur de l'idée et qui, partant, soutiennent que les faits seuls sont réels, nous n'en sommes pas réduits à nous en tenir à ces mouvements et, partant, à déclarer illusoire toute connaissance. Il est fort possible que ces mouvements ne soient que des phénomènes traduisant au dehors une activité qui, prise en soi, est toute autre chose qu'un mouvement. Si donc la démonstration qu'on nous demande n'est pas faite, il ne faudrait pas raisonner comme si nous nous étions mis dans l'impossibilité de la faire. — Mais peu importe, pour le moment, cette démonstration. Qu'il soit ou non définitivement établi que le sujet de la pensée c'est l'homme, toujours est-il, que nous savons d'une façon définitive, que ce sujet ce n'est pas le moi. Or vis-à-vis des spiritualistes exagérés qui sont nos adversaires du moment, dire que ce sujet n'est pas le moi revient évidemment à dire que ce sujet est l'homme.

Le seul point que nous ayons à établir, c'est donc que, de même qu'il y a un rapport nécessaire entre la faculté et son objet, de même il y a un rapport nécessaire entre la nature d'un être et les facultés dont il est le sujet. Or nous disons encore une fois que cela est évident. Nous entendons par nature d'un être, cela même que nous entendons par substance de cet être. Sa nature est sa substance même, mais considérée à un point de vue spécial, en tant que principe premier de l'opération qu'il est appelé à produire. Entre la nature et la substance, il n'y a donc

qu'une distinction de concept. Partant, telle est la substance, telle devra être la nature. L'homme que voilà étant le véritable sujet de la pensée, il faut bien admettre que sa nature participe à la perfection inhérente aux êtres qui pensent, et de fait, les vains efforts faits par les spiritualistes pour établir que nous pensons en se basant uniquement sur le témoignage de la conscience, prouvent éloquemment que, ou bien le spiritualisme montrera la source de la pensée dans la nature humaine, ou bien le spiritualisme ne sera pas.

V. Nous arrivons ainsi finalement à poser l'existence de l'être que, dans le langage courant, nous appelons l'homme. — Qu'est-ce que l'homme ? Les matérialistes disent que c'est ni plus ni moins qu'un animal d'une certaine sorte. Mais il est clair qu'en le définissant ainsi ils contredisent la conception que spontanément nous nous en faisons. A tort ou à raison, nous faisons une distinction entre la notion de l'homme et celle d'un animal. — Nous pouvons faire une remarque analogue à propos de la définition des ultra-spiritualistes. Si l'homme n'est pas seulement un animal d'une certaine sorte, il n'est pas non plus une intelligence d'une certaine sorte. A tort ou à raison, le langage courant fait une distinction entre la notion de l'homme et celle d'un esprit.

Voyons cependant quelle est la définition que notre psychologie substitue à celles-là. « Une bonne définition de l'homme [1]) en partant de son unité, doit lui

[1]) Mercier, *Cours de psychologie*, p. 436.

assigner son genre et son espèce. L'homme est, d'abord et avant tout, âme et corps à la fois. Il est un être corporel, vivant, sentant, informé et vivifié par une âme sensitive. L'animalité est donc le genre auquel il appartient, et ce genre devra trouver place au premier terme de la définition. Mais l'âme humaine, intellective et raisonnable, diffère de l'âme végétative et de l'âme sensitive. C'est elle qui distingue l'homme de la plante et de la brute ; c'est elle qui le spécifie ; et la rationnabilité devra figurer au second terme de la définition. La véritable définition de l'homme sera donc, en résumé, celle-ci : l'homme est un animal raisonnable ».

Un animal raisonnable, telle est bien la notion de l'être que, dans le langage courant, nous appelons l'homme; et avant de quitter définitivement le terrain de l'analyse, pour en venir à la reconstitution de tout ce vaste édifice de l'intelligence dont nous n'avons jusqu'ici étudié que les matériaux, il convient de montrer, dans cette notion même, la raison du résultat auquel l'analyse nous a fait aboutir. L'homme étant un seul et même être, doué à la fois de sensibilité et de raison, les puissances diverses par lesquelles nous pensons, sentons et vivons, bref expliquons les diverses classes de faits que nous offre le spectacle de l'activité humaine, ont cependant toutes une seule et même source. De là, ainsi que l'observe S. Thomas [1]), la nécessité d'un certain ordre de dépendance des puissances de l'âme entre elles, ordre

[1]) S. Thomas, *Sum. Theol.* 1ª q. 77 art. 4, 5, 6 et 7.

qui variera suivant le point de vue auquel on les envisage. Or, c'est précisément cet ordre que nous avons constaté en remontant par l'analyse aux premiers éléments de nos connaissances. Nos représentations abstraites dépendant de nos images, le problème de la pensée se ramène, avons-nous vu, au problème de la perception sensible, lequel, à son tour, se ramène au problème de la sensation, lequel, enfin, se ramène au problème pur et simple de la vie organique.

Nous pouvonc donc affirmer avec une entière assurance le résultat auquel l'analyse nous fait aboutir. Non seulement sa vérité est attestée par les faits multiples que la recherche des éléments de nos connaissances nous a fait découvrir, mais nous pouvons ajouter qu'elle est démontrée d'avance par la notion de l'être auquel ces faits appartiennent. Le moi véritable et réel c'est l'homme, et partant, peu importe l'inanité du spiritualisme uniquement basé sur le témoignage de la conscience. En étudiant l'homme, ce quelque chose dont les sens même nous attestent la réalité, nous saurons bien à la fin ce qu'il faut penser du moi : si c'est un être réel et qui a la sublimité que nous lui attribuons ou si son être comme sa sublimité sont de pures créations, de purs fantômes de notre imagination.

FIN DU TOME PREMIER.

Table des Matières.

PRÉFACE. 1

PREMIÈRE PARTIE.

Les éléments de la connaissance humaine.

—

LIVRE PREMIER

LA PENSÉE.

—

CHAPITRE PREMIER

La fonction des noms.

I. Les signes. — Un signe est tout objet dont la présence suscite la perception d'un autre objet lequel n'est pas présent. 25

II. Les noms. — Les noms sont une espèce de signes. 26

III. Cas de celui qui lit rapidement une phrase. — Les noms sont devenus les substituts des images qu'ils évoquent. 28

IV. Cas où la substitution est subite et voulue. 30

CHAPITRE II

Nos représentations intellectuelles et la substitution.

I. Fonction propre du langage. — Les noms communs. 35

II. Les représentations provoquées par un nom commun. — L'expérience de leur objet nous est interdite. 37

III. Formation d'un terme du langage. — Il s'éveille en nous, à la vue de plusieurs objets semblables, une tendance correspondante à ce qu'ils ont de commun. — C'est cette tendance qui provoque le nom. 40

IV. La théorie idéologique de l'abstraction. — Dans cette théorie, l'idée est le résultat de l'action combinée des sens et de l'intelligence. — La présence des noms nous fournit une explication de la connaissance intellectuelle, en rapport avec cette double action. — La vérité de cette explication est démontrée, *a priori*, par la finalité immanente des êtres de la nature. 42

V. Passage du langage animal au langage humain. — Les méprises dans lesquelles tombent les petits enfants. — Originalité et variété de leur invention. — Leurs tendances à nommer finissent par coïncider avec les nôtres. — La pensée humaine nous apparaît comme étant à l'origine une pure puissance. 47

VI. Tendances nouvelles amenées par l'investigation scientifique. — La vérité de nos conceptions ne dépend point de nous-mêmes. — C'est par l'influence des choses que nous percevons par les sens, que nos idées arrivent à s'adapter à un objet.

VII. Fausseté égale de l'idéalisme et du sensualisme. — Théorie intermédiaire. — Cette théorie est confirmée par les faits. 60

CHAPITRE III

Le mécanisme de la pensée

I. La substitution opérée par le langage. — Exemple tiré des nombres. — Il prouve que la substitution ajoute à la puissance de notre imagination. 66

II. Exemple tiré de la géométrie. — Il prouve que la substitution étend notre connaissance au-delà des limites de notre imagination. 70

III. Autre exemple. — Les séries infinies. — Nous ne pouvons assigner de limite à la substitution dont le langage est l'instrument. 72

IV. Connaissance qui se développe en nous par l'effet de la substitution. — C'est ainsi que nous avons accès à la science. 75

V. La même connaissance nous livre encore l'accès de la sagesse. — Conception philosophique de l'univers. — Conception d'un au-delà. — Elle est la source de cette connaissance encore plus élevée que nous appelons la sagesse. 78

VI. Fausseté de la théorie des idées pures. — L'activité intellectuelle est dépendante de la vie nerveuse. — Les diverses espèces d'images qui composent la parole intérieure. 82

LIVRE DEUXIÈME

LA PERCEPTION SENSIBLE

CHAPITRE PREMIER

Les images.

I. Expérience. — La conscience nous atteste que nous pouvons nous représenter les choses extérieures par les sensations qu'elles suscitent. 91

II L'analyse psychologique confirme ce témoignage de la conscience. — La mémoire varie suivant les individus. — Exemples. — Elle varie dans un même individu, suivant les diverses espèces de sensations. — Exemples. 94

III. Confirmation plus précise. — Cas où l'image prend

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

un degré supérieur d'énergie. — Dans ce cas l'image ressemble de plus en plus à la sensation. — Si l'image est très vive, l'identité entre la sensation et l'image est complète et, pour un instant du moins, l'individu est halluciné 98

CHAPITRE II.

Nos représentations sensibles et la renaissance des sensations.

I. La capacité de sentir. — La sensation ne saurait être assimilée à une simple action mécanique. 103

II. Objection des positivistes. — L'acte d'imagination. — Divers exemples. — L'image et la sensation sont deux phénomènes distincts. 105

III. Représentation d'un objet par nos images. — Nos images font revivre les sensations correspondantes à cet objet. — L'image est le substitut de la sensation. 110

IV. Comment la question se pose en théorie. — Réponse des idéalistes. — La théorie des espèces intentionnelles. — Elle est confirmée par la fonction des images. — Le mécanisme de la connaissance sensible. 114

V. Confirmation plus précise. — Hallucinations hypnagogiques. — La sensation extérieure peut être annulée même pendant l'état de veille. — Hallucinations proprement dites. — Rétablissement de la sensation correctrice. — Cas où l'individu est atteint d'illusion. — Dans ce cas le remède consiste en l'abolition de la sensation provocatrice. 119

VI. Autres antagonistes : les jugements généraux — Divers exemples de la répression opérée par les jugements généraux. — Comment ils opèrent. — Issues différentes et contraires de leur lutte avec l'image hallucinatoire. — L'aliénation mentale. 132

VII. L'animal n'est point un être composé d'un esprit et d'un corps. — La vraie théorie de l'animal. — Le sens commun. — Aucune force supérieure aux sens n'intervient dans la formation de nos représentations sensibles. 140

CHAPITRE III.

Le mécanisme de la perception sensible.

I. Renaissance d'impressions lointaines. — Renaissance d'impressions à peine remarquées. — Renaissance automatique d'impressions absolument superficielles et fugaces. — Nous ne pouvons assimiler de limites à la répétition dont l'image est l'instrument. 146

II. L'aptitude des images à renaître n'est pas égale pour toutes. — Influence de l'attention. — Attention involontaire et attention volontaire. — Influence de la répétition. — D'où vient que nous pouvons nous représenter un objet de préférence à un autre. 150

III. Cas où nous repassons en esprit un morceau de notre vie. — Les phénomènes d'association. — Le moment précis où nos diverses images renaissent. — Les lois de l'association des images. 155

IV. Lacunes de la mémoire. — Grand nombre d'impressions que éprouvons à la fois. — Variation incessante des objets qui se présentent à nous. — La répétition effectuée par l'image est la source de la perception sensible, et celle-ci n'a point d'autre source. 161

V. Confirmation. — Pourquoi l'enchaînement de nos images se fait tantôt facilement et tantôt avec peine. — Contradiction résultant des divers aspects d'un même objet. — Contradiction résultant de la diversité des objets. — Les images s'émoussent par leur conflit comme les corps s'usent par leur frottement. 165

VI. Objections des idéalistes. — Réalité du moi. — Le moi n'est pas un être dont toute l'essence est de penser. — Paralysies partielles ou totales de la mémoire. — Le phénomène de la double conscience. 168

LIVRE TROISIÈME

LA SENSATION

—

CHAPITRE PREMIER

Caractère primitif de la sensation.

I. Notion de la sensation. — En quoi le problème de la sensation se distingue du problème de la perception sensible. 177

II. Classification des sensations. — La psychologie, livrée aux seules informations de la conscience, est impuissante à nous renseigner sur le fondement de cette classification. 180

III. Analyse physiologique des actes propres des animaux. — Fonction des nerfs dits sensitifs. — Les définitions que la physiologie nous donne de cette fonction, ne nous disent pas en quoi consiste la sensation. 184

CHAPITRE II.

Nos diverses sortes de sensations.

I. La vie animale et la vie des plantes. — Présence, en tout animal, d'un système plus on moins compliqué de nerfs et de centres nerveux. 189

II. Objection des positivistes. — La fonction de la nutrition. — L'assimilation du vivant ne saurait être confondue, avec la formation cristalline. — Les huit propriétés de l'être vivant le plus simple. — La différentiation progressive des organes et des tissus. 190

III. Exemples divers de la faculté de sentir. — Ces exemples montrent comment les impressions produites en l'animal par le contact d'un corps étranger, peuvent contribuer à former la représentation qu'il en a. — En quoi con-

siste la perception d'un objet. — Base physiologique de l'association des sensations entre elles. — La faculté que possède l'animal de percevoir. 196

IV. Explication donnée par les idéalistes. — Explication d'Aristote et de S. Thomas d'Aquin. — Nécessité de distinguer deux espèces de changements, les uns purement physiques, les autres psycho-physiques. — Conséquences. — La sensation consciente et la sensation inconsciente. — Théorie psycho-physique de la sensation. 199

V. Preuve de la théorie. — Les diverses espèces de sons. — Impuissance de la psychologie pure. — Donnée de la physiologie et de la physique. — Explication des qualités de grave et d'aigu, d'effilé et de large. — Explication ultérieure de l'intensité. — En quoi consiste le timbre. — Comment se forment les diverses espèces de bruit. — Les sons que nous entendons sont le produit d'autres sons que nous n'entendons pas. — Expérience de la roue de Savart. — Les sensations que nous donne la conscience ordinaire sont des composés et des totaux. 205

VI. L'optique physiologique. — Nécessité d'admettre plusieurs sensations élémentaires. — Il suffit d'en admettre trois. — Preuve fournie par Helmholtz. — Formation des couleurs spectrales. — Formation ultérieure des sensations provoquées par le mélange des couleurs spectrales. — Nouvelles couleurs formées par l'adjonction du noir. — Expérience de Weahstone. — La conscience n'aperçoit que des totaux. 214

VII. Difficulté spéciale que présente l'analyse des sensation de l'odorat et du goût. — Il faut séparer l'odeur et la saveur proprement dites des sensations adjointes. — L'excitant propre de l'odorat et du goût. En quoi il consiste. — Conclusion qui se dégage de là quant à la nature des sensations des sens spéciaux. 220

VIII. Sensations du toucher. — Distinction de deux groupes distincts. — Les sensations des deux groupes sont les mêmes. — Les trois types auxquels ces sensations se ramènent. — Explication de la physiologie pure. — Expli-

cation de la psycho-physique. — Expériences de Weber. — Observations de Fick. — Les sensations diverses que nous donne la conscience ordinaire ne diffèrent entre elles que par la vitesse, la grandeur et l'ordre de leurs éléments. 226

IX. Idée qu'il faut se faire des sens. — La notion de la sensation n'est point celle d'un simple mouvement mécanique. — Elle n'est point davantage celle d'un acte spirituel. — Fausseté de la théorie idéaliste de la conscience. — La simplicité de la sensation n'est qu'apparente. — Classification des cinq sens. — Jonction définitive du monde physique et du monde moral. 235

CHAPITRE III

Les conditions physiques des événements mentaux.

I. L'événement physique extérieur. — Il n'est qu'une condition lointaine. — Chaque nerf a son jeu propre. — Le jeu de chaque espèce de nerf est différent. — Sensations consécutives. — La sensation est indépendante de l'événement extérieur. — L'événement extérieur pourrait faire défaut. 243

II. L'action du nerf. — Le nerf est un simple conducteur. — Indications de la physiologie relatives au courant nerveux. — La simple excitation des centres nerveux suffit pour provoquer la sensation. — Preuve par les hallucinations. — L'action du nerf pourrait faire défaut. 246

III. Les centres sensitifs. — Influence exercée par leur action. — Le bulbe. — Jusque-là pas trace de sensibilité proprement dite. — Sensations provoquées par l'action de la protubérance. — Une action des centres sensitifs est la condition nécessaire et suffisante de la naissance des sensations intellectuelles. — Nudité des sensations ainsi provoquées. — Les centres sensitifs sont subordonnés. — Ils pourraient faire défaut. 251

IV. Les hémisphères cérébraux. — Indications de l'anatomie comparée relatives à l'action de ces centres. —

Preuves fournies par les vivisections. — L'intelligence des animaux. — Expériences de Vulpian, Flourens, Landry. — Concordance des observations faites sur l'homme. 257

V. Nature propre de la cérébration. — L'action réflexe. — La vie de l'animal complet ne saurait s'accommoder de l'uniformité du réflexe inconscient. — Les quatre circuits de plus en plus longs du courant nerveux. — La doctrine des localisations cérébrales. — Lumières apportées par la psychologie à l'étude du cerveau. — Complexité énorme des mouvements de la machine animale. — La machine animale est une machine vivante. 263

VI. La physiologie, à son tour, éclaire la psychologie.— Exemple de Charcot. — Explication de la propriété des images de renaître. — Explication des lois qui régissent leur association. — Le cerveau est l'organe de la pensée. 273

VII. La question des rapports du physique et du moral. — Si la théorie positiviste est inadmissible, l'observation condamne la solution adoptée par les idéalistes. — Les organismes vivants et la loi de la conservation de l'énergie. — La théorie physiologique du sommeil. — Il n'y a pas de différence radicale et absolue entre les différents genres d'êtres de la nature matérielle. 281

LIVRE QUATRIÈME

L'IDENTITÉ DU MOI ET DE NOTRE INDIVIDU PHYSIOLOGIQUE

CHAPITRE I.

Inanité du positivisme.

I. Objections soulevées par les positivistes contre les êtres métaphysiques. — Conception de l'activité des êtres dont la valeur dépend de la réalité de l'être en soi. — Sens

du mot pouvoir. — Nous définissons la nature des êtres par les pouvoirs que nous leur attribuons. — Nécessité de la métaphysique. 291

II. La substantialité du moi. — Méprise dans laquelle tombent les positivistes. — L'argument de la planche. — A un crochet peint sur le mur, on ne peut attacher qu'une chaine également peinte sur le mur. 298

III. La science de l'âme. — Doctrine d'Aristote et de S. Thomas. — Y a-t-il rien dans cette doctrine, que la science nous défende d'admettre? — La science proprement dite ne s'occupe que des phénomènes. — Loin d'être condamnée par elle, la doctrine d'Aristote et de S. Thomas nous donne la clef de tous les progrès qu'elle a réalisés. 302

IV. Portée réelle des reproches dirigés par les positivistes contre la science de l'âme. — La science du moi. — Psychologie expérimentale et psychologie métaphysique. — La science de l'âme concilie les deux points de vue. 308

CHAPITRE II.

La théorie métaphysique de l'union substantielle.

I. Position de a difficulté. — La pensée n'est pas une force indépendante du corps. — Elle n'est point davantage une fonction organique. — Il s'agit de savoir si par-delà les formes inférieures, il en existe une qui domine la matière au point d'être apte à exister par soi. 315

II. — Argument qui nous est fourni par la théorie de la matière et de la forme. — Il revient à l'argument qui nous est fourni par le récit de la Genèse sur la création de l'homme. — L'histoire naturelle ne s'occupe de la vie que comme phénomène. — Le philosophe ne peut qu'applaudir aux vues de Darwin sur la place de l'homme dans la nature. 317

III. Erreurs diverses que la psychologie spiritualiste condamne. — Argument fondamental du matérialisme. — Suivant l'époque et suivant l'individu, sa valeur démonstrative a paru plus ou moins grande. — Sa valeur démonstra-

tive est en réalité nulle. — Caractère propre de la connaissance intellectuelle. — Il existe un rapport nécessaire entre la faculté et son objet. 327

IV. Egalement erronée est la thèse des philosophes classiques. — La simplicité de l'âme prouvée par la sensation. — L'argument tiré de la pensée n'a pas plus de valeur. — Il s'agit de savoir si l'esprit comme tel n'est pas la forme du corps. — Le véritable sujet de la pensée. — Il existe un rapport nécessaire entre la nature d'un être et les facultés dont il est le sujet. 333

V. Notion définitive de l'être que chacun de nous appelle soi-même. — Fausses définitions de l'homme. — La définition scolastique. — Elle explique le résultat auquel la recherche des éléments de nos connaissances nous a fait aboutir. 338

ERRATA

Page 6, 6e l. en remontant *au lieu de* que soyons, *lisez* : que nous soyons.

Page 11, note 2. *au lieu de* Malenbranche, *lisez* : Malebranche.

Page 13, 18e ligne, *au lieu de* par supporter, *lisez* : par supposer.

Page 13, note 2, *au lieu de* Faance, *lisez* : France.

Page 19, 2e ligne, *au lieu de* développé, *lisez* : développée.

Page 20, 17e ligne, *au lieu de* considérons, *lisez* : considérions.

Page 27, 7e ligne, *après* soit suscitée, *ajoutez* : par un signe.

Page 27, 7e ligne en remontant, *au lieu de* l'espérance, *lisez* : l'expérience.

Page 29, 4e ligne, *au lieu de* maman ! *lisez* : maman !

Page 34, sommaire, avant dern. lig. de IV, *au lieu de* finalité comminente, *lisez* : finalité immanente.

Page 35, 8e ligne en remontant. *au lieu de* pas le fait, *lisez* : par le fait.

Page 36, 6e ligne, *au lieu de* disons-nous, *lisez* : dirons-nous.

» note 3e l. en remont., *au lieu de* Rabicon, *lisez* : Rubicon.

Page 38, 7e ligne, *au lieu de* { pantagones, *lisez* : pentagones. / exagones, *lisez* : hexagones.

Page 46, 12e ligne, *au lieu de* ne nos sens, *lisez* : de nos sens.

Page 54, devant le second alinéa, placez le chiffre VI.

Page 61. 2e l., 2d alinéa, *au lieu de* songeons, *lisez* songions.

Page 62, 3e ligne, *au lieu de* le fait passer, *lisez* : la fait passer.

Page 64, note, 5e ligne, *au lieu de* diversus coloribus, *lisez* : diversis coloribus.

Page 66, avant dern. ligne, *au lieu de* que vertu, *lisez* : que la vertu.

Page 117, note 1 dern. ligne, *au lieu de* dicet, *lisez* : dicit.

Page 136, 9e ligne, *au lieu de* Oui? *lisez* : « Oui.

Page 147, 4e l. en rem. *au lieu de* entendu, *lisez* : entendre.

Page 154. 20e ligne, *au lieu de* arrivées, *lisez* : avivées.

Page 158, 14e l., *au lieu de* toutre autre, *lisez* : toute autre.

Page 163, 4 à 5e l. en rem., *au lieu de* un précis, *lisez* : un peu précis.

Page 165, 11e ligne, *au lieu de* avons vu, *lisez* : avons vus.

Page 169, 11e ligne, *au lieu de* pensée, *lisez* : penser.

Page 172, 1re l. 2d alin., *au lieu de* loin s'être, *lisez* : loin de s'être.

Page 181, 1e ligne, *au lieu de* elle ne tend, *lisez* : elle tend.

" 8e ligne, *au lieu de* en long, *lisez* : au long.

Page 188, avant dern. l., *au lieu de* Fonction, *lisez* : Jonction.

Page 202, 15 à 16e ligne, *au lieu de* sensa-, *lisez* : sensation.

Page 204, 5e l. en rem., *au lieu de* l'a aperçu, *lisez* : l'a perçu.

Page 232, 11e ligne, *au lieu de* les conditions, *lisez* : ces conditions.

Page 282, 10e l. en rem., *au lieu de* la monde, *lisez* : le monde.

Page 286, 8e ligne, *au lieu de* néamoins, *lisez* : néanmoins

Page 287, 13e ligne, *au lieu de* pronogènes, *lisez* : ponogènes.

" 8e ligne en rem. *au lieu de* répétées, *lisez* : réputées.

Page 293, 8e ligne en rem. *au lieu de* nous devrions, *lisez* : nous devrons.

Page 295, 12e l., *au lieu de* nous ne puissions, *lisez* : nous puissions.

Page 303, note 2 à supprimer.

Page 311, 5e ligne, *au lieu de* aboutissent cette conséquence, *lisez* : aboutissent à cette conséquence.

Et quelques autres fautes typographiques que le lecteur bienveillant rectifiera lui-même.

CRAENE, Georges de.
De la spiritualite de l'ame.
BQT
625
.C7

DATE	ISSUED TO

CRAENE, Georges de.
De la spiritualite de l'ame.
BQT
625
.C7.